



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

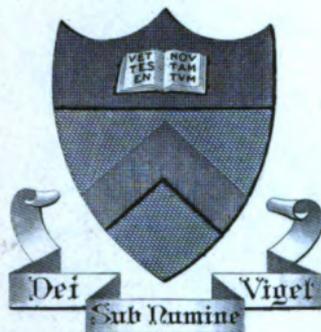
Princeton University Library



32101 069179420

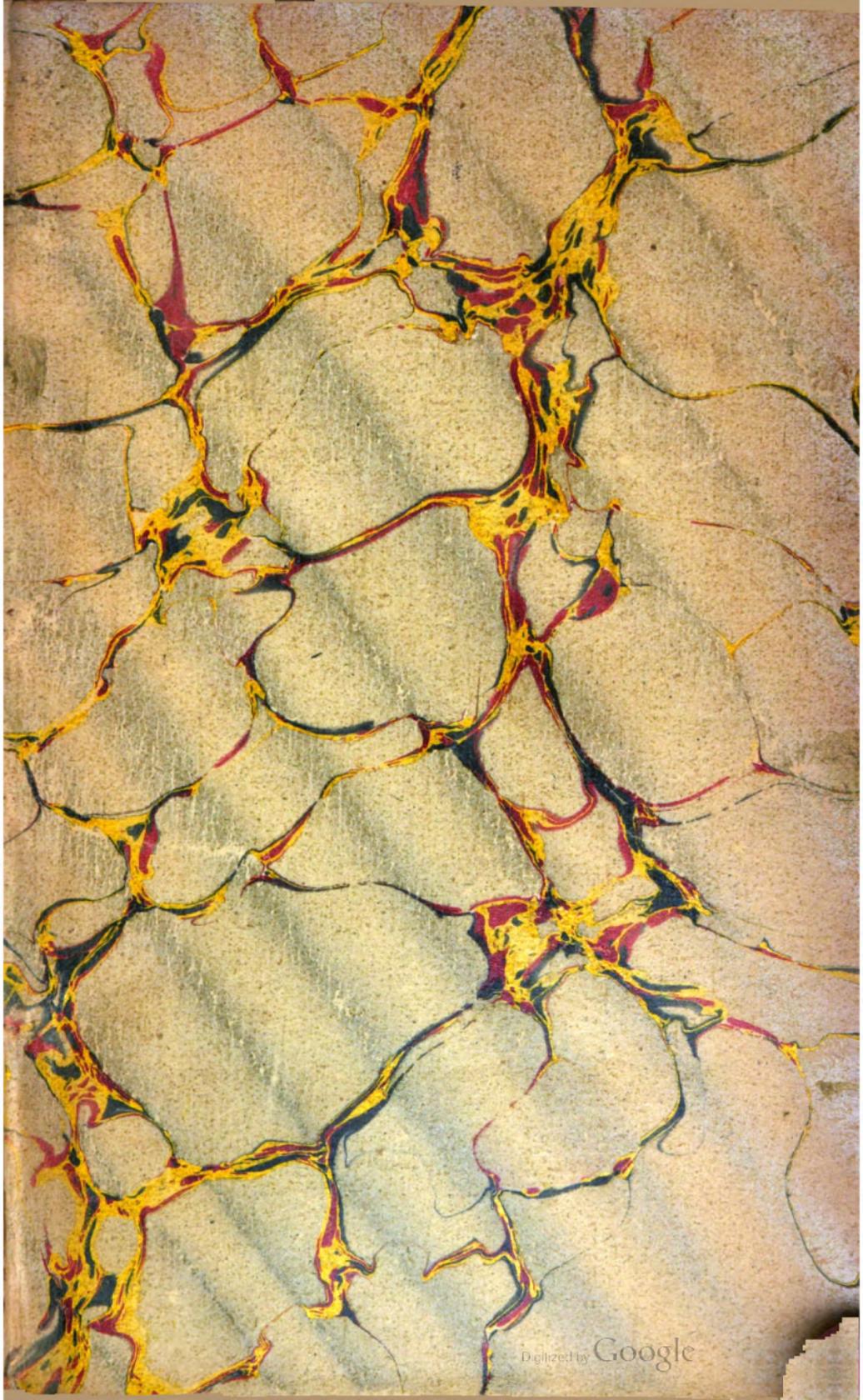
3264
.95
.332

Library of



Princeton University.

Elizabeth Foundation.



123

$$\frac{3.50}{+40}$$

Alice

ENTRE
LA CONSCIENCE
ET LE CŒUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Frisson Sacré. 1 volume (5^e mille) 3 fr. 50

Le Journal de Marguerite Plantin, (Idéal Bibliothèque). 1 volume illustré, broché 0 fr. 95

Cartonné toile (30^e mille). 1 fr. 50

Les Trois Filles de Pieter Waldorp (Idéal Bibliothèque). 1 volume illustré, broché 0 fr. 95

Cartonné toile (20^e mille) 1 fr. 50

J E A N B E R T H E R O Y ✓

Mme. Berthe Le Barillier, 1804-

ENTRE
LA CONSCIENCE
ET LE CŒUR



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

PARIS

ENTRE LA CONSCIENCE ET LE CŒUR

PREMIÈRE PARTIE

I

C'ÉTAIT le plaisir de Maria-Margherita et de son amie Orsola Doli de prendre par les vieilles arcades de Sottoripa chaque samedi avant de regagner la maison. Il y faisait doux presque toujours et l'on y était également à l'abri de la pluie et du soleil. Ce soir-là, les deux jeunes filles se trouvaient en avance ; elles avaient rapporté leur ouvrage à la manufacture un peu plus tôt que de coutume ; et, se donnant le bras, les mains vides, elles marchaient, serrées l'une à l'autre, curieuses, insouciantes et amusées. Beaucoup d'autres belles filles comme elles passaient et repassaient sous les vieilles arcades pour faire de l'exercice après une longue journée de travail ; mais quelques-unes venaient y ren-

(MCCAP)

3264
95
332

JUN 12 1917 387151

1

contrer leurs galants, des marins ou des ouvriers du port dont ces voûtes, trouées de boutiques et de tavernes obscures, étaient la seule promenade terrienne, la seule qu'ils connussent dans l'immense et somptueuse Gênes, qui s'étalait sur les collines, d'étage en étage, jusqu'à la ligne abrupte et sombre de l'Apennin. L'odeur de goudron et de sel manifestait jusqu'ici la présence de la mer ; et, par-dessus l'alignement des quais, les mâts innombrables des navires, leurs cheminées et leurs gréements en triangle formaient comme une seconde ville annexée à la première et dont celle-ci tirait sa force, sa richesse et sa vie.

Pour Maria-Margherita, ainsi que pour sa compagne, ce grand souffle rythmé de la mer n'avait rien qui ne fût naturel ; il les berçait comme le refrain d'une nourrice, et leur rappelait les belles histoires du passé. Elles étaient fières toutes deux d'être venues au monde sur le plus magnifique rivage où les fils d'Enée aient jamais fait atterrir leurs galères ; quoique nées dans le peuple, elles sentaient une noblesse très ancienne dans les atomes de leur sang. Cette noblesse se trahissait dans leurs gestes, dans leurs attitudes, dans les traits fermes et fins de leur visage. Celui de Maria-Margherita surtout offrait une sorte de beauté passionnée et excessive qui retenait les regards et se proposait comme une énigme aux curiosités des hommes,

tandis qu'Orsola Doli, plus effacée, plus intérieure, gardant sur ses yeux ses paupières baissées, passait facilement inaperçue à travers les groupes de promeneurs et s'en réjouissait, car elle n'avait point comme son amie une âme audacieuse et altière.

Elles étaient arrivées au bout des Arcades, où la foule se faisait plus compacte ; un marchand exotique y avait installé sa pacotille imprévue : dans des cages aux barreaux dorés une multitude d'oiselets minuscules, dont les couleurs chatoyantes étincelaient au soleil couchant comme des pierreries sous les feux d'un lustre ; un gazouillement éperdu sortait de ces émeraudes, de ces topazes, de ces améthystes vivantes. Maria-Margherita, soudainement, obligea Orsola à s'arrêter. Depuis sa petite enfance, le chant des oiseaux avait exercé sur elle une fascination singulière : et maintenant qu'elle avait près de vingt ans, elle subissait plus violemment encore cette sorte d'attraction irrésistible. Sans s'inquiéter des regards qui pesaient sur elle, elle avait fendu la foule des badauds et elle se trouvait tout contre la volière, droite, immobile, charmée. L'oiseleur l'avait aperçue, et, l'interpellant, il lui offrit de lui vendre un de ces bijoux ailés :

— Ce sera le prix qu'il vous plaira, assurait-il avec politesse ; vous n'avez qu'à choisir ; en voulez-vous un, deux, trois ou quatre ?

Mais Maria-Margherita se retira sans répondre.

Elle était trop sage pour dépenser inutilement l'argent qu'elle venait de toucher, et trop fière pour accepter un cadeau ; puis elle se sentait l'objet de la curiosité générale, elle en était un peu gênée.

Suivie d'Orsola, elle se glissa hors des groupes. Bientôt les deux jeunes filles s'enfoncèrent dans une « salita » montante et déserte qui aboutissait à la butte de Sarzano, premier berceau de la ville. Des maisons très hautes bordaient cette ruelle étroite, et la faisaient ressembler à un couloir d'ombre, où le soleil ne pouvait s'introduire que par surprise. D'une fenêtre à l'autre et d'étage en étage, du linge multicolore séchait et se balançait dans l'air du soir. Quelque chose de mystérieux et d'inquiétant sortait de ces façades muettes, derrière lesquelles se poursuivait l'effort laborieux du peuple ; pas un visage ne se montrait, et pas une voix ne décelait la présence d'un être humain.

Habituées à ce silence, Maria-Margherita et sa compagne n'en éprouvaient aucune émotion. Elles causaient familièrement et hâtaient le pas ; car la rencontre du marchand d'oiseaux leur avait fait oublier l'heure, et maintenant elles se trouvaient en retard. Arrivées au sommet de la butte qui dominait le môle oriental du port et l'immense étendue de la cité, elles s'arrêtèrent au seuil d'une large bâtisse plate, ornée de fresques décolorées, dont on ne distinguait presque plus

les lignes confuses. Là, elles se séparèrent ; Orsola s'enfonça dans le corridor en labyrinthe du rez-de-chaussée et Maria-Margherita, qui vivait tout en haut avec sa mère, s'engagea d'un pied leste dans l'escalier tortueux, mal éclairé par des lucarnes en ogives ; au huitième palier, elle s'arrêta, et, avant même qu'elle eût manifesté sa présence, une femme à cheveux blancs, sortant à sa rencontre, lui jeta ses bras autour de la ceinture et la serra contre elle avec véhémence. La mère et la fille restèrent un long instant confondues dans cette étreinte ; puis la vieille Catarina, ayant fait passer Maria-Margherita devant elle, referma soigneusement la porte.



II

ASSISE sur une chaise basse, la jeune fille racontait ce qu'elle avait fait ; elle parlait d'une voix souple et sonore ; un sourire adoucissait la fermeté nette de ses traits, le masque de jeune déesse, derrière lequel on sentait s'organiser une force inconsciente d'elle-même. Et la vieille Catarina regardait cette enfant qu'elle avait vue grandir à son ombre et dont elle ne parvenait que difficilement à saisir la pensée secrète. Après avoir écouté longtemps les propos décousus et futiles de la jeune fille, elle dit enfin presque bas, et comme honteuse :

— Andrea est encore revenu...

— Ah ! fit Maria-Margherita avec insouciance. Que voulait-il donc ?

— Toujours la même chose.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Rien, si ce n'est de prendre patience et de prier Dieu.

Maria-Margherita s'était levée. Elle avait déposé le voile léger qui couvrait sa chevelure et passé sur sa robe un long sarreau de toile rose. A côté de la chambre, une petite terrasse formait une petite pièce à ciel découvert, où, selon la coutume italienne, on vivait de préférence quand il faisait beau ; une table de marbre, usée mais brillante, occupait le milieu et, tout autour, des caisses de basilic, de lauriers-roses et de verveines donnaient l'illusion d'un jardinet constamment fleuri et bien odorant. Maria-Margherita s'accouda à la balustrade qui la protégeait contre le vide et, se sentant seule, elle laissa son esprit flotter librement à travers le mystère aérien des choses.

Que de fois elle avait déjà rêvé à cette place ! Sous ses regards, la ville, chaude de tant de respirations et d'efforts, fumait comme un immense bûcher, entre les montagnes abruptes auxquelles elle s'appuyait et la mer sinueuse qui venait mourir à ses bords. Cette petite terrasse, perchée en haut de la butte, était un observatoire admirable pour une imagination éprise de contrastes, et Maria-Margherita en connaissait les ressources variées. Mais, ce soir, sa rêverie se limitait à ce que la vieille Catarina venait de lui redire à voix basse : un homme l'aimait et s'entêtait à la vouloir malgré elle. Il y avait

longtemps, — six mois au moins — qu'il la recherchait avec cette passion indiscrete et tenace. C'était un de ces ouvriers maritimes qui formaient une caste si puissante dans la cité. Toute autre jeune fille eût été heureuse, sans doute, d'associer sa vie à celle de cet être plein d'alacrité et de courage, qui l'eût débarrassée des soucis matériels de l'existence ; mais Maria-Margherita s'en trouvait plutôt offensée. Était-ce par orgueil qu'elle ne voulait pas consentir ? ou, comme elle l'avait dit à sa mère, par crainte d'aliéner sa liberté et d'être contrainte à partager le trésor de ses affections ? Oui, sans doute ; pourtant, une raison plus subtile se mêlait à ces certitudes, une raison que, dans sa simplicité naturelle, elle ne parvenait pas à analyser. Ce soir, elle allait plus avant dans ses hypothèses ; elle se représentait Andrea devant elle, et l'interrogeait, comme si cette confession des sentiments d'un autre dût l'aider à mieux discerner les siens.

Andrea l'aimait, elle en était sûre ; il l'aimait avec violence et emportement. Et n'était-ce pas cela justement qui l'effrayait, elle qui ne connaissait rien de l'amour ? Un grand incendie allumé tout à coup dans les ténèbres, et dont les flammes hautes et claires menaçaient de dévorer la maison paisible où elle avait vécu jusque-là, voilà ce que l'amour représentait à ses yeux.

Que ce fût Andrea ou un autre homme qui eût conçu pour elle cette vive passion, cela ne lui importait guère ; mais l'amour, le terrible et tyrannique amour, elle aurait voulu le fuir et clore ses yeux pour ne le point apercevoir. Dans cette nuit sereine, diamantée et bleue, où les étoiles pensives semblaient se pencher sur la terre pour en écouter les douleurs, Maria-Margherita, en proie à une sourde angoisse, n'osait regarder jusqu'au fond de son âme, dont l'infini lui donnait le vertige.

Un mystère était là, le mystère de sa propre vie, le mystère éternel de toutes les existences... Et d'un mot, d'un signe, elle allait rompre cette incertitude et forcer le Destin à prendre une forme définitive ! Car elle sentait bien qu'elle ne pouvait plus reculer maintenant, et qu'elle devait agir comme une personne responsable de ses actes... Ah ! que n'était-elle encore la toute petite fille dont l'obéissance résumait toutes les vertus, et qui n'avait, pour être sûre de bien faire, qu'à suivre le chemin qui lui était tracé !

Elle se souvenait de son enfance sans orage, elle voyait sa mère penchée sur le métier de brodeuse où elle avait travaillé à son tour dès qu'elle avait eu treize ans ; elle croyait entendre résonner encore à ses oreilles les chansons lentes et tristes dont les mots lui étaient doux comme le murmure d'une fontaine coulant entre les roseaux. Aucun choc violent n'avait troublé ces

ondes tranquilles : elle ne se rappelait même plus avoir vu mourir son père... Les jours, les années avaient passé, sans laisser d'autre trace en elle que le souvenir d'une monotone et lente félicité. Et maintenant il fallait perdre tout cela et se jeter dans l'inconnu parce que cet homme, parce qu'Andrea s'était épris pour elle d'une passion qui exigeait d'être satisfaite.

Elle cherchait à ressaisir les détails de leur première rencontre. N'était-ce pas dans cette petite église San-Matteo, le vieux sanctuaire des Doria, cher à tous les ouvriers de la mer ? Elle y était venue entendre la messe, seule, — car, ce matin-là, Catarina avait autre chose à faire ; et, certes, elle était recueillie, et attentive à suivre les oraisons du prêtre ; mais, à la sortie, elle avait aperçu, au coin des cinq marches de marbre arrondies en éventail, celui-ci qui la guettait comme le fauve guette sa proie ; il avait sur le visage une expression tourmentée et avide, et, sans lui adresser une parole, il l'avait suivie jusqu'au sommet de la butte, jusqu'au seuil de la grande maison aux fresques décolorées... Et, depuis, combien de fois elle l'avait trouvé sur son passage !

Si elle ne s'était pas fait accompagner par Orsola, sans nul doute il eût essayé de nouer conversation avec elle. Mais elle l'avait toujours à ses côtés, cette compagne au visage modeste et virginal, qui la préservait de ces veni-

meuses attaques des hommes. Alors Andrea s'était adressé à la vieille Catarina, et n'avait pas eu beaucoup de peine à la convaincre. Que deviendrait après elle Maria-Margherita, sans appui, sans fortune, livrée à toutes les surprises du hasard ? Il lui offrait un appui sûr, un cœur honnête, des bras vigilants et forts. Cette incertitude de l'avenir, si cruelle aux tendresses des mères, l'amour d'Andrea la dissipait comme le soleil dissipe les ombres ; la route obscure devenait lumineuse ; un couple y marchait, étroitement enlacé et capable de résister aux coups du sort.

C'était ainsi qu'après chaque visite du jeune homme la vieille Catarina, affectueusement, pressait sa fille de consentir. Mais rebelle, orgueilleuse, Maria-Margherita hésitait encore... Allait-elle, ce soir, prononcer la parole définitive ? Elle la sentait, mûre et pesante, prête à s'échapper de ses lèvres... Les étoiles, dans le ciel clément, lui conseillaient d'être douce, de ne pas faire attendre plus longtemps ces deux êtres qui s'étaient faits complices de son bonheur... Elle quitta la terrasse et poussa le rideau flottant pour entrer dans la chambre. La vieille Catarina, les mains aux genoux, la tête basse, pleurait... Maria-Margherita se prosterna devant elle et posa son front sur ces mains ridées dont elle aimait l'odeur de rose fanée :

— J'épouserai Andrea, ma mère, pronça-t-elle.

III

CE soir-là, il ne fut plus question de l'événement qui devait bientôt s'accomplir. La veuve comprenait qu'il fallait faire un peu de silence autour du cœur de sa fille. Mais le matin, au petit jour, elle lui frappa sur l'épaule pour l'éveiller, car les deux femmes dormaient dans le même lit qu'entouraient de grands rideaux de drap rouge, et doucement elle murmura :

— Il sera bon de ne pas tarder davantage à prévenir Andrea que tu acceptes de l'épouser. Veux-tu toi-même écrire cette lettre ?

Maria-Margherita eut un grand sursaut ; elle avait oublié sa résolution subitement prise ; et le propos de sa mère la tirait d'un aimable rêve où elle s'était retrouvée sous les arcades de Scottoripa devant le marchand exotique qui lui

avait offert de lui céder quelques-uns de ses jolis oiselets aux ailes pareilles à des pierres précieuses. De force, il en glissait un dans son corsage ; elle croyait sentir le doux contact des plumes ; et cette chaleur plus vive que la sienne lui procurait une sensation délicieuse. Vite, elle rentrait à la maison, elle éprouvait pour la première fois de sa vie peut-être la joie de posséder ce qu'elle avait désiré... Mais tout cela n'était qu'illusion et puérité. Elle s'éveillait et elle trouvait en face d'elle la réalité aux griffes puissantes qui ne laissait rien échapper. Le jour naissait, la nuit s'enfuyait avec ses mirages... Maria-Margherita se leva et secoua sa longue chevelure qui avait la couleur de la nuit ; elle répondit enfin, reprenant conscience des choses :

— N'est-ce pas plutôt à vous, ma mère, de répondre à Andrea, puisque c'est à vous qu'il s'est adressé pour obtenir mon acceptation ?

— C'est vrai ! fit docilement la vieille Catarina. Je vais faire la lettre et je la porterai moi-même en sortant pour les commissions du matin.

Maria-Margherita ne protesta point. Que lui importait, maintenant que sa résolution était prise, qu'Andrea fût prévenu un peu plus tôt ou un peu plus tard ?... Elle s'habilla rapidement et passa sur la terrasse où l'attendait son travail quotidien ; le métier était là sur la table de

marbre, protégé par un léger voile d'étamine. Elle s'assit et, diligemment, fit jouer les navettes, le front penché, les mains expertes. Elle aimait cette fantasmagorie des couleurs qu'elle faisait naître ; elle était une artiste à sa manière ; elle en éprouvait de la fierté. Mais bientôt il faudrait abandonner cela aussi. Mariée, elle aurait de nouveaux devoirs. Ne devrait-elle pas tenir son ménage, prendre soin de son mari, élever de nombreux enfants, peut-être ?...

Un soleil radieux s'avancait vers l'Occident, et déjà la butte en était toute éclaboussée. La ville était rose, comme une immense pivoine dont les pétales s'ouvraient sous l'ardeur de la lumière ; et la mer, là-bas, au delà des grands navires, prenait des tons d'émeraude, le vert d'une prairie étincelante et humide de rosée. Maria-Margherita sentit une émotion l'envahir devant cette splendeur du matin, à laquelle cependant elle était accoutumée. Elle aurait souhaité pour aujourd'hui plus de terne et de gris dans les choses ! Toute cette beauté l'oppressait... Elle portait dans sa poitrine un cœur gonflé d'inquiétude...

A midi, comme elle rangeait son ouvrage, Orsola vint lui dire bonjour à la hâte. Elle avait toujours ce visage baigné de douceur qui la faisait ressembler étonnamment à l'une de ces suaves madones de Luca Cambiaso qui veillaient au fond des somptueuses églises de

Gènes. Maria-Margherita l'embrassa avec une tendresse plus vive que de coutume ; cependant elle retint sur ses lèvres la confidence qui tout naturellement y était montée. Orsola comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal dans l'âme de son amie ; elle lui demanda doucement :

— Qu'as-tu ? Que t'est-il arrivé ?

— Tu le sauras plus tard, dit Maria-Margherita ; et elle la repoussa un peu de la main, afin de ne pas céder à la tentation de se raconter si vite.

Qu'espérait-elle ? Que quelque événement imprévu viendrait tout à coup changer son destin ? Que sa mère ou Andrea cesseraient de désirer ce mariage auquel elle ne consentait que par devoir et lassitude ? Elle regardait Orsola, si calme sous ses larges bandeaux.

— Ah ! dit-elle avec passion, que je voudrais être à ta place !

— C'est facile, répondit la jeune vierge avec un calme sourire. Nos occupations, nos conditions d'existence ne sont-elles pas les mêmes ? Tu n'aurais donc, pour être pareille à moi, qu'à penser comme je pense et à aimer ce que j'aime.

— Hélas ! soupira Maria-Margherita, c'est impossible ! Celui qui fit nos visages dissemblables a fait aussi nos âmes différentes. Y a-t-il sur la terre deux êtres qui peuvent se dire :

nous sommes pareils ? Je ne le crois point, Orsola ! Et soi-même se connaît-on assez pour savoir la raison secrète de ses sentiments ?

Orsola la regarda avec surprise.

— Alors adieu ! fit-elle sans insister davantage.

.....
Vers le soir, à l'heure où les mouettes rôdaient autour des mâts des navires, un pas vif dévora les étages de l'escalier. La porte s'ouvrit, Andrea parut. Il était pâle, de cette pâleur excessive que donnent les émotions concentrées. Sans rien dire, il se précipita vers Maria-Margherita et, lui emprisonnant les poignets dans ses mains robustes, il l'embrassa à plusieurs reprises, comme si ces baisers scellaient la chaîne qui allait les lier l'un à l'autre. Maria-Margherita était devenue pâle, elle aussi, et gardait le silence. Ce fut la vieille Catarina qui prit la parole. Elle ne paraissait point émue, mais seulement heureuse et confiante dans l'avenir. Elevant les bras sur le couple immobile des deux fiancés, elle prononça la formule habituelle qui devait consacrer leur promesse :

— Que le Seigneur, la Madone et vos saints patrons vous bénissent !

Andrea s'était assis et maintenant se laissait aller à causer avec une loquacité extrême. Il s'adressait tour à tour à Maria-Margherita et à sa mère, leur expliquant ses projets : il faudrait

se marier le plus vite possible ; n'avait-il pas déjà assez attendu ? Depuis une année, il ne vivait que dans l'espoir de cette journée, où il pourrait enfin prendre possession de la seule femme qu'il eût jamais aimée, et la conduire dans sa propre demeure. Et Catarina y viendrait aussi ; il n'entendait point séparer cette mère et cette fille si étroitement unies. Quel bonheur ce serait pour lui, qui avait toujours vécu solitaire, qui, à dix ans, avait perdu ses parents dans la même année, quel bonheur de se créer un foyer, et de trouver des visages souriants, lorsqu'il rentrerait le soir, sa rude journée finie !

Il expliquait que son patron, le puissant armateur Galeas Sapelli, s'était toujours intéressé à son sort. C'était un homme juste pour les ouvriers qu'il considérait plutôt comme des associés que comme des prolétaires. Lui-même, d'ailleurs, était un ancien ouvrier, parvenu par degrés à la fortune ; c'était un de ces audacieux auxquels le succès obéit. Andrea, sans l'exprimer tout à fait, avait évidemment cette pensée qu'une pareille ascension lui était réservée peut-être ; et cela augmentait l'excitation qu'il éprouvait en ce moment. Il posait sur Maria-Margherita des regards lourds de convoitise qui disaient assez quelle sorte de sentiment l'attachait si fort à cette belle fille, fière et intacte, dont il avait juré de faire son épouse. Et elle, avec cette sensibilité des êtres neufs, ne s'y trompait

point ; elle retrouvait dans les yeux d'Andrea l'expression qu'elle y avait surprise au seuil de la petite église San-Matteo, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. Et cela augmentait son trouble et ses inquiétudes...

Cependant il était évident qu'à côté de cet excès d'ardeur qui tenait peut-être à sa jeunesse, Andrea était doué de qualités rassurantes, que Catarina, avec son expérience de la vie, avait discernées du premier coup d'œil : il était rangé, laborieux, sincère et loyal ; la bonté se lisait au fond de ses larges yeux, et aussi le courage, un courage tranquille et sûr de lui-même. Et ces qualités morales concordaient avec ses dons physiques ; il possédait cette beauté saine, robuste, qui rend séduisants les hommes de la plèbe, et que recherchent même en eux quelquefois les plus illustres patriciennes. D'une taille peu élevée, il avait l'eurythmie des gestes qui résulte de la parfaite proportion du canon humain ; son torse était bombé comme celui d'un jeune Triton ; et sa tête bouclée et ronde reposait sur un cou puissant, dont la blancheur, aperçue à travers le tricot de laine, contrastait singulièrement avec la peau tannée du visage.

Maria-Margherita s'étonnait et s'effrayait presque de découvrir en son fiancé tant de charmes naturels ; elle eût préféré le retrouver pareil à l'image qu'elle s'en était formée tout d'abord. Allait-elle subir à son tour la fatale loi de l'attrac-

tion qui avait amené Andrea à ses pieds ? Mais cela était dangereux et inutile, et la joie de la vieille Catarina suffisait à lui faire accepter courageusement son destin. Catarina exultait comme si ç'eût été elle qui devait monter à l'autel ; elle examinait Andrea avec des petits battements de paupières charmés et, lui prenant les mains, elle répétait d'une voix toute rajeunie :

— Moi qui avais tant souhaité avoir un fils ! J'en ai un maintenant, et plus beau et meilleur que je n'eusse osé le prétendre...



IV

LES semaines passaient avec une rapidité déconcertante. Maria-Margherita, qui avait tenu à travailler jusqu'à la veille des noces, se rendait encore une fois à la Manufacture de broderies où elle avait coutume chaque semaine de rapporter son ouvrage, en compagnie d'Orsola. Mais ce soir elle avait voulu y aller seule, cédant à un vague besoin de vivre un peu avec elle-même. N'était-ce pas le dernier acte de sa vie de jeune fille, et la suprême minute où elle se sentait libre, avant de s'engager définitivement dans une existence toute différente ?...

Elle suivait le chemin, tellement familier à ses pas qu'elle se laissait bercer par la monotonie de la marche, comme un cavalier par l'amble de sa monture, et elle pensait à l'avenir dressé devant elle, inexorable, et qui allait la

prendre, elle, sa jeunesse et ses illusions !..... Serait-elle heureuse avec Andrea ? Et surtout le rendrait-elle heureux ? Lui apporterait-elle tout ce qu'il attendait ? Cet échange incessant de deux pensées, de deux sensibilités, de deux volontés, qui constitue la vie conjugale, comment s'opérerait-il entre elle et lui ? Certes, ses docilités étaient acquises, à l'avance, à l'époux de demain, mais il y avait après-demain, il y avait toujours ! Que deviendrait-elle si, brusquement, un obstacle imprévu la faisait trébucher sur la route ? Pouvait-elle répondre d'elle-même jusqu'à son dernier soupir, sans une lassitude, sans une défaillance ? Et Andrea lui-même, si bon et si loyal qu'il fût, ne l'offenserait-il jamais par quelque oubli ?... Maria-Margherita était à l'âge où l'indulgence et la résignation apparaissent comme d'impossibles vertus, et où, seules, les énergies essentielles de l'âme dirigent et commandent tous les actes. Elle se sentait capable de sacrifier sa vie sur-le-champ à un impérieux devoir, mais non de la laisser s'user sur de lentes et obscures douleurs... Allons ! Il ne fallait pas chercher en de vagues pressentiments la réponse à ses incertitudes ; il fallait avancer courageusement vers l'avenir, et, pour le reste, s'en remettre à la Providence...

Encore une place à traverser, et elle serait arrivée en face de la Manufacture, dont les bâtiments occupaient tout un côté d'une rue der-

rière la gare Principe. Maria-Margherita n'aimait guère ce quartier bruyant et neuf, qui ne disait rien à son imagination. Cependant aujourd'hui elle regardait avec complaisance les façades claires que le soleil, en les frappant joyeusement, faisait ressembler à de grands miroirs polis où se doublait la puissance de ses rayons. Des enfants, pieds nus sur les dalles de la chaussée, se poursuivaient en riant et poussaient des cris qui retentissaient longtemps dans l'air sonore. L'un d'eux s'accrocha à sa jupe pour avoir deux ou trois « soldi », qu'elle lui donna de bon cœur : cette petite tête blonde pressée contre ses flancs lui faisait pressentir les douceurs des maternités futures. Elle caressa l'enfant, en lui disant quelques tendres paroles, et cela dissipa tout-à-coup ses angoisses et ses inquiétudes.

La porte du grand bâtiment était ouverte, laissant voir une cour assez vaste autour de laquelle s'alignaient les piliers égaux d'un portique. Maria-Margherita la traversa pour se rendre directement dans le bureau du sous-chef ; c'était à lui qu'elle voulait parler cette fois pour le mettre au courant des raisons de son départ. Sans aucune timidité, elle lui expliqua qu'elle était à la veille d'entrer en ménage avec un ouvrier maritime qui gagnait de gros salaires et qui lui assurait une existence plus large et plus facile... L'homme l'écoutait avec un sou-

rire ambigu sur les lèvres ; un peu de dépit ou de mécontentement faisait clignoter ses yeux couleur de feuilles mortes, bordés de cils d'un rouge vif ; en même temps, il la regardait comme pour essayer de lire en elle des choses inavouables et secrètes. Quand elle eut fini de parler, il dit simplement :

— C'est dommage ! Une belle fille comme vous n'est pas faite pour un ouvrier !

Et il lui remit son argent sans la retenir davantage.

Était-ce uné insulte ou un compliment qu'il avait voulu lui faire ? Maria-Margherita se le demandait en regagnant maintenant la maison. « Une belle fille comme vous n'est pas faite pour un ouvrier. » Elle n'avait jamais songé cependant à épouser un prince ou un riche bourgeois. Andrea n'était-il pas de sa condition, issu comme elle de cette forte et digne race génoise où les plébéiens valaient les gentils-hommes et savaient s'en faire respecter ? Et quant à pouvoir admettre que sa beauté lui servirait à acquérir un luxe malhonnête, elle en était loin, bien loin... Cette pensée seule lui faisait monter le rouge au visage... Non, ce n'était pas là, assurément, ce que le sous-chef avait eu dans l'idée en prononçant ces mots irritants...

Maintenant elle se hâtait de rentrer. Devant la gare Principe, des équipages nombreux sta-

tionnaient, faisant face aux voitures luxueuses des grands hôtels : des femmes élégantes, suivies de valets de pied corrects, disparaissaient sous les galeries de fer, ou descendaient les marches, laissant deviner sous le long manteau de voyage la joliesse de leurs ajustements intimes ; Maria-Margherita leur jeta un coup d'œil indifférent. Elle n'enviait rien, en dehors de ce qu'elle était en droit d'attendre du sort ; et sa conception du bonheur ne se basait pas sur la fortune ; quelque chose de mystérieux l'avertissait que si jamais elle était tentée, ce ne serait point par les vulgaires attrait du Veau d'or.

Quand elle se fut engagée dans la salita déserte qui montait directement à la butte, elle poussa une exclamation de surprise : Andrea l'attendait à mi-chemin, et, l'ayant aperçue, courait allègrement à sa rencontre. Elle se précipita dans ses bras en suffoquant, heureuse de le retrouver après cette heure obscure où son âme avait subi l'humiliation et la crainte. N'était-il pas désormais son refuge naturel, sa sécurité et sa force ? Pourquoi en douter ? Pourquoi ne pas accepter avec gratitude ce présent d'un cœur viril que le Ciel lui envoyait ? Cette étreinte où, pour la première fois, elle faisait abandon de sa volonté, lui fut douce ; elle aurait désiré la prolonger davantage, et qu'Andrea la laissât se finir dans le silence. Mais il était si heureux que les paroles montaient à ses lèvres.

— Maria-Margherita, ma bien-aimée, dans trois jours vous serez ma femme !

— Oui, répondit-elle de sa voix saccadée et chaude, dans trois jours, Andrea, je vous appartiendrai, sans que rien puisse désormais nous séparer.



LE nouveau logement qu'habitait le couple avec la vieille Catarina ne ressemblait en rien à celui de la butte de Sarzano, où Maria-Margherita et sa mère avaient vécu si longtemps. Il était situé dans un des recoins les plus animés du Port, au fond de l'ancienne Darse, que remplissait le bruit incessant des manœuvres, le déchargement des marchandises et tout le fracas de la vie maritime. Jamais l'ombre totale n'y régnait, car dans la nuit la lumière des fanaux et des phares allumés à l'extrémité de chaque môle entretenait une clarté permanente sur tout l'horizon de la mer. En face, l'énorme tour carrée de la « Lanterna » s'avavançait vers le large et s'élevait de cent-vingt-cinq mètres au-dessus des vagues qui battaient sans cesse le rocher sur lequel elle était assise ; à elle seule,

cette vigie, dont le feu illuminait le golfe entier, eût suffi à chasser les ténèbres de toute la côte ligure, où tant de vaisseaux, sous tant de pavillons divers, venaient atterrir. Maria-Margherita ne se faisait qu'avec peine à cette activité sans repos, à cette agitation jamais suspendue, à cette fièvre de négoce dont tout le monde semblait atteint autour d'elle.

Andrea, plus que les autres peut-être, subissait cette contagion qui était dans l'air. Il partait dès l'aube pour son travail et ne rentrait que le soir, les mains noircies, le visage durci par l'effort ; elle le sentait rempli d'une audace secrète et tendu violemment par l'ambition. Quelquefois, il racontait en phrases brèves ce qu'il avait fait et dans quels chantiers Galeas l'avait envoyé ; il parlait toujours avec une admiration sans bornes de l'armateur auprès duquel, étant jeune, il avait commencé son rude métier.

Un jour, en rentrant, il dit :

— Il faudra aller rendre visite à la femme de Galeas Sapelli ; c'est une personne de beaucoup de mérite et qui, de concert avec son mari, s'occupe d'améliorer et d'embellir le sort des ouvriers, et ce n'est pas peu de chose, car nous sommes huit cents, en comptant les apprentis et les manœuvres !.....

— Mon Dieu ! fit Maria-Margherita, prise d'une subite inquiétude, je ne comprends pas

bien pourquoi il est nécessaire que je fasse cette visite. Que peut-il y avoir de commun entre la femme de Galeas et moi ? Et que pourrais-je trouver à lui dire ?

— Elle désire te connaître, puisqu'en m'épousant tu es entrée dans cette grande famille de travailleurs auxquels elle a voué sa sollicitude. D'ailleurs n'as-tu pas à la remercier de la chaîne d'or et des fleurs qu'elle t'a envoyées le jour de notre mariage ? Crois-moi, Maria-Margherita, tu ne peux te dispenser d'accomplir ce devoir ; et nous avons déjà trop tardé...

Maria-Margherita n'avait plus rien objecté ; et le lendemain, à l'heure matinale qu'Andrea lui avait indiquée, elle avait pris le chemin du palais Sapelli. Un grand ennui l'accablait ; cette démarche, dont une autre qu'elle eût tiré vanité, lui semblait une humiliation. Ces quartiers magnifiques, où elle ne se souvenait pas d'avoir jamais pénétré, ces rues pavées de marbre et bordées de somptueuses demeures, dont les péristyles ouverts laissaient voir les ameublements dorés et lourds, tant de recherches, tant de richesses et d'ostentation effraient sa dignité. Pourquoi Andrea l'avait-il forcée à porter au milieu de ce luxe ses vêtements modestes et sa simplicité de fille du peuple ? Elle se rappelait ce qu'il lui avait raconté sur la naissance plébéienne de Galeas qui, parvenu à la fortune, avait épousé une femme

noble, la contessina Marcella, et vivait avec elle dans un de ces palais magnifiques. Ils n'avaient pas eu d'enfants et n'en auraient jamais sans doute. Aussi étendaient-ils leurs bienfaits sur tous ceux qui les avaient aidés et les aidaient encore à ramasser tant d'or inutile.

Ce grand port de Gênes, qui depuis l'intervention généreuse du duc de Galliera avait pris un essor nouveau et retrouvé les beaux jours de sa gloire, leur devait beaucoup, à eux aussi. Conseillé par la contessina, Galeas s'était occupé, avec plusieurs personnages influents de la ville, d'établir un Code de navigation et de réglementation intérieure qui rendit le port autonome et épargnât, — aussi loin que la prévoyance humaine pouvait y prétendre, — les conflits entre les patrons et les ouvriers. Depuis, il avait toujours fait partie du Conseil chargé d'appliquer cette juridiction, et qu'on avait appelé le Consortio ; toutes les questions de transit, d'exportation et d'échange, aussi bien que tout ce qui touchait aux salaires, aux heures de travail et au règlement intérieur du port, était discuté et résolu par les membres de ce Consortio qui remplaçaient les « anciens conservateurs de la mer », ces fiers magistrats dont la devise se formulait en un seul mot : *Libertas*.

Un tel effort, qui associait dans une même pensée de solidarité les représentants de toutes les classes, avait déjà porté ses fruits : le mou-

vement des affaires avait quadruplé ; il augmentait chaque jour, au point de devenir inquiétant pour les autres grands ports méditerranéens, Marseille et Trieste. Quant à Savone, qui un instant avait prétendu s'égaliser à sa puissante rivale, elle n'essayait plus de lutter, et était retombée à son rang primitif. Gênes la superbe triomphait partout ; le vieux port, déjà deux fois agrandi, devenait trop étroit ; le port neuf lui-même serait bientôt trop petit ; il fallait sans cesse faire établir de nouveaux bassins, de nouveaux môles, de nouveaux quais. Et la ville suivait cette extraordinaire expansion ; sur les collines, jusqu'aux Apennins, des quartiers nombreux s'ouvraient, d'énormes édifices de style allemand ou américain s'ajoutaient à la cité de marbre et d'or du *xvi^e* siècle, et aux maisons plates que les anciens architectes génois s'étaient plu à décorer de fresques suggestives et claires.

Quant à la femme de Galeas, la « *contessina* » Marcella, comme on continuait à l'appeler parmi le peuple, elle déployait une activité au moins égale à celle de son mari, dépensant en ces questions humanitaires l'ardeur d'un tempérament violent et avide de domination. Elle avait fondé dans le faubourg de San Pier d' Arena des écoles et un orphelinat professionnel pour les enfants des ouvriers qu'elle prenait ainsi sous sa protection et dont elle surveillait les études ;

à quelques-uns elle avait facilité l'entrée des carrières libérales, elle en avait fait des ingénieurs, des médecins, des artistes. Maria-Margherita savait tout cela, et se demandait avec un peu d'inquiétude quelle figure elle allait faire devant cette patricienne influente et agitée.

Elle aurait voulu que cette visite importune eût déjà pris fin et que, rentrée dans sa petite maison du port, elle pût, entre sa mère et son mari, reprendre son visage accoutumé. Elle avait même envie de se dérober et de retourner chez elle sans avoir franchi le seuil du palais Sapelli. Mais déjà la façade éblouissante de blancheur s'imposait à elle. Un patio arabe, entouré d'élégantes arcades, en précédait l'entrée principale, que fermait une grille de fer plus fine que de la dentelle. Maria-Margherita sonna à cette grille. Un domestique vêtu d'une livrée écarlate vint ouvrir et, averti sans doute de sa venue, il la conduisit, à travers une galerie peuplée de groupes d'animaux en bronze, jusque dans un salon, où d'énormes fauteuils, contournés et bizarres, semblaient attendre des visiteurs de l'âge héroïque.

Maria-Margherita se tenait debout, guettant l'arrivée de la contessina Marcella. Son cœur battait : elle ne regardait rien autour d'elle. Mais tout à coup, sans qu'elle sût comment cela s'était fait, la contessina se trouva là, sous un des lustres de cristal pendus au plafond.

C'était une femme petite et frêle, dont les traits manquaient totalement de beauté ; des yeux d'un bleu luisant comme de l'émail, des lèvres minces qui devaient rarement sourire, augmentaient l'impression de froideur qui se dégageait de tout son être. Pendant une minute, elle examina Maria-Margherita avec une curiosité qui achevait de déconcerter celle-ci. Puis elle dit, d'une voix qu'elle essayait de rendre bienveillante :

— Vous êtes, n'est-ce pas, la femme d'Andrea Sparzio ? J'attendais votre visite. Asseyez-vous là et causons.

Elle se blottit dans un des énormes fauteuils où sa personne fragile disparaissait presque. Maria-Margherita chercha des yeux un siège moins opulent ; n'en ayant pas aperçu, elle prit place au bord de celui que la contessina lui indiquait d'un geste bref. L'entretien aussitôt commença ; mais n'était-ce pas plutôt une confession que l'épouse de l'armateur exigeait de sa visiteuse ? Elle voulait tout savoir d'elle, la façon dont elle avait été élevée, ses croyances, ses sentiments les plus intimes. Et elle la pressait de questions méthodiques et précises, auxquelles Maria-Margherita ne répondait que par des phrases brèves où perçait la volonté de ne pas se livrer.

De quel droit et pourquoi voulait-on s'emparer ainsi de ce qui lui appartenait à elle seule,

les côtés les plus mystérieux de sa vie morale, dont jamais elle ne s'ouvrait à personne ? Cette inconnue, froidement et parce qu'elle était d'un rang social privilégié, prétendait s'immiscer dans les secrets d'une autre conscience et cataloguer comme une marchandise vulgaire la valeur et le son d'une autre âme ! L'orgueil de Maria-Margherita se révoltait contre un tel abus ! Elle se leva et, très digne mais les lèvres tremblantes de colère, elle balbutia :

— Permettez-moi de partir, signora. Je ne puis vous renseigner davantage.

— Oui, oui, dit la contessina avec humeur. Je vous comprends bien, et il me serait facile dès maintenant de vous donner quelques bons conseils : méfiez-vous de votre caractère tout d'une pièce, de votre esprit exalté, de cette tendance à vous tenir en dehors des idées communes. Ce sont là des dispositions dangereuses pour une femme de votre condition.

Elle jeta un dernier regard sur la jeune visiteuse, et reprit d'une voix plus basse :

— Le ciel vous a dotée d'une beauté excessive et inutile. Au lieu de vous en flatter, peut-être regretterez-vous bientôt de n'être pas de celles qui passent inaperçues parmi les autres.

— J'espère que non, Madame, répondit Maria-Margherita en soutenant le regard aigu posé sur elle ; je n'ai aucune ambition, aucun vaniteux désir ; mes mains sont habituées au travail,

et mon cœur ne recherche pas autre chose que ce qu'il possède déjà.

Elle se retira, après avoir salué la femme de l'armateur. A peine dehors, elle éclata en sanglots. Une douleur lancinante entre les seins la faisait haleter ; son souffle se brisait dans sa gorge ; elle ressentait les effets d'une dépression nerveuse, dont elle ne savait comment se défendre. Elle s'assit sur une borne, et, la tête abandonnée, les mains pendantes, elle resta longtemps à pleurer.



VI

CETTE scène pénible n'avait pas laissé de traces dans le sage esprit de Maria-Margherita. Elle s'étonnait elle-même de s'être adaptée si vite à sa nouvelle situation. Le mariage dont elle s'était tant effrayée lui avait apporté, au contraire, une assiette plus ferme et une affectivité plus riche. Aimait-elle vraiment Andrea de tout son cœur, de tous ses sens, de toute son âme, comme elle en était aimée ? Elle ne cherchait point à se le démontrer, elle vivait à la surface de son être, câline, assoupie, presque heureuse... Son plaisir était de rendre les choses claires et amènes autour d'elle. Le petit logis, qui n'était que propre, était devenu reluisant, coquet et comme perpétuellement en fête ; dans chaque pièce, il y avait des fleurs ; aux vitres des fenêtres, des rideaux de guipure tamisaient les rayons trop vifs du soleil ; sur la

table où l'on mangeait, une faïence ancienne mettait sa polychromie amusante ; partout la présence d'une femme jeune et sensible aux charmes de la vie se faisait deviner. Dans ce nid paisible, trois existences humaines devaient cacher un humble et silencieux bonheur.

Assises en face l'une de l'autre, Maria-Margherita et la vieille Catarina cousaient du matin au soir, sans lever la tête. Il fallait se hâter, car on attendait l'arrivée d'un quatrième habitant ; et tout devait être prêt pour sa bienvenue au monde. Comme la Vierge et sainte Anne, gagnées d'une ferveur mystique, la mère et la fille sentaient flotter dans l'air d'invisibles battements d'ailes ; elles souriaient, émues et troublées, et n'échangeaient que de rares paroles à voix basse, afin de ne pas troubler le rêve divin qui allait devenir une réalité.

.
Le jour de la naissance de l'enfant, un grand *Alleluia* était monté vers le ciel. C'était un garçon et on l'avait appelé Matteo, en souvenir du patron de la petite église des Doria, où Andrea pour la première fois avait aperçu celle que tout de suite il avait si passionnément aimée. Le nouveau-né avait été placé dans une corbeille au fond de laquelle on avait étendu une litière de varech et d'algues fraîches, afin que ce petit Ligure ressentit, dès les premières heures de son existence, le bienfait des effluves

salins de la mer ; c'était comme un premier baptême, qu'avaient reçu avant lui tous les mâles de sa race : ils y puisaient, d'après la tradition populaire, une force, une alacrité, qui plus tard leur permettraient d'affronter sans danger la fureur et l'inconstance des flots.

Andrea était fou de joie d'avoir un fils ; il en oubliait presque Maria-Margherita, couchée dans le grand lit de cèdre de leurs noces, et d'une pâleur si grande qu'elle semblait, après avoir mis cet enfant au monde, n'avoir rien retenu de sa propre vie. Mais quand la jeune femme commença à allaiter, il reporta sur elle les élans spontanés de sa tendresse :

— Je t'aime, Maria-Margherita, lui répétait-il en s'agenouillant près du lit. Tu es pour moi le commencement et la fin de tout bonheur. Si tu avais repoussé mon amour, je serais mort ; car la vie, sans toi, m'eût apparu comme une géhenne intolérable. Mais tu as accepté de devenir mon épouse ; j'ai tenu ta tête sur mon épaule, et j'ai senti sous mes lèvres la douceur de ton baiser. Maintenant tu m'as donné un fils : nous ne souhaiterons pas pour lui d'autre destin que celui dont le Ciel m'a gratifié moi-même : qu'il soit un homme du peuple rude et fort, plein de loyauté et de courage. O Maria-Margherita ! ma bien-aimée, nous l'élèverons à la hauteur de nos deux cœurs, et nous le verrons grandir à notre image...

Maria-Margherita souriait doucement à ces propos ; mais le lyrisme un peu emphatique de l'ouvrier la touchait moins profondément peut-être que la muette sollicitude d'Orsola qui, dès le jour de ses couches, était venue s'établir près d'elle, la soignant comme une tendre sœur, et aidant la vieille Catarina à veiller auprès du berceau. On eût dit que cette vierge innocente faisait l'apprentissage des austères devoirs que plus tard elle aurait elle-même à remplir ; souple et discrète, elle s'appliquait à ce que tout dans le logis gardât cet air de bien-être et d'allégresse que Maria-Margherita avait su y répandre ; elle se substituait à elle, et semblait penser par son cerveau.

Un matin, comme il faisait doux, elle avait ouvert la fenêtre, tandis que la jeune mère sommeillait encore ; on était au commencement d'avril et l'air du large semblait apporter avec lui l'ivresse nouvelle du printemps. Maria-Margherita, en s'éveillant, respira avec délices cette brise capiteuse et légère. Pour la première fois depuis quinze jours que le petit Matteo était né, elle éprouvait le désir de sortir de l'inertie physique dans laquelle la crise de la délivrance l'avait laissée. Et ce long appel du dehors, le pépiement des oiseaux de la rade, le sifflement des navires, les cris joyeux des enfants qui se poursuivaient à travers les pierres de la Darse, tout cela entraînait dans la chambre, avec le son d'une cloche qui

tintait au loin l'*Angelus*. Maria-Margherita se dressa sur ses coussins et fit signe à Orsola d'approcher.

— Je veux sortir ce matin, déclara-t-elle. Aide-moi à m'habiller et mène-moi faire quelques pas au dehors.

— Mais, objecta Orsola, tu n'as pas encore porté à la Madone le cierge et le denier des relevailles. N'est-il pas d'usage que la première sortie d'une accouchée soit pour se rendre à l'église ?

— C'est vrai ; mais quelques pas seulement, ce n'est pas sortir ! Il fait si beau, si doux, et j'ai tant besoin de respirer mieux que dans cette chambre confinée et étroite.

Et, comme Orsola hésitait encore, elle ajouta :

— Nous irons un peu sous les arcades, et ce sera comme autrefois quand nous venions de rapporter l'ouvrage, t'en souviens-tu ?

— Ce temps est bien loin, fit Orsola, et il ne reviendra jamais, sans doute !

— Hélas ! murmura Maria-Margherita à voix basse.

Pourquoi soupirait-elle ainsi ? Éprouvait-elle quelque regret d'avoir changé d'existence ? Non, certainement ; et, si on l'eût de nouveau mise en face de la décision à prendre, elle n'eût pas hésité à unir son sort à celui d'Andrea... Alors d'où lui venait cette bouffée de mélancolie ? Elle regardait Orsola, douce et

calme sous ses bandeaux lourds. Elle lui dit :

— Tu te marieras, toi aussi, bientôt !

— Non ! répondit Orsola, je resterai fille toute ma vie. C'est un vœu que j'ai fait quand j'avais douze ans ; et, quoi qu'il arrive, je ne me parjurerai point.

— Imprudente ! Et si l'amour vient te surprendre.

— Ah ! dit Orsola avec un grand geste de défi, n'est-on pas très forte pour lui résister, lorsqu'on reste enfermée dans sa volonté comme dans une citadelle imprenable ?...

Elle disait vrai... Le meilleur moyen d'échapper aux poursuites de l'amour était peut-être cette défense héroïque d'un cœur strictement clos et d'une imagination en garde contre ses sortilèges ; mais qu'on lui ouvre la moindre brèche et il s'insinue et prend possession de toute la demeure... Maria-Margherita comparait ce qu'elle était avant d'avoir connu le baiser d'Andrea et ce qu'elle était devenue depuis. Combien plus faible, plus désarmée, plus vulnérable elle se sentait à présent ! Oui, certes, il fallait plus de vertu à une femme pour rester honnête qu'à une fille ignorante de la volupté. Cependant rien jusqu'à présent n'était venu la troubler dans sa sagesse. Attachée à ses devoirs, elle l'était autant que la meilleure d'entre les épouses ; puis n'avait-elle pas la protection de l'enfant né de ses entrailles et suspendu à son sein ?

VII

Sous les vieilles arcades de Sottoripa, la foule du matin se pressait. Plusieurs navires étaient entrés dans le port aux premières heures du jour, et déjà les équipages se hâtaient de reprendre contact avec le continent. Par bandes et se tenant par le bras, les matelots avançaient de cette démarche titubante et hanchée qui pare aux coups de tangage et garde, même sur la terre ferme, la défiance de l'élément liquide. Il y avait là des Yankees à la face large et rose, des Japonais alertes et bruns, des Allemands graves et lourds, à la figure circonspecte, et qui semblaient chez eux au milieu de cette foule cosmopolite. L'argent de leur pays n'était-il pas partout dans la ville ? Et Gênes, malgré ses différences de race et d'idéal, n'était-elle pas menacée de devenir à courte échéance une cité presque germanique ? L'argent allemand,

il se manifestait à chaque pas dans les lourds édifices d'une richesse ostentatoire, dans les banques, dans les établissements publics et jusque dans les tramways qui sillonnaient les quais en tous sens et portaient la marque ostensible de leur origine. Aussi les Génois s'étonnaient-ils peu de voir les matelots allemands, la pipe d'écume à la bouche, barrer de leurs corpulences ces antiques arcades où tant d'échantillons d'humanité circulaient.

Mais la grâce de cette promenade matinale, c'était les femmes des vieux quartiers, au pur type ligure, à la tête brune et fine, portant sur leur chevelure tordue en bourrelet le panier rond où s'entassaient les provisions du ménage. Elles allaient de boutique en boutique, fières, silencieuses, indifférentes aux regards des hommes. Quelques-unes traînaient leur progéniture accrochée à leur jupe de laine rouge ; ces enfants étaient beaux comme elles, et leurs traits purs respiraient la même fierté... Cependant quelques jeunes filles, nubiles à peine, se tenant par le bras en grappe serrée et vêtues d'étoffes légères, s'avançaient à la rencontre des sourires. Celles-là descendaient des faubourgs populeux qui s'agrandissaient chaque jour autour de la ville. Leur sang, déjà, avait subi l'infiltration étrangère ; ouvrières d'usine, ou vendeuses dans les grands bazars, elles avaient une joliesse frelatée et alliciante, qui

contrastait étrangement avec la beauté sévère, presque froide, des jeunes femmes restées fidèles aux humbles occupations du foyer. Leurs rires éclataient, provocateurs et énervants, à la figure des Allemands placides et des Yankees dédaigneux. Et c'était surtout les petits marins japonais, alertes et frêles, qui leur faisaient fête. Sur les tables exigües des bars établis à l'ombre des Arcades, on allait boire la gentiane fraîche ou le vermouth odorant. L'aventure souvent finissait là, et les fillettes, un instant amusées, disparaissaient par le dédale des ruelles montantes pour regagner l'atelier ou le magasin.

Maria-Margherita ressentait un allègement singulier à se retrouver au milieu de cette vie active et ardente qui correspondait à certains côtés de sa nature. A mesure qu'elle avançait, appuyée au bras d'Orsola, une grande joie physique l'envahissait. Après cette longue période de réclusion, elle se trouvait tout à coup rendue à la liberté ; et, comme naguère, dégagée de toute contrainte, elle marchait, le front nu, les lèvres entr'ouvertes. Sa haute taille, sa pâleur, et le rayonnement qui sortait de ses yeux la faisaient remarquer entre toutes les femmes. Mais elle ne regardait personne et ne s'inquiétait que de prendre ce court instant de plaisir.

Tout-à-coup elle reconnut Andrea qui venait en sens inverse parmi la foule et se hâtait sans doute de regagner la maison ; il portait un

gros paquet ficelé de rouge qu'il tenait serré entre ses mains avec précaution, et presque avec recueillement. Ses paupières étaient baissées ; il était évident qu'il devait être suspendu à une pensée intérieure, et cette pensée assurément était celle de la femme et de l'enfant qu'il adorait. S'il se hâtait tant, c'était pour les rejoindre plus vite ; et ce sourire du contentement qui flottait sur sa bouche c'était à eux qu'il l'adressait.

— Mon Dieu ! fit Maria-Margherita en serrant le bras de sa compagne, voilà Andrea. Que va-t-il dire en nous voyant ici ?

— Il est donc jaloux ? demanda ingénument Orsola.

— Peut-être ! Mais ce que je redoute surtout, c'est le mouvement de colère qui pourrait résulter de sa surprise. Andrea est emporté et cède facilement à ses impulsions. C'est le seul défaut que je lui connaisse.

A cet instant, Andrea, ayant levé la tête, aperçut le groupe des deux jeunes femmes. Une faible distance l'en séparait encore. En deux enjambées, bousculant les passants, il fut auprès de Maria-Margherita :

— Que fais-tu ici ? Comme tu es pâle ! Qui cherches-tu ?

Puis, tout à coup, ses yeux se mouillèrent de larmes :

— Tu es sortie sans moi pour la première

fois depuis la naissance du petit ! Et tu ne m'as rien dit de tes intentions ! Oh ! c'est mal, Maria-Margherita, c'est mal ! Tu ne sais pas la douleur que tu me causes.

Il la considérait, consterné, n'osant pas la gronder davantage.

Elle répondit enfin :

— Ecoute, Andrea : je ne suis pas aussi coupable que tu le penses. Je n'avais pas songé à sortir ce matin ; sans quoi je t'aurais averti. Mais Orsola a ouvert la fenêtre toute grande, et le ciel est entré dans la maison. Il faisait si beau, si clair, que je me suis levée et que j'ai voulu absolument venir faire quelques pas sous les arcades. Est-il raisonnable de te chagriner pour une chose aussi simple ?

— Tu dis vrai, avoua Andrea tristement. Excuse-moi. Je me réjouissais tant de te conduire à l'église le jour des relevailles, doucement suspendue à mon bras ! Ta mère nous aurait suivis avec l'enfant ; on aurait mis des habits tout neufs. Je t'apportais un châle de fine laine bleue, la couleur que tu préfères... A quoi bon tout cela maintenant ? Tu n'as plus besoin de mon appui...

Il retournait entre ses mains le paquet soigneusement ficelé. Puis, tout à coup, ses regards noirs de rancune se portèrent sur Orsola :

— C'est vous qui l'avez poussée à faire cette

imprudence, avouez-le ! S'il en résulte quelque accident fâcheux, c'est à vous que je saurai m'en prendre !

Doux et conciliant envers la jeune femme, il laissait sa colère s'assouvir sur cette fille innocente. D'ailleurs, il n'aimait point Orsola, qui avait connu Maria-Margherita avant lui et lui prenait un peu de son affection. Il fit le geste de l'écartier de la main.

— Laissez-nous ! Nous rentrerons seuls. Il n'est pas bon que des époux aient constamment entre eux une présence étrangère.

Maria-Margherita voulut protester ; mais Orsola déjà disparaissait dans la foule. Les passants devenaient plus nombreux ; on se hâtait de rentrer après la fraîcheur délicieuse du matin. La jeune femme prit le bras qu'Andrea lui offrait.

— Tu l'as blessée, elle ne reviendra plus, dit-elle en pensant encore à Orsola.

— Le crois-tu vraiment, Maria-Margherita ? Et, s'il en était ainsi, ne me pardonnerais-tu point ?

— J'aime beaucoup Orsola, répondit-elle gravement et avec un peu de tristesse. Nous avons grandi et travaillé ensemble. Je l'ai toujours admirée, car elle est à mes yeux l'image de la perfection.

— Et toi ? fit Andrea de sa voix exaltée, n'es-tu pas la plus parfaite des créatures ? Laquelle

pourrait t'être comparée ? Laquelle possède autant de vertu et de sagesse ?

Maria-Margherita ne répliqua rien. Elle se sentait horriblement lasse ; cette scène, dont Andrea ne semblait pas voir l'injustice, lui avait mis au cœur une amertume qui ne se dissiperait pas aisément. Elle apercevait, à la suite de ce premier malentendu, une série d'incidents semblables, qui, peu à peu, lentement, comme l'eau use le rocher, userait peut-être, ou rendrait plus fragile, leur intimité de chaque jour. Et pourtant, sans cette étroite intimité morale, le bonheur, l'ombre du bonheur même, pouvaient-ils exister ? Que sont les caresses, les effusions des corps, si les esprits voyagent dans des régions différentes et ne se rencontrent que par hasard à travers le grand chemin de l'infini ?

Andrea ne se doutait pas qu'entre lui et elle, entre sa sensibilité et la sienne, des milliers d'impressions fugitives, imperceptibles comme les atômes qui tourbillonnent dans l'air, se formaient à chaque minute de leur vie. — Et il en était ainsi sans doute pour la plupart des êtres humains... Richesse de la solitude, beauté de ne vivre qu'avec ses propres pensées et de ne participer à l'Univers que par les battements d'aile d'une âme libre de toute entrave... Maria-Margherita se demandait si Orsola, en se vouant à un perpétuel isolement, n'avait pas choisi la meilleure part...

Cependant, ils approchaient de la Darse ; l'éblouissement de la mer bleue s'imposa aussitôt à leurs regards ; resserrée entre les avancées des môles, elle frémissait sous le fardeau des pesants navires qui reposaient à la crête de ses vagues et entre les longues « chiatte » rangées méthodiquement les unes contre les autres et pleines jusqu'au bord de leur chargement de houille. Ces magasins flottants, alignés à perte de vue, formaient sur la rade une tache sombre qui contrastait étrangement avec la blancheur de la ville, assise en éventail sur ses collines, et avec l'azur ruisselant du golfe. Aussi loin que l'œil pouvait scruter du côté du large, il se heurtait à cet azur, à ce chatoiement lumineux des vagues plus brillantes que la coupole du ciel et plus obstinément attirantes... Maria-Margherita, malgré sa fatigue, s'émut devant ce spectacle qu'elle aimait ; elle pressa le bras d'Andrea et dit avec ardeur :

— Comme c'est beau, cette ville, cette mer, et, par-dessus les arcades du port, les vieilles terrasses de marbre et les tours démantelées des jardins Doria !

— Oui, oui, répondit Andrea vibrant de la même émotion ; mais ce qui doit être plus beau encore, c'est de se laisser emporter par le navire qui vous entraîne vers des pays inconnus, et, comme Christophe Colomb, de se retourner du côté du rivage et de le saluer

sans savoir si jamais le sort vous y ramènera.

Il avait ôté son béret et se recueillait dans la contemplation de cette Méditerranée, chère à tous les hommes de sa race. Maria-Margherita le regardait sans rien dire ; elle aimait le voir ainsi, contenu, ardent, audacieux et sûr de lui-même. Après un silence, elle demanda :

— La mer est une dangereuse rivale. Tu la chéris plus que moi, Andrea ?

— Folle ! dit-il en la ramenant brusquement sur son cœur. Folle ! la mer peut-elle me donner ce que tu me donnes ? Cette sécurité, cette douceur d'une affection partagée ?... Elle est perfide, pleine de surprises et d'embûches, et, quand on se fie à elle, tu le sais, on n'est jamais sûr de revenir.

De nouveau, ils regardaient tous deux la glauque et mobile sirène dont l'écume, en s'écrasant sur les pierres de la Darse, jaillissait en une poussière salée qui leur mouillait le visage.

— Rentrons vite ! dit Maria-Margherita, le petit doit être réveillé depuis longtemps.

Des cris d'enfant sortaient, en effet, de la maison ouverte, et la vieille Catarina, debout sur le seuil, interrogeait l'horizon avec inquiétude.



VIII

CHAQUE jour, maintenant qu'elle était tout à fait rétablie, Maria-Margherita, portant dans ses bras le petit Matteo, allait s'asseoir sur la jetée du vieux Môle. Andrea travaillait en ce moment dans les docks voisins que l'armateur venait de faire construire et où il avait déjà réuni une quantité considérable de marchandises destinées à être envoyées dans toutes les parties du monde. C'était là une innovation dont il se montrait fier ; car, si le port de Gênes était le premier pour le transit et l'importation, il n'était pas de même pour les marchandises exportées, et l'on estimait que les deux cinquièmes des gros navires qui arrivaient dans la rade en chargement repartaient sur lest pour l'étranger. Galeas, avec ce sens des affaires qui l'avait fait parvenir si rapidement à la richesse,

avait compris que ce manque d'équilibre entre l'importation et l'exportation constituait un danger sérieux pour la fortune publique et pour la sienne en particulier.

Qu'arriverait-il le jour où les charbons, qui représentaient à eux seuls la plus forte partie du transit, pourraient être amenés par d'autres voies, ou remplacés par la fameuse « houille blanche » productrice d'énergie que l'on commençait à utiliser partout ? Ce jour-là le mouvement du port subirait une baisse telle qu'il en résulterait sans nul doute une crise économique comme on n'en avait pas encore vue, si, d'autre part, on ne multipliait pas les moyens d'expansion. Il fallait lutter, lutter énergiquement, trouver autour de soi de nouveaux éléments de richesse et, comme à l'époque glorieuse des Doria, lancer sur la vaste mer les bâtiments chargés de porter aux quatre coins du monde les produits de toutes sortes, naturels ou industriels, dont on pouvait faire des produits de vente ou d'échange.

Dans ces vastes docks, Galeas venait souvent surveiller le travail des ouvriers et encourager leur zèle. Tous ces hommes, qui participaient à son initiative, et auxquels il avait su imposer une discipline sévère, l'adoraient plus qu'ils ne le redoutaient. On savait qu'il était, lui aussi, sorti du peuple ; on se racontait sur lui des anecdotes où ce millionnaire d'aujourd'hui ma-

niait les lourds ballots et portait la blouse et le béret de laine. On lui savait gré de prendre sous sa sauvegarde les intérêts des travailleurs et d'avoir puissamment aidé à établir le Consortio qui fonctionnait depuis plusieurs années déjà, et grâce auquel les droits de chacun étaient respectés. En réalité, c'était un bon patron, un peu exigeant peut-être, mais qui savait reconnaître avec justice les services rendus.

La première fois que Maria-Margherita avait aperçu l'armateur sur la jetée du vieux Môle, elle avait été frappée par la dureté métallique de son visage aux traits réguliers et comme coulés dans le bronze. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. De taille moyenne, la démarche lourde, les épaules voûtées un peu, il semblait rouler en lui une préoccupation constante. Mais, quand il relevait la tête, on lisait dans ses yeux une combativité extrême, le vouloir ardent de vaincre, de vaincre toujours et partout, dans toutes ses entreprises.

Il avait porté sa promenade du côté où elle se trouvait assise, et, comme elle allaitait son enfant, il s'était arrêté soudain, l'enveloppant d'un regard scrutateur : prenait-il plaisir à contempler ce tableau de l'amour maternel ? Plusieurs fois, mâchonnant le cigare qu'il tenait aux lèvres, et humant la brise du large, il avait passé et repassé devant elle ; puis, avec l'autorité que lui donnait sa situation exceptionnelle, il l'avait

interrogée. D'apprendre qu'elle était la femme d'Andrea, il avait témoigné une satisfaction évidente : ainsi ce petit garçon, qui tétait de si bon cœur, était le fils de son meilleur ouvrier ? Il s'était penché sur le sein nu de la jeune femme pour caresser de petites tapes bienveillantes le front bombé du bambino ; puis il s'était éloigné...

Cette façon de faire connaissance avec elle avait déplu à Maria-Margherita. Elle la rapprochait dans son esprit de l'accueil qu'elle avait reçu de la contessina Marcella et de l'interrogatoire qu'elle avait dû subir de la part de cette personne bienfaisante et curieuse. Galeas, avec d'autres manières et un autre langage, ne s'était pas montré moins indiscret. S'il s'était intéressé à l'enfant, il avait en même temps infligé à la mère sa familiarité choquante : ne s'était-il pas aperçu qu'elle était jeune, pudique et toute pleine encore des émois de sa première maternité ? Non, sans doute, il ne s'en était point aperçu...

Elle avait hâte de mettre Andrea au courant de cette aventure. Quand il rentra pour le repas du soir, elle la lui raconta sans y joindre aucun commentaire ; et elle fut surprise de la joie qu'il en témoigna. Avec sa vivacité d'esprit habituelle, Andrea envisageait les conséquences heureuses qui pourraient résulter pour l'avenir du petit Matteo de la protection de Galeas ; si

l'armateur s'intéressait à lui et le distinguait parmi les enfants des autres ouvriers, son destin serait assuré : il aurait d'emblée ce qui coûte aux autres tant de patients et laborieux efforts. Et, tout de suite, cédant à cette pensée ambitieuse, Andrea déclara qu'il voulait demander à l'armateur d'être le parrain de son fils. Mais Maria-Margherita s'effara devant une telle hardiesse :

— Y penses-tu, mon ami ? Y penses-tu ? Proposer une chose semblable à un homme aussi riche que Galeas Sapelli, qui possède plus de cent navires, qui a épousé une patricienne ! Il refusera ou, s'il accepte, il aura bien vite oublié les obligations que cette charge lui impose.

— N'importe ! dit Andrea, il faut frapper à la porte pour qu'elle s'ouvre. Demain je parlera à Galeas, et nous verrons bien ce qu'il répondra.



IX

GALEAS avait accepté.

Le jour du baptême, devant l'heure où l'on devait se rendre à l'église, il vint au domicile des jeunes époux. Andrea n'était pas encore rentré du chantier. Ce fut Maria-Margherita qui le reçut. Elle portait le classique costume de cérémonie des femmes génoises, qui rehaussait singulièrement sa beauté, et ses cheveux châtain entourent de boucles lourdes son visage passionné et tragique. L'armateur s'assit auprès de la table, où flambait une gerbe d'œillets rouges. Par déférence, elle restait debout devant lui ; mais il l'invita à s'asseoir, et aussitôt il demanda d'une voix brève :

— Andrea n'est point ici ?

— Non, dit-elle ; il a voulu aller travailler ce matin comme les autres jours. Mais il ne tardera point à revenir...

Et elle ajouta, avec une intention reconnaissante :

— C'est une si belle fête pour nous !

— En effet, répondit Galeas. Vous êtes heureux d'avoir un fils et de pouvoir lui donner une éducation profitable. Le sort d'un homme dépend presque toujours des énergies qu'on a su développer en lui depuis l'enfance.

— S'il ressemble à son père, reprit Maria-Margherita, il sera honnête, persévérant et audacieux.

Ses regards s'étaient posés sur un portrait d'Andrea suspendu au mur. Galeas le considéra à son tour :

— Vous aimez beaucoup votre mari, dit-il ; et il vous le rend sans doute ?

— Oui, Andrea ne vit que pour moi et pour son enfant ; nous n'avons jamais eu la moindre querelle.

Sans savoir pourquoi, elle avait rougi. Ses prunelles venaient de se heurter à celles de Galeas. Pendant quelques secondes, ils restèrent ainsi, s'observant dans une mutuelle inquiétude. Puis l'armateur dit affablement :

— Après le baptême, nous reviendrons ici et nous viderons une coupe de vin de l'Apennin en l'honneur de mon filleul. J'ai donné ordre qu'on apportât tout ce qu'il faut pour ce goûter traditionnel.

— Oh ! fit Maria-Margherita presque blessée,

n'aurions-nous pas dû nous-mêmes en faire les frais.

Il lui prit la main qu'il serra dans ses doigts secs et brûlants.

— Ne vous offensez point ! En acceptant de devenir le parrain de votre fils, j'ai acquis le droit de m'occuper un peu de votre bien-être et du sien. Vous me reverrez plus d'une fois autour de cette table, et vous ne me traiterez pas en étranger.

Elle retira sa main, engourdie par cette étreinte prolongée ; elle ne savait plus que dire, ni comment répondre aux politesses de Galeas. Heureusement la vieille Catarina entra, portant le petit Matteo enrubanné et perdu dans une longue robe de soie blanche. Maria-Margherita le prit aussitôt et lui mit des baisers sur les paupières. Elle paraissait ne plus s'intéresser qu'à lui et s'absorber toute en cette préoccupation unique. L'expression de son visage avait changé ; une douceur infinie remplaçait sur ses traits l'habituelle fierté qui les rendait redoutables. Sa beauté devenait plus humaine et plus accessible...

Galeas s'était levé et faisait le tour de l'étroite salle. Il examinait chaque objet de son œil pénétrant, qui semblait prendre possession des choses. Sans doute cette simplicité le reposait-elle des splendeurs de son palais de marbre, et cet homme, né dans un milieu semblable,

éprouvait-il un charme secret à retrouver l'atmosphère modeste dans laquelle il avait grandi?... Trois heures sonnèrent à la vieille horloge enfermée dans une gaine de bois d'olivier, et au même instant Andrea poussa la porte. Il avait ses vêtements de travail, et la sueur mouillait son front. Rapidement, il passa dans la chambre pour revêtir les habits de fête que Maria-Margherita lui avait préparés.

Quand il reparut, souple et bien pris dans sa taille, la face brillante et les mains nettes, l'armateur le considéra avec surprise ; il se souvenait de l'époque, peu lointaine encore, où les ouvriers, les jours de gala, se contentaient d'endosser une blouse plus propre et des chaussures neuves. Mais le temps avait marché, le nivellement social auquel il avait contribué et dont il avait devant les yeux une preuve vivante s'accroissait davantage à mesure que le prestige d'en haut s'affaiblissait ; bientôt il n'y aurait d'autre différence entre les classes que celle d'une culture plus ou moins forte et du plus ou moins de fortune acquise. Ses yeux se portèrent ensuite sur Maria-Margherita, si naturellement élégante dans sa robe de cérémonie.

— Allons ! dit-il un peu nerveusement, il ne faut pas tarder davantage à gagner l'église. Vous connaissez le proverbe : « Quand le prêtre attend, le sacrement a moins de vertu ».

Il sortit le premier, redressant son torse,

cherchant par un brusque sursaut de sa dignité à rétablir les distances, puisqu'il était maintenant puissant et riche. Sans doute sa philanthropie aimait à s'exercer sur tous ceux qui gravitaient dans son orbe, mais ce n'était pas de cette manière directe qu'elle se manifestait ordinairement ; s'il était venu aujourd'hui dans la demeure d'Andrea, il y était conduit par une autre pensée, une pensée née dans le fond obscur de son cerveau d'homme habitué à tout faire céder devant ses désirs. Maria-Margherita le savait bien, elle qui avait senti peser sur son front les regards concupiscent de ce bienfaiteur du peuple. Comment ferait-elle pour échapper désormais à ses poursuites ?

Inexpérimentée encore, quoique pleinement consciente, elle ne pouvait que se réfugier dans sa seule vertu, et dans la répugnance instinctive qu'elle avait toujours éprouvée pour tout ce qui était mensonge, défaillance et trahison... Galeas lui inspirait une secrète horreur et une crainte encore plus profonde... Elle aurait voulu lui opposer Andrea, et qu'il fût à sa faiblesse un appui inébranlable. Mais quelle force nouvelle espérait-elle trouver en lui ? Il l'aimait aveuglément avec toute l'ardeur de son cœur naïf et de ses sens exigeants ; il l'aimait ainsi, selon sa nature à la fois exaltée et simple ; jamais il n'avait cherché à avoir avec elle d'autre intimité que cette intimité un peu grossière qui laissait

de côté les plus hautes aspirations de l'âme.

Tandis que le prêtre versait l'eau sur la tête de l'enfant, Maria-Margherita se disait ces choses. L'église, entièrement déserte, sauf le petit groupe qui se pressait autour de la cuve de marbre, se remplissait d'une pénombre envahissante. Les autels, les statues, les tombeaux, tout se désagrégait et s'anéantissait peu à peu. C'était comme une chute dans le passé, et comme la fin d'une illusion, ou d'un rêve. Les paroles liturgiques résonnaient dans le silence ; deux cierges achevaient de brûler aux mains des clercs qui les tenaient à la hauteur de leur bouche... L'enfant s'éveilla et poussa un cri de terreur. Alors, le sacrement étant consommé, Maria-Margherita s'empara du petit être qui venait d'être promis à la grâce d'une vie éternelle ; elle le serra désespérément contre sa poitrine. Toute sa sensibilité affluait vers lui, pour le protéger contre les surprises du sort ; et c'était de lui aussi qu'elle attendait la protection nécessaire.

— O mon petit chrétien, mon petit Matteo, que Dieu et la Vierge nous gardent tous deux !

Ses baisers avaient déjà consolé l'enfant qui, suavement, souriait...



X

ORSOLA n'avait pas assisté au baptême, et jamais, depuis le jour où elle avait conduit la jeune femme sous les arcades, elle n'avait reparu dans la maison d'Andrea. Mais Maria-Margherita se portait quelquefois à sa rencontre le samedi soir, à l'heure où elle savait que son amie regagnait la butte de Sarzano. Comme naguère, elles se prenaient par le bras et laissaient leurs esprits s'égarer en propos confiants, puérils et désordonnés. Cette détente était bonne à Maria-Margherita. La montée de la butte par la même salita étroite et silencieuse, pavoisée de linges multicolores, lui procurait un bien-être qu'elle n'avait jamais ressenti dans les quartiers grouillants et tapageurs du port.

Parvenue au sommet où la Gênes antique avait dressé ses premières terrasses, elle jouissait

de tout ce qu'elle avait aimé. Là, elle retrouvait son âme d'autrefois, son âme insouciant et fluide qui, si aisément, se mettait en communion avec la nature entière. Là, elle sentait les vives vertus de sa race fleurir sous un ciel d'une pureté ineffable que ne souillaient ni les fumées des usines, ni les promiscuités étrangères de la ville neuve ; là, elle oubliait le proverbe méchant que l'armateur s'était plu à rappeler avec un sourire ambigu le jour du baptême du petit Matteo : « Une mer sans poissons, des montagnes sans bois, des hommes sans foi, des femmes sans pudeur, voilà Gênes ! »

Mais cette mer stérile était étincelante et portait sur ses flancs des navires innombrables ; mais ces montagnes âpres et rudes étaient cultivées par un peuple aux bras puissants ; mais, ces hommes qu'on disait sans foi étaient courageux et fidèles au devoir ; mais ces femmes qu'on disait sans pudeur n'abaissaient point leur orgueil à des compromissions viles !.. En regardant se profiler sous cette lumière diaphane le pâle visage d'Orsola, son front de vierge sous ses bandeaux lourds, sa bouche qu'ornait le plus angélique des sourires, Maria-Margherita se consolait du proverbe méchant qu'avaient inventé les ennemis de la gloire génoise. Mais pourquoi Galeas s'en était-il fait l'écho, et pourquoi Andrea l'avait-il écouté sans une parole de protestation ? Elle eût aimé qu'en présence de l'arma-

teur son mari gardât comme elle toute sa liberté d'allures et de langage... Elle était heureuse d'oublier tout cela pour un moment, de se dire qu'il y avait au moins ici des hommes fidèles et des femmes pures, et de pouvoir faire l'isolement autour de ses pensées en les préservant des contagions dangereuses et malsaines...

Cependant, elle n'avait jamais voulu franchir le seuil de son ancienne demeure. Elle quittait Orsola brusquement, après un rapide baiser échangé. Un jour celle-ci lui dit :

— Tu peux bien entrer me faire une petite visite ; quelques instants seulement ! Et tu marcheras ensuite un peu plus vite pour redescendre jusqu'au port.

Maria-Margherita résistait. Une hésitation se lisait au fond de ses yeux larges et sombres.

— Non, non, déclara-t-elle enfin. Cela me donnerait une émotion inutile. Il vaut mieux laisser dormir le passé.

— Entre ! dit Orsola avec autorité

Mais, au lieu de s'arrêter au rez-de-chaussée où elle habitait avec ses parents, elle l'entraîna à travers l'escalier obscur, aux marches usées et creuses. Maria-Margherita la suivait sans protester. Depuis son départ, le petit logement qu'elle avait quitté, la chambre et la terrasse ouverte à plein ciel, n'avaient pas été occupées, et cela rajeunissait la jeune femme, comme si la présence de locataires étrangers

eût dérangé et dispersé la troupe de ses souvenirs. Qu'allait-elle chercher là-haut ? Elle ne se le demandait plus ; elle grimpait derrière Orsola, une main sur sa poitrine pour contenir son cœur bondissant. Quand elles furent au dernier palier, et que l'humble porte eût cédé sous l'impulsion de leurs genoux impatients, elle comprit quelle touchante surprise son amie lui avait ménagée : rien n'était changé ; la chambre avait gardé ses dispositions primitives, et sur la petite terrasse, encadrée de basilics et de lauriers-roses, la vieille table de marbre jauni portait le métier de la brodeuse...

— Voilà, dit Orsola. Je me suis installée ici à ta place ; je dors, je travaille comme tu le faisais, au-dessus de la ville et tout près du ciel...

Maria-Margherita avait des larmes aux yeux.

— Pourquoi cette folie ? demanda-t-elle.

— Nous étions trop serrés dans le logement d'en bas, avec mes parents, et mes frères et sœurs. Puis la solitude m'a toujours paru le vestibule du Paradis. Lorsque tu sentiras toi-même le besoin de t'isoler, tu viendras jusqu'ici, Maria-Margherita. Je te laisserai libre de rêver et de méditer tout à ton aise ; et même tu pourras te remettre au métier, si cela t'amuse.

— Ah ! fit la jeune femme, en aurai-je le temps ? Tu ne sais pas, Orsola, ce qu'est la vie d'une épouse et d'une mère. C'est un double et conti-

nuel devoir. Si je suis ici aujourd'hui, c'est presque un vol que je fais à Andrea et au petit Matteo.

— Andrea, tu me l'as dit, n'est pas souvent à la maison, et quant au petit Matteo, ta mère en prend soin autant que tu peux le faire toi-même. Tu reviendras, Maria-Margherita, il faut bien penser aussi à soi quelquefois...

Maria-Margherita ne répondit rien. Elle s'était accoudée à la balustrade et regardait le grandiose et mouvant décor sur lequel ses yeux s'étaient si souvent reposés. Il y avait plus d'un an qu'elle en avait perdu la vision, et tout lui paraissait différent du souvenir qu'elle en avait gardé, tout parlait un autre langage à son esprit. Ces dômes, ces palais, ces tourelles, l'immense agglomération respirant avec peine entre l'Apennin et la mer, tout cela, qui l'exaltait autrefois, lui donnait maintenant le vertige et la remplissait d'une mélancolie qui envahissait son être comme une onde amère et troublée.

— Redescendons, dit-elle à Orsola. Mes yeux ont changé sans doute, ou bien est-ce mon âme? Cette magnificence de la ville et toute cette vie ardente me font peur.

Pourtant elle était reconnaissante à Orsola de continuer son rêve de vierge éprise de clarté et de vastes horizons. Elle l'embrassa longuement.

— Merci. Tu es bonne et douce. Tu penseras quelquefois à moi à cette place !

Puis, se ravisant :

— Mais ne reviendras-tu jamais dans notre petite maison du port ? Andrea, j'en suis sûre, regrette les paroles injustes qu'il t'a dites.

Orsola secoua la tête :

— Non, Maria-Margherita. Il ne faut pas que je revienne. Qu'irais-je faire entre vous ? Nous n'avons ni les mêmes joies ni les mêmes espérances.

Elle regardait un vol d'oiseaux migrateurs dont le triangle serré fendait hardiment l'espace ; et Maria-Margherita comprit qu'Orsola elle-même était en ce moment loin de son esprit.



XI

ANDREA, quand il faisait beau le dimanche, conduisait sa femme et le petit Matteo flâner le long des quais jusqu'à l'énorme tour carrée de la Lanterna. C'était sa promenade de prédilection, celle où tout lui était familier, où il se sentait chez lui, comme s'il eût possédé ce rivage et cette mer avec lesquels il était en communion si étroite. Chemin faisant, il expliquait avec sa verbose habituelle l'usage des différentes cales, la manœuvre incessante des « silos », allant, comme d'immenses bras, chercher les marchandises au fond des navires et les déposant ensuite sur la berge. On pouvait exécuter ainsi en une seule journée ce que l'effort des muscles humains mettait plus d'une semaine à accomplir, et c'était une merveilleuse économie de temps et de fatigue réalisée.

Maria-Margherita écoutait, peu experte en ces questions techniques, intéressée néanmoins par la passion, la sincérité qu'Andrea apportait dans tous ses discours. Devant le ponton Frederico-Guglielmo d'où partaient les grands transatlantiques, il s'arrêtait presque toujours avec elle. Une foule de gens modestement vêtus et de nationalités différentes attendaient là, leur valise ou leur mince bagage placé à terre auprès d'eux. C'étaient, pour la plupart, des émigrants d'âge mûr ou des jeunes gens à l'esprit aventureux qui s'en allaient chercher ailleurs plus de bien-être, ou plus d'or. Tous étaient impatients de quitter la rade et levaient leurs yeux sur l'immense horizon. Andrea les regardait avec une sympathie fraternelle :

— Moi aussi, lui avoua-t-il un jour, quand j'étais plus jeune, j'ai rêvé de m'embarquer et de courir les risques des grandes entreprises. Que de fois je suis venu devant ce ponton me griser de cette fièvre du départ ? Cette tentation ne m'a tout à fait quitté que le jour où je t'ai connue, ma Maria-Margherita, ma bien-aimée !

Il dardait sur elle le feu de ses prunelles enfoncées profondément dans l'orbite, et que le soleil couchant rendait plus lumineuses et plus ardentes. Maria-Margherita se taisait. Un frisson d'inquiétude parcourait ses moelles. Elle mit le petit Matteo dans les bras d'Andrea.

— Porte-le, disait-elle, je suis lasse. Il devient si lourd maintenant !...

.....
Mais le printemps commençait à naître. On respirait dans l'air des effluves qui avaient la saveur d'un fruit. Pour un moment on oubliait la mer tumultueuse et ses promesses ; on ne pensait plus qu'à la terre, pleine de bouquets et de parfums. Andrea, malgré le fond ligure qui dominait si puissamment en lui, goûtait ces joies dans toute leur douceur, depuis qu'il pouvait les partager avec sa femme et son fils.

Le jour de Pâques, ils se rendirent ensemble au bourg de San Pier d'Arena. Une voiture publique les conduisit rapidement à ce lieu suburbain, magnifiquement isolé autrefois et devenu, depuis l'accroissement de Gênes, un des centres les plus actifs de l'industrie régionale. Il y restait cependant assez d'ombrages, assez de bouquets et d'eaux vives pour qu'on y pût prendre un agréable repos. Dans la grande rue, presque entièrement déserte aujourd'hui — car les habitants du bourg s'étaient portés vers la ville — les oiseaux jaseurs venaient tenir leurs conciliabules. Andrea et Maria-Margherita faisaient marcher entre eux le petit Matteo, avançaient lentement, curieux et amusés, à la recherche de quelque surprise champêtre. Les grands arbres ne devaient pas être loin, et non plus les jardins plats, entourés de haies lé-

gères, où l'on cultivait le jasmin et la rose blanche. Mais la fièvre de la construction avait reculé de plus en plus les cantons rustiques.

Au coin de la place qui marquait jadis le centre du village, un bâtiment vaste et presque neuf, protégé par des grilles à travers lesquelles on apercevait les cours intérieures, s'élevait, triste malgré son aspect confortable. C'était l'orphelinat que l'armateur et sa femme avaient fait élever, avec leurs deniers personnels, pour y recueillir les enfants de leurs ouvriers que la mort du père ou de la mère laissait sans ressources. Et ils étaient nombreux, ces petits ! On apercevait leurs têtes rasées et propres derrière les vitrages nus des croisées. Ils écoutaient sans doute quelque sérieuse leçon. Mais un coup de cloche résonna et, comme un essaim d'oiseaux dont on a ouvert la volière, ils s'éparpillèrent brusquement et vinrent s'ébattre dans les grands espaces vides des cours. Tous se ressemblaient, vêtus de couleurs pareilles, foule enfantine et anonyme qui demain serait jetée dans la vie, en connaîtrait tous les hasards, toutes les inégalités cruelles...

Maria-Margherita avait suivi leurs jeux un instant ; puis, d'un mouvement instinctif, elle s'était rapprochée d'Andrea, cherchant à lire dans son regard. Tous deux, sans se parler, s'étaient compris ; ils pensaient à leur fils et s'émuvaient à l'idée que quelque trahison du

sort pourrait en faire aussi un orphelin. Alors Andrea dit à voix basse :

— Notre petit Matteo est plus heureux que tous ceux-là ! Il a un père et une mère qui veillent sur lui et lui prépareront un bel avenir.

— Oui, oui, fit-elle avec une exaltation douloureuse, Matteo ne connaîtra jamais cette tristesse de recevoir des soins étrangers !

Ils quittèrent les grilles de l'Orphelinat et gagnèrent enfin la campagne ; et, s'étant assis sur le rebord d'une fontaine antique, ils conversèrent avec un entier abandon :

— Tu m'aimes, Maria-Margherita ? demanda Andrea en regardant longuement la jeune femme.

Elle redressa son visage si net, si blanc, que la lumière semblait s'y réfléchir comme dans un miroir.

— Peux-tu en douter ? répondit-elle. Est-ce que je ne vis pas pour toi uniquement, Andrea ? Mes nuits, mes jours, les moindres gestes de mes mains t'appartiennent. Et il en sera ainsi jusqu'à mon dernier soupir.

Il prit ce visage pur, baigné de lumière, et le tint entre ses mains comme une coupe précieuse : puis, sur les lèvres entr'ouvertes, il mit un baiser, où il vida toute la tendresse éperdue de son cœur.

.....
Cette journée leur avait été douce ; ils re-

commençaient à vivre comme de nouveaux époux. L'enfant, sevré, leur laissait une intimité plus grande, et leur jeunesse, rajeunie dans l'universel printemps, s'enivrait comme d'un vin léger dont la saveur ne laisse sur les lèvres aucune amertume. Bientôt Maria-Margherita s'aperçut qu'une seconde grossesse se préparait. Troublée d'abord, elle n'en voulut faire la confidence à personne avant d'avoir essayé de mettre un peu d'ordre dans ses sentiments. Était-ce de la joie ou quelque vague déception qu'elle ressentait ! L'une et l'autre, peut-être... Si elle était fière de se savoir féconde, elle regrettait que cette courte halte dans sa vie de femme, entre d'impérieux devoirs, fût déjà finie.

Il lui semblait qu'elle allait commencer à aimer Andrea de la même façon dont elle en avait été aimée dès le premier jour et que leur définitive union allait s'accomplir... La venue d'un nouvel enfant, au lieu de resserrer leurs liens, n'allait-elle pas, au contraire, les disjoindre ? Une mère, penchée sur un berceau, allaitant son nouveau-né et veillant sur lui nuit et jour, n'est presque plus une épouse. Un continuel sacrifice s'impose à elle, et Maria-Margherita se disait qu'avec ce court printemps évanoui, sa dernière belle saison venait peut-être de fleurir...

XII

UN matin, Maria-Margherita se tenait seule au logis, vaquant à ses occupations coutumières. Après la surprise de ce second espoir de maternité qui l'avait déconcertée au premier moment, elle avait repris son équilibre ; l'accord s'était fait définitivement entre sa volonté et son cœur ; elle acceptait avec courage l'existence austère qui se préparait pour elle : elle serait mère, mère passionnée et dévouée jusqu'à l'extrême limite de ses forces. N'était-ce pas là le plus beau destin ? Et elle souriait de se sentir apaisée et satisfaite, tandis que ses doigts ingénieux rangeaient des fleurs dans le vase de majolique qui se trouvait au milieu de la table.

La porte s'ouvrit soudain. C'était Galeas qui entrait sans frapper, comme il en avait l'habitude. Il venait souvent, sous prétexte de voir son filleul ;

mais presque toujours il choisissait le moment où l'enfant était sorti avec la vieille Catarina, qui l'emmenait à la promenade. Alors il s'asseyait en attendant et causait avec la jeune femme. Maria-Margherita redoutait ces visites ; néanmoins elle redoublait de politesse envers l'armateur, comme si, en multipliant les marques de déférence, elle eût mis entre lui et elle une distance plus difficile à franchir. Ne s'était-elle pas trompée d'ailleurs en prêtant à Galeas des intentions qui n'étaient peut-être pas dans sa pensée ? Et la constante sympathie qu'il lui témoignait n'était-elle pas seulement la conséquence de l'intérêt qu'il portait à Andrea et à son filleul ?

L'armateur s'était approché d'elle et s'informait de sa santé ; il tenait dans ses mains un paquet étroit et long, qu'il développa avec précaution et l'immortel « Arlequino » cher aux bambins de toute la péninsule et vêtu de couleurs si brillantes qu'on osait à peine y toucher, apparut :

— C'est pour Matteo, dit-il. Le voilà assez grand maintenant pour s'intéresser aux jouets qui ont fait l'amusement de notre enfance.

Il disait « notre » comme pour se rapprocher de la jeune femme. D'ailleurs, quand il lui parlait, son ton, son accent changeaient et devenaient plus caressants et plus insinuants. Elle l'avait remarqué souvent ; aujourd'hui, fascinée par la vue du jouet rutilant, elle ne songea pas à se

mettre en garde contre cet excès de bienveillance ; elle dit avec gaieté :

— Comme il va être content, mon petit Matteo, quand il rentrera tout à l'heure !

— Je veux jouir de sa joie, dit Galeas en s'asseyant sans façon sur la chaise qui se trouvait derrière lui.

Maria-Margherita continuait à arranger ses fleurs ; mais à la dérobée elle jetait un coup d'œil sur ce visiteur assidu et familier ; elle remarquait que sa tenue était aujourd'hui plus soignée encore que de coutume ; en vérité, son élégance était extrême ; depuis sa cravate jusqu'à ses chaussures, tout démontrait le raffinement le plus délicat ; à l'annulaire de la main droite il portait une bague montée avec un seul saphir, énorme et d'une eau limpide et bleue comme la couleur du ciel.

Galeas surprit ce regard :

— Vous admirez ma bague, dit-il. C'est un souvenir de famille auquel je tiens beaucoup. Je ne crois pas qu'on puisse voir une autre pierre précieuse aussi parfaite.

Il l'avait retirée de son doigt et l'approchait du visage de Maria-Margherita. Mais elle hésitait à la prendre. Elle répliqua seulement, pour dire quelque chose :

— Cette couleur bleue avec ses reflets chatoyants est en effet une chose admirable. Quand j'étais fillette, j'ai eu très longtemps envie d'un

petit oiseau des fies qui avait absolument la même nuance brillante et lumineuse.

— Eh bien ! dit Galeas, acceptez cette bague, à défaut de l'oiseau que vous n'avez pu posséder.

Et il ajouta avec complaisance :

— Elle fera bien mieux sur votre main que sur la mienne.

Maria-Margherita avait rougi : elle se sentait prise au piège. Galeas venait de glisser l'anneau à son doigt. Elle le retira vivement et le lui rendit :

— Quelle folie ! balbutia-t-elle en essayant de sourire. Un bijou de ce prix n'est point fait pour moi.

— C'est vous qui êtes faite pour lui, riposta Galeas sans se déconcerter. Ne méritez-vous pas toutes les fortunes et toutes les faveurs ? Quand une femme est belle et séduisante comme vous l'êtes, elle peut prétendre à autant de luxe qu'une reine.

— Je ne prétends à rien, dit Maria-Margherita, qu'à ce que je possède déjà ; le bien-être dont Andrea m'entoure me suffit, et la fortune ne m'a jamais tentée.

— Vous avez tort ! Même sans sortir de votre condition présente, il est bien des jouissances, bien des satisfactions qu'un peu plus de richesse pourrait vous procurer. N'avez-vous jamais pensé à cela ?

— Jamais ! dit-elle en posant sur lui son regard loyal.

— Vous êtes trop jeune encore, répéta-t-il de sa voix insinuante, pour vous rendre compte du rôle immense, inévitable, que l'or joue dans l'existence de chaque être humain. Plus tard, vous ne penserez pas comme aujourd'hui, et vous regretterez peut-être ce que vous méprisez avec tant d'audace.

Galeas s'était rapproché d'elle, comme pour donner à ses paroles le sens définitif qu'il n'exprimait qu'à demi ; et il attendait l'effet de cette proposition sous-entendue, dont en tout cas elle ne pouvait se blesser. Mais une colère soudaine s'était allumée dans les yeux de la jeune femme.

— Galeas Sapelli, dit-elle, oseriez-vous tenir devant Andrea les propos que vous me tenez en ce moment ?

— Ce serait absurde et complètement inutile ; ne peut-il y avoir entre vous et moi un secret, une entente amicale, qu'il ne sache ?

— Sortez, dit-elle, sortez ! Je ne veux plus vous écouter davantage.

Il se prit à rire, et, pour se donner une contenance, il jouait avec le pantin rutilant qu'il avait déposé sur la table :

— Permettez-moi d'attendre mon filleul. C'est mon droit. Vous ne me chasserez pas si facilement d'ici.

— Comme il vous plaira, dit-elle.

Elle essayait de ne plus faire attention à sa présence. Mais, malgré elle, elle se sentait gê-

née, irritée et sourdement menacée. Qu'elle le voulût ou non, il y avait désormais, comme l'avait dit tout à l'heure Galeas, un secret entre elle et lui ; il s'était déclaré maintenant ; elle ne pouvait plus ignorer ses intentions ; et, chaque fois qu'il reviendrait à l'improviste comme il en avait pris l'habitude, ce serait la même lutte, le même odieux marchandage qui recommencerait. Elle prit son parti et, bravement, s'avança près de la chaise où il se tenait assis.

— Ecoutez, dit-elle ; je vais vous ouvrir le fond de mon âme. Il est inutile d'espérer que vous parviendriez à me conquérir. Si je me laissais aller à une faiblesse, — que Dieu et la Madone m'en préservent ! — ce serait l'amour uniquement, l'amour seul, qui m'entraînerait. Or, je ne vous aime point, Galeas Sapelli, et je sens que je ne pourrai jamais vous aimer.

— Mais je vous aime, moi ! gémit-il, et je vous veux ! Jamais aucune femme n'a produit sur mon cœur et sur mes sens l'impression que j'éprouve dès que je vous aperçois. Si vous me repoussiez tout à fait, je ne sais pas ce que je deviendrais, ni quel crime je serais capable de commettre.

Il semblait sincère dans cette explosion de son désespoir. Des larmes roulaient sous ses paupières ; et plus rassurée, maintenant qu'elle le sentait ému et presque humilié devant elle,

elle s'efforça de trouver quelque parole qui puisse le consoler :

— Il est impossible que vous ne parveniez pas à m'oublier ! murmura-t-elle avec mansuétude. Que suis-je pour vous ? Et que serais-je, si je cédaï à vos coupables instances ? Vous le regretteriez bientôt, et vous n'auriez aucun moyen de me rendre le calme et la dignité que j'aurais perdu.

— Vous vous trompez, vous vous trompez, cria-t-il ; je ne regretterai jamais de vous avoir tenue dans mes bras et je saurais bien vous empêcher d'être malheureuse parce que vous m'auriez donné le bonheur...

— Non ! déclara-t-elle, rassemblant ses forces devant le danger qui se faisait menaçant ; non, c'est impossible. Retirez-vous ! Ne voyez-vous pas que je porte dans mon sein le fruit des baisers d'Andrea, que bientôt de nouveau je serai mère ? Comment oseriez-vous mettre la désunion et la honte dans notre foyer ?

Galeas aussi avait repris son sang-froid ; il ne suffoquait plus ; il ne tordait plus ses mains. Seulement, d'un mouvement machinal, il faisait tourner autour de son doigt la pierre précieuse de sa bague. Une indicible expression de fureur, de dépit, de haine, se faisait jour à travers ses prunelles incandescentes. Pour la première fois depuis qu'il était parvenu à la fortune, une femme lui résistait ! et quelle

femme ? L'humble épouse de l'un de ses ouvriers !... Il essayait de se refaire une contenance, d'éviter le ridicule, pour sortir sans trop d'humiliation de cette maison où il avait cru commander en maître.

Un regret terrible le serrait à la gorge et l'étranglait. Il voulut encore reprendre dans les siens les regards fuyants de Maria-Margherita.

— Est-ce définitif ? demanda-t-il du ton dont un voleur de grand chemin demande la bourse ou la vie.

— Oui, répondit-elle. La tentation n'a pas de prise sur mon âme. Jamais je ne vous appartiendrai, Galeas !



DEUXIÈME PARTIE

I

CES vieux jardins Doria délaissés et splendides, qui regardaient la perpétuelle agitation des flots ligures, ces vieux jardins pleins de fortes odeurs marines et peuplés encore de leurs Tritons, de leurs Neptunes et de leurs Nâïades, servaient maintenant d'asile aux mouettes sauvages qui avaient pris l'habitude d'y faire leurs nids. Quelques enfants aussi venaient jouer à l'ombre de leurs frondaisons épaisses ; et leurs mères silencieuses, assises à l'écart dans les grottes ou sur les bancs de marbre, laissaient cette beauté du passé entrer en elles, sans en comprendre toute la signification douloureuse.

Maria-Margherita se plaisait à mener le petit Matteo et la petite Zita s'ébattre dans ces jar-

dins où régnait une paix si grande. Il lui fallait quelques minutes à peine pour se rendre de la petite maison du port à cette oasis miraculeuse, où elle se trouvait à l'abri des agitations et des coudoiements de la ville ; — car c'était bien une oasis miraculeuse, en effet, que cette antique demeure des Doria, presque en ruines, ceinte de son parc et de ses terrasses, enclavée dans le quartier le plus grouillant et le plus affairé de la Gênes moderne, entre la gare maritime et la Gare Principe, et que la folie du nivellement avait respectée, comme un témoin de la splendeur d'autrefois.

Ces contrastes charmaient la rêverie mélancolique de Maria-Margherita. Depuis la naissance de l'enfant attendu, — une fille, — ses dispositions intimes s'étaient modifiées ; elle avait souffert et, à la suite de couches difficiles, elle avait dû rester longtemps alitée. Puis la vieille Catarina était tombée malade à son tour ; la gêne avait failli entrer au logis... Cependant Andrea, vaillamment, avait fait face à tout, et peu à peu les choses étaient rentrées dans leur ordre accoutumé. Mais Maria-Margherita avait gardé de cette série d'épreuves une humeur différente, et comme un vague effroi devant les surprises de la destinée.

Dans ces vieux jardins, où nulle curiosité indiscreète ne la poursuivait, elle pouvait laisser librement flotter sa mélancolie, qu'elle cachait

de son mieux à la maison. Matteo et la petite Zita se poursuivaient autour des piliers de buis ou de myrte ; leur plaisir de vivre remplissait de gaieté les grottes et les bocages. Elle suivait du regard ces deux jeunes têtes bouclées et rondes qui absorbaient tout son amour ; tout son amour reposait sur ces deux puériles créatures, qui étaient sorties d'elle et qui semblaient avoir emporté le meilleur de sa jeunesse et de sa force... Pourtant, elle se sentait jeune et forte encore, elle aussi. Parfois l'ardeur de ses vingt-quatre ans lui remontait aux tempes et lui causait une sorte de griserie passagère, un vertige, un éblouissement, comme si un rayon de soleil trop chaud l'eût frappée... Mais elle retombait vite dans cette sorte de léthargie morale, dans cet ensommeillement qui mettait comme un voile entre sa pensée et toutes les cruautés du dehors...

Aujourd'hui, elle s'était attardée davantage sous les ombrages séculaires des jardins Doria. Matteo avait tant joué qu'il s'était mis en sueur, et elle l'avait tenu longtemps blotti contre ses genoux, essuyant avec son mouchoir ses tempes moites et ses petites épaules creuses que protégeait seulement un mince veston de toile. Puis, elle avait regagné lentement la maison.

Mais une surprise l'attendait, cette mauvaise surprise dont elle avait le pressentiment et qu'elle redoutait toujours sans en connaître le

visage... De loin, elle aperçut Andrea qui, debout, au milieu de la porte ouverte, guettait son retour. Il avait l'air préoccupé et, au lieu de venir au devant d'elle, il restait là, le front soucieux et comme figé dans ses pensées. Alors, bien qu'elle tînt dans ses bras la petite Zita qui s'était assoupie, elle se mit à courir et, en une minute, elle l'eût rejoint sur le seuil.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle. Qu'y a-t-il ?

— Rien de grave ! Ne t'inquiète pas. Soupons d'abord, et nous causerons quand nous serons seuls.

Le repas, en effet, était prêt. La vieille Catarina avait dressé la table, au milieu de laquelle s'envolait en spirales bleues la fumée de la « minestra ». Maria-Margherita s'assit, gardant toujours sa fillette assoupie contre son sein. Elle était presque heureuse qu'Andrea eût remis à plus tard la confiance qu'il avait à lui faire ; elle s'y préparait peu à peu, et se défendait même d'y trop songer. Dans le calme parfait de leur existence, si une peine imprévue devait surgir, ne valait-il pas mieux en retarder, ne fût-ce que d'une heure, la fâcheuse certitude ?

Elle examinait à la dérobée les traits expressifs d'Andrea, et, sous son air préoccupé, elle croyait discerner quelque excitation agréable ; une flamme brillait dans ses larges yeux bruns, que voilait par intermittences le battement furtif des pau-

pières ; ses lèvres, habituellement rouges, s'animaient d'un éclat plus vif encore. Evidemment, il devait être partagé entre deux sentiments contradictoires, dont la signification lui échappait. Mais elle ne cherchait pas à démêler ce mystère. Elle s'efforçait d'être stoïque, résignée à tout accepter sans récriminations inutiles. Et elle mangeait lentement, machinalement, tandis que Matteo, déjà bavard, racontait à son père tout ce qu'il avait fait dans l'après-midi.

— C'était amusant, si tu savais ! Avec Zita, nous avons jeté des cailloux dans les bassins. L'eau sautait plus haut que nos têtes. Puis j'ai fait le cheval marin sur le rebord de la grande fontaine. J'ai galopé, galopé !... J'étais aussi mouillé que si j'étais tombé dans la mer.

Il riait, audacieux et puérilement orgueilleux de ses prouesses. Et il regardait sa mère, comme pour la prendre à témoin qu'il disait la vérité.

— Oui, confirma-t-elle. Il avait tellement chaud que j'ai dû le tenir longtemps entre mes genoux, et sécher peu à peu son petit corps. C'est pourquoi nous sommes rentrés une demi-heure plus tard que de coutume.

Andrea ne répondit rien, et semblait n'écouter qu'à peine. Son esprit était ailleurs. Il avait hâte sans doute que le repas fût terminé. Au dessert, il se leva avant les autres et passa dans la chambre conjugale. Alors Maria-Margherita le suivit et referma sur eux la porte.

— Qu'y a-t-il, Andrea ? redemanda-t-elle.

Il jeta sur elle un coup d'œil rapide, et évita ensuite de rencontrer son regard.

— Voilà, dit-il : Galeas Sapelli arme un bateau neuf pour Odessa. Il s'agit d'apporter là-bas une cargaison de pierres et de marbres, et d'en rapporter des grains et des céréales qui vont faire défaut l'hiver prochain dans la péninsule. Il part lui-même sur ce navire et il m'emmènera avec lui. Ma paye sera double pendant tout le temps du voyage. Et nous reviendrons avant la mauvaise saison.

— Tu pars ! Tu me quittes ! balbutia-t-elle, les yeux effarés.

Elle s'était attendue à tout, excepté à cette chose invraisemblable qu'Andrea pût accepter de vivre loin d'elle, même pendant la durée d'un jour. Et voici qu'il lui annonçait cela presque tranquillement et comme une obligation irrévocable ; car dans sa pensée leur séparation était déjà un fait accompli.

— Tu pars ? Tu me quitterais ?...

— Il le faut bien ! Comment refuser à Galeas de le suivre ? Ne m'a-t-il pas comblé de ses bontés ? N'est-ce pas grâce à lui que nous pouvons élever dignement nos enfants ? Et puisqu'il me procure l'occasion de gagner davantage et d'avancer dans sa confiance, ne serait-il pas déraisonnable et absurde de ne pas en profiter ?

— Tu ne m'aimes plus, Andrea ! dit Maria-

Margherita, avec un accent gros de douleur.

Il bondit sur elle et la couvrit de baisers. Il avait pris les mains de la jeune femme, qu'il écrasait entre les siennes. Des larmes maintenant mouillaient ses cils :

— Quelles paroles tu prononces, ma bien-aimée ? Ne plus t'aimer ! serait-ce possible ? Si je t'ai caché mon émotion, c'était pour ne pas m'amollir moi-même... Mais je suis un homme et j'ai conscience de mes devoirs : je ne dois rien négliger de ce qui peut m'aider à apporter un peu plus de bien-être à la maison.

— Tu ne me dis pas toute la vérité, fit Maria-Margherita en se déroband à son étreinte.

— Pourquoi te mentirais-je ? Quelles autres raisons pourrais-je avoir de m'imposer un aussi cruel sacrifice ?

— Je n'en sais rien, dit-elle. Une ambition nouvelle t'a mordu le cœur. Quelque influence fatale te domine, contre laquelle je suis impuissante à lutter... Tu veux partir, comme tant d'autres, courir les mers et toucher à d'autres rivages. Je lis dans tes yeux ce cuisant et insouvi désir.

Elle attendait qu'il lui dise : « Veux-tu que je reste ? Ton amour est pour moi tout l'univers. »

Mais il resta silencieux et songeur. Et ils se couchèrent sans avoir échangé d'autres paroles...

II

TANDIS qu'il reposait, la tête à la hauteur de la sienne, elle ne pouvait trouver le sommeil. Elle se disait : « Andrea m'aime toujours, j'en suis sûre ; je ne puis douter de sa loyauté ; mais il ne m'aime point avec la fougue tyrannique, la fureur exclusive des premiers jours ; le temps a passé sur sa passion et en a ôté la brûlante fièvre. Puis-je m'en plaindre et m'en offenser, alors que je garde auprès de moi mes deux enfants, sur qui je reporterai toute ma tendresse?... »

Pourtant elle cherchait dans son esprit la raison de cette résolution soudaine. Andrea, évidemment, avait cédé, bien plus qu'à l'appât du gain, au désir d'être agréable à Galeas ; c'était Galeas qui était la cause de ce brusque changement survenu en lui ; et l'armateur avait eu, à

coup sûr, quelque dessein secret en proposant à Andrea de l'accompagner dans ce lointain voyage. Voulait-il se venger ainsi des refus qu'elle lui avait opposés ? Il semblait cependant ne pas lui en avoir gardé rancune ; et depuis le jour où elle lui avait si nettement déclaré qu'elle ne serait jamais à lui, il avait cessé de la poursuivre de ses assiduités malhonnêtes. Mais Galeas était un de ces hommes à réflexion lente dont on pouvait tout redouter... Serait-ce une jalousie sourde, un reste de convoitise qui l'avait poussé à la priver de son mari pendant le temps où il serait absent lui-même?... Oui, ce devait être cela, et Maria-Margherita reconnaissait dans cette manœuvre la ruse native de l'armateur.

Andrea, si habile, si intelligent qu'il fût, n'était point indispensable à la réussite des affaires de son patron. Il y avait parmi ses compagnons de travail beaucoup d'autres hommes de sa trempe qui n'auraient pas demandé mieux que de partir si on les en avait priés. Mais Galeas avait choisi celui-là pour se donner la joie mauvaise de voir, au départ, couler les larmes de Maria-Margherita...

Ainsi raisonnait-elle pendant ses heures d'insomnie, et, comme minuit sonnait à la pendule de la chambre, elle se souvint tout à coup qu'elle avait oublié de s'informer auprès d'Andrea du jour de l'embarquement. S'il allait s'en aller le lendemain ! S'il n'avait plus qu'une nuit à re-

poser à ses côtés avant de courir le risque et les vicissitudes du voyage !... Son cœur se mit à battre follement. Elle réveilla son mari.

— Andrea, dis-moi, ce n'est pas demain que tu pars ?

Il ouvrit les yeux, effaré, tiré trop vite du lourd et pesant sommeil où se refaisaient ses énergies après les dures journées de labeur. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre ce que Maria-Margherita lui demandait. Puis il répondit d'une voix dolente :

— Non, non, pas demain ni après-demain ; mais à la fin de la semaine seulement. Pourquoi te tourmentes-tu, carissima, et me tourmentes-tu moi-même ? Je faisais un si beau rêve !...

Ce rêve, elle aurait pu en retracer elle-même les images fuyantes : Andrea se voyait emporté sur les flots du golfe ligure ; de ses poumons robustes, il aspirait les effluves de l'air salin ; ses regards se perdaient sur cet horizon sans lignes précises, où la mer se confondait avec le ciel... Il était heureux ; il oubliait celle qui restait immobile et délaissée sur le rivage...

Elle pleura ; et, comme elle s'était soulevée sur les coussins, ses pleurs tombèrent sur le front chaud d'Andrea. Il se souleva à son tour, ému et tout à fait sorti des limbes profonds du sommeil.

— Est-il possible, Maria-Margherita, ma bien-aimée ? Ton chagrin est si vif que cela ? Tu n'es

plus une enfant, cependant ; tu es une femme raisonnable qui doit savoir se plier aux dures nécessités de la vie.

Elle continuait à pleurer convulsivement, et parfois un petit gémissement sourd sortait de sa gorge. Alors il la prit dans ses bras et lui couvrit de baisers les joues, les lèvres, les épaules... De la sentir ainsi, abandonnée et toute vibrante contre lui, il éprouvait à son tour la tristesse anticipée de leur séparation ; il se souvenait de ces années d'union étroite pendant lesquelles ils ne s'étaient jamais quittés, même pour un jour, même pour une nuit ! Et il faiblissait dans sa résolution ; il s'étonnait même d'avoir pu si facilement la prendre.

— Ecoute, dit-il ; rien n'est fait encore. Je préviendrai Galeas ; j'inventerai quelque prétexte pour lui expliquer que c'est impossible, que je ne puis partir avec lui.

— Non, non, Andrea, un homme ne doit jamais reprendre sa parole. Tu as accepté sans hésiter, et maintenant il est trop tard. Je tâcherai d'être raisonnable, comme tu le dis, et de ne plus te fatiguer avec mes larmes...

Il voulait insister encore, effrayé de ce qu'il avait détruit peut-être en elle, en cédant si facilement aux propositions de Galeas. Il cherchait des mots tendres, affectueux, et il la berçait doucement, câlinement, comme il le faisait autrefois. Mais elle ne lui répondait plus, et

restait inerte et toute rapetissée contre sa poitrine ; à peine entendait-il son souffle léger, oppressé un peu, qui lui chatouillait les narines, et dont il recevait en lui l'âme légère. Ils s'endormirent l'un près de l'autre, jusqu'au matin.

Ces derniers jours avaient passé avec une rapidité décevante. Le samedi matin, l'*Hippocampe*, chargé jusqu'aux écoutilles et prêt à prendre le large, tanguait sur ses ancres au bout de la cale Zingara. C'était vraiment un magnifique navire et qui donnait l'envie de se confier à lui, à son agilité et à sa force pour fendre les plaines mouvantes des mers. Comme ces beaux chevaux marins dont son nom évoquait le souvenir, fougueux et rassemblé comme eux, il semblait impatient de prendre sa course, et le hennissement de ses cheminées, le cabrement de sa proue, l'agitation de ses flancs autour desquels s'amassait l'écume mousseuse des vagues, tout cela augmentait l'idée qu'on avait de sa force et trahissait une vie intense et secrète. Avec sa cargaison de matières précieuses que Galeas emportait à l'Orient, il représentait la fortune mobile et toujours avide d'entreprises nouvelles ; il était aussi le symbole véridique de l'espoir humain qui côtoie tous les rivages sans jamais y attacher sa barque, où rament les Illusions et les Rêves. Il était beau comme le mystère et inquiétant comme l'incertitude ; il allait disparaître à

l'horizon, et bientôt son entité puissante ne serait plus qu'une petite fumée qui se confondrait avec les nuages.

Maria-Margherita, à l'extrémité du ponton, regardait s'achever les manœuvres du départ. Elle avait laissé à la maison ses deux enfants, que gardait la vieille Catarina. Elle voulait que le dernier regard d'Andrea fût pour elle, et qu'au retour nulle conversation inutile ne vînt la distraire de sa tristesse. Car elle était triste infiniment ! Il lui avait fallu cet arrachement pour comprendre combien elle était attachée à Andrea, et à quel point il allait lui manquer. Ne se mêlait-il pas à ces sentiments un peu d'égoïsme, et comme un effroi de se sentir, pour un temps assez long, seule et sans défense devant la vie ? Ou plutôt n'était-ce pas le dépit de ne plus posséder uniquement le cœur et la pensée de celui pour qui elle avait cru être tout ?... La sirène aux yeux glauques, l'éternelle rivale des femmes de Gênes, lui avait été préférée ; elle allait s'emparer de cette existence, à laquelle la sienne était si étroitement unie ; et peut-être ne la lui rendrait-elle jamais ?...

Un coup de sifflet prolongé, un désordre, un effacement subits... Andrea s'est précipité vers elle et l'a embrassée à plusieurs reprises, hâtivement, brutalement presque. La silhouette affairée de Galeas est apparue à la coupée du navire ; d'autres femmes sont là, qui font les gestes pué-

rils et navrants de l'adieu. Encore un coup de sifflet, un grand halètement de toutes les poitrines. C'est fini : *l'Hippocampe* a rompu ses entraves, et librement, fièrement, il prend son galop sur les steppes illimitées du large.

Maria-Margherita le suit des yeux, jusqu'à ce qu'elle ne distingue plus qu'un petit point noir que les vagues recouvrent et emportent. Elle n'a pas de larmes, elle se sent le cœur vide, la tête vide, les reins vides ; elle a l'idée bizarre et folle qu'elle ne ramènera au logis que le fantôme illusoire d'elle-même...



III

QU'ÉTAIT-CE donc que ce tourment dont elle ne pouvait se défendre, et qui, chaque jour, pesait plus lourdement sur elle ? N'était-elle pas mère avant tout ? Et cela ne lui suffisait-il point ? Son sort n'était-il pas acceptable, et meilleur même que celui de beaucoup d'autres femmes ?... La vieille Catarina, la voyant si enfoncée dans des idées noires, lui avait rappelé ses propres infortunes :

— Qu'aurais-tu fait si, comme moi, tu avais perdu ton mari pour toujours ? J'avais juste l'âge que tu as à présent lorsque je suis restée veuve avec toi, mon unique enfant, ma petite Maria-Margherita ! Certes, mon chagrin était immense, car je chérissais ton père autant et plus que tu peux chérir Andrea. Mais je te tenais serrée contre ma poitrine, et si fort que ton petit corps

chaud et blanc me servait de bouclier et empêchait le désespoir de m'atteindre. Et je t'ai élevée avec une tendresse si vive que c'était comme si les eaux d'une fontaine de grâce m'eussent versé sans cesse une force et une résignation nouvelles. Va, je t'ai aimée immensément, et j'ai aimé en toi tout ce que j'avais perdu, tout ce que Dieu m'avait ôté... La maternité remplissait ma vie ; elle était la seule raison que j'eusse de vivre : et maintenant encore, bien que tu n'aies plus besoin de mes soins, c'est par toi et pour toi que j'existe.

— Je le sais, mère, soupirait la jeune femme. Mais chacun s'arrange comme il peut avec la douleur. Ton cœur et ta conscience marchaient de concert et se fortifiaient l'un l'autre. Mon cœur à moi souffre ; je ne cesse d'y ressentir un vide affreux ; et ce n'est ni Matteo, ni Zita, ni toi-même, ô ma mère, malgré toute ta sollicitude, qui pourrez réussir à le combler !

Que lui manquait-il en réalité ? Lorsqu'elle songeait au passé, il lui semblait que jamais Andrea, quand il était auprès d'elle, n'avait tenu une aussi grande place dans ses sentiments. Alors elle se résignait à ne rien comprendre à sa peine. Elle s'appliquait à bien faire les humbles besognes qu'elle avait toujours joyeusement accomplies ; et, quand elle s'était libérée de ses devoirs, elle prenait avec ses deux enfants le chemin des vieux jardins Doria...

Là, elle se sentait plus loin d'elle-même et plus confondue avec la nature ; elle laissait son âme flotter dans les orgueilleux feuillages, parmi les cèdres, les cyprès et les magnolias, dont chaque été augmentait la verte splendeur ; elle ne pensait que d'une façon intermittente et incomplète ; elle s'imaginait parfois s'être endormie sous ces lourds ombrages pendant le cycle entier d'une année, et qu'en rentrant chez elle elle allait retrouver Andrea et tout le tranquille bonheur qu'elle avait perdu.

Autour d'elle, c'était presque chaque jour les mêmes visages, des gens isolés et inoffensifs, qui venaient tromper là leur solitude ou leur ennui. Elle s'asseyait toujours à la même place, sur un banc isolé, à l'extrémité des terrasses. De cet endroit, elle apercevait le décor de ces jardins pompeux et tristes ; et, tandis que Matteo et Zita se poursuivaient à travers les arbres taillés en piliers, les dieux de marbre et les fontaines, son regard descendait de degré en degré jusqu'au golfe. Cette mer agitée et perpétuellement changeante, qu'elle avait tant aimée autrefois, quand elle la contemplait avec ses yeux de vierge ignorante des écueils et des amertumes de la vie, elle la détestait maintenant et ne cessait de la maudire. Elle l'accusait de lui avoir pris le cœur de son mari ; et peut-être plus tard lui prendrait-elle aussi le cœur du petit Matteo ?

Tout ici évoquait le prestige que la grande

séductrice avait exercé sur tous les mâles de la race, depuis le fondateur illustre de la gloire génoise, cet André Doria, le premier amiral de son temps, dont on disait que les flots s'inclinaient devant lui, jusqu'au plus obscur, au plus ignoré des enfants du Port ; — et les femmes, toutes les femmes, dans tous les temps, avaient vu leurs époux, leurs amants, leurs fils échapper à leur étreinte pour courir à ces vagues attirantes qui souvent se refermaient sur eux comme sur une proie. Maria-Margherita baissait alors ses paupières ; elle ne se révoltait plus ; elle ne pleurait plus, elle faisait comme les autres qui, passives et dociles, finissaient par accepter leur destin.

D'ailleurs Andrea, s'il tenait sa parole, ne tarderait plus beaucoup à revenir. Mais après ce voyage n'en entreprendrait-il pas d'autres ? Ou bien l'armateur ne prolongerait-il pas cette navigation au delà du terme annoncé ? Une obscure défiance faisait redouter à Maria-Margherita quelque nouvelle surprise mauvaise. Galeas avait beau passer pour un homme juste et généreux, il ne lui pardonnerait jamais sans doute ce qu'aucun homme ne pardonne à une femme : l'humiliation d'un refus ; et peut-être, peut-être, avait-il résolu d'exercer sur elle une lente et inexorable vengeance...

Mais ces velléités d'inquiétude ne la poursuivaient pas longtemps : elle retombait vite

dans la somnolence d'esprit qui lui était si douce. Les bruits, les images lui arrivaient comme à travers un voile sans couture qui l'enveloppait tout entière et derrière lequel elle avait la sensation d'être à l'abri des perfidies et des menaces du sort. Parfois même elle souriait, perdue dans quelque songe lointain, tel qu'elle en faisait aux jours de l'adolescence : dans l'air léger, embaumé de l'odeur printanière des jacinthes, quelque archange aux ailes d'or ne venait-il point de passer ?

Le ciel d'Italie, ce beau ciel pur et frémissant, était tout peuplé d'invisibles présences ; il suffisait de se recueillir un instant pour les sentir, telles que les peintres les avaient révélées dans leurs fresques étincelantes... Maria-Margherita souriait : Qu'est-ce donc que le bonheur sinon cet effleurement sur les âmes de quelque chose de plus haut que la vie?... Une attente, un désir, une aspiration vers l'inconnu ?...

Un homme jeune encore marchait sur les degrés, et quelquefois s'asseyait dans les allées de la loggia, d'où l'on apercevait le grand horizon. Depuis quelque temps Maria-Margherita remarquait son attitude pensive, l'expression lointaine de sa physionomie, et quelque chose de sentimental et de compliqué qui se dégagait de tout son être. Il était mince, grand et pâle ; il semblait délicat, malgré l'harmonie parfaite

de ses proportions. Son teint était blanc comme celui d'une femme; ses cheveux, d'un blond cendré, bouclaient un peu sur sa nuque. Il avait les mains fines, les pieds étroits... Il portait sur soi l'empreinte d'une hérédité différente, comme s'il eût appartenu à une autre époque ou à une autre race; et, parmi les rares humains qui passaient dans ces mêmes allées, il avait l'air d'un personnage de légende.

Maria-Margherita s'intéressait à ce promeneur solitaire, qui, lui, ne regardait personne. Il s'isolait dans ses méditations, sans paraître s'inquiéter des crialleries des enfants qui parfois venaient se poursuivre jusqu'entre ses jambes et s'accrochaient aux plis de ses vêtements. D'un geste indifférent et doux, il se dégageait de leurs manœuvres, et il continuait à marcher la tête haute, de ce pas souple et rythmé qui pesait à peine sur la terre.

Il arriva qu'un jour le petit Matteo, en voulant rattraper une balle qu'il avait maladroitement lancée, perdit l'équilibre et vint tomber rudement à ses pieds; le front avait frappé contre un caillou, le sang sortait de cette blessure, un sang rouge, rutilant et chaud qui faisait un petit ruisseau sur le sable. L'étranger avait relevé rapidement l'enfant, et, le tenant dans ses bras, cherchait vers qui le porter. A cet instant, Maria-Margherita se précipitait dans l'allée, et, sans rien dire, s'emparait de

Matteo, qu'elle couvrait de baisers et de caresses. Ce fut seulement après s'être assurée qu'il n'avait qu'une égratignure qu'elle songea à remercier celui qui l'avait secouru d'abord. Elle le fit d'une voix émue, osant à peine lever les yeux, et s'excusant d'avoir mal surveillé le petit.

— Il est si indocile, si indompté ! ajouta-t-elle. Je crains toujours qu'il ne lui arrive quelque accident grave.

Il l'écoutait avec une complaisance évidente qui changeait l'expression lointaine de ses yeux.

— C'est un bel enfant, dit-il enfin, et qui vous ressemble d'une façon étrange. En avez-vous d'autres ?

— Oui, cette petite fille qui joue là-bas sous le grand cèdre. Elle est bien plus douce, plus facile, et il est rare qu'elle s'éloigne de moi.

Elle appela, tout en gardant Matteo contre son cœur :

— Zita ! viens vite, ma chérie !

La petite accourut, heureuse de n'être plus abandonnée ; elle présenta son joli visage, lisse et pur, aux regards de cet inconnu qui lui souriait ; puis elle se blottit dans la jupe de sa mère.

— Quel âge a-t-elle ?

— Deux ans seulement ; et son frère n'a que dix-huit mois de plus qu'elle.

— Ah ! dit-il, vous êtes bien jeune pour être déjà deux fois mère !

Elle rougit, et spontanément expliqua.

— Oui, c'est vrai ; il y a des moments où il me semble que je suis la sœur aînée de mon petit Matteo et de ma petite Zita.

Etait-ce par coquetterie qu'elle avait fait cette confidence ? — Certes, non ! Elle s'étonnait elle-même de ne pouvoir retenir ses paroles, elle qui, d'habitude, était si mesurée, si prudente. Il lui fallut dire encore :

— J'ai épousé un des ouvriers de l'armateur Galeas Sapelli, qui l'a emmené en ce moment sur un de ses navires dans les eaux du Levant ; et j'habite une petite maison près de la Darse, avec ma vieille mère et mes deux enfants.

— C'est une vie bien austère, dit l'étranger, qui n'avait pas cessé de l'examiner de ses yeux attentifs et discrets ; mais, sans doute, en êtes-vous satisfaite, et ne désirez-vous rien de plus ?

Elle tressaillit, honteuse de s'être laissée aller à tant de loquacité inutile. Qu'allait penser d'elle cet homme dont elle ne savait rien, et à qui elle se racontait si facilement ?

— Excusez-moi, balbutia-t-elle ; il faut que je rentre. Je viens d'entendre sonner cinq heures à l'église de l'Annonciation.

Elle prit ses deux enfants par la main et s'éloigna rapidement. Elle avait chaud ; ses tempes battaient et il lui semblait que la blessure insignifiante du petit Matteo s'était ouverte et agrandie dans son cœur.

IV

LE lendemain elle retourna à la même heure dans les vieux jardins Doria. Elle se promettait d'être plus réservée, et de ne pas donner suite à ce commencement de relations qui s'était établi entre elle et cet étranger dont elle ignorait même le nom. Quant à renoncer, pour un si minime incident, à la promenade qu'elle aimait et à laquelle Matteo et Zita trouvaient, eux aussi, tant de plaisir, elle n'y avait pas songé un instant. Comme toujours, elle avait vite repris son équilibre moral, et elle s'étonnait une fois de plus de la soudaineté et de la violence de ses impressions.

Pourtant, arrivée à l'endroit où l'enfant était tombé la veille, elle eut de nouveau une minute de trouble. Quelques gouttes de sang séchées sur le sable y dessinaient une fleur

rouge écrasée ; elle évita d'y poser les pieds et se hâta de rejoindre la place où elle avait coutume de s'asseoir. Là, elle déplia son ouvrage et silencieusement se mit à coudre.

Elle remarqua qu'il n'y avait presque personne aujourd'hui dans ces vastes allées au-dessus desquelles les mouettes poursuivaient leur vol. Le temps était incertain, et des bouffées de vent du Sud soufflaient par instants comme le halètement d'une poitrine accablée de fièvre. Elle-même, elle était oppressée ; elle ressentait une sorte d'effroi de la solitude et du silence, un désir de se jeter dans quelque refuge qui lui assurerait une sécurité parfaite. Elle se disait : « Pourquoi suis-je si faible, si désemparée, si pusillanime ? J'ai peur comme si j'étais une enfant, parce que le vent s'agite plus fort entre les branches du cèdre, et que les mouettes, d'un vol plus dispersé passent au-dessus de ma tête. » Et elle s'appliquait à avancer sa couture, tout en surveillant d'un œil inquiet Zita et Matteo qui jouaient sagement à quelques pas d'elle. Tout à coup elle les vit prendre leur course dans la direction des terrasses ; ils avaient revu leur nouvel ami, et spontanément se portaient à sa rencontre. Tous trois furent bientôt auprès de Maria-Margherita ; et le jeune homme, avec cette simplicité grave qui le rendait si attachant, raconta qu'il s'était attardé longtemps dans les salles du vieux palais, qu'on laissait ouvertes, de

même que les jardins, à la disposition des visiteurs.

— Y êtes-vous jamais entrée ? demanda-t-il à Maria-Margherita.

— Jamais ! répondit-elle. La pensée ne m'en est même pas venue. Qu'irais-je faire dans ces salles, où tant de richesses inutiles ont été dépensées à profusion ? Je n'aime pas le luxe ; il me déplaît, il m'offense. Quand on est né dans le peuple, on doit en garder les goûts et la simplicité.

Il la regardait, surpris de l'accent exalté qu'elle mettait à dire ces choses. Quelle âme rebelle, ou hautaine, se cachait sous ce beau visage de femme ? Il reprit, essayant de se faire plus accessible :

— Moi non plus, je n'aime ni le luxe, ni les richesses et pourtant j'ai grandi au milieu de l'opulence.

Elle le regarda à son tour ; et, cédant à une curiosité qui ne lui était pas habituelle, elle osa l'interroger :

— Vous êtes ruiné, peut-être ?

— Non ! dit-il en souriant. Mais j'ai renoncé à chercher en ce monde d'autres joies que celles que peuvent donner la méditation et les élans incessants de l'esprit.

— Ah ! fit-elle, brièvement.

Et elle détourna les yeux.

Ce qu'il venait de lui apprendre ne l'étonnait

pas. A le voir marcher dans les allées, le front haut, les regards perdus dans une rêverie lointaine, et comme isolé du reste des humains, elle s'était bien doutée qu'il n'avait ni les mêmes idées, ni les mêmes passions que les autres hommes. Et cela éveillait en elle l'envie d'en savoir davantage. Mais elle redoutait de se montrer indiscreète. Elle se taisait, décidée à ne pas aller plus loin dans la voie des inutiles confidences.

Le vent du Sud continuait à souffler si lourdement que l'odeur des plantes remuées leur arrivait en larges ondes chaudes, qui leur donnaient l'illusion d'être eux-mêmes mêlés à cette vie végétative dont l'ivresse se répandait partout. Dans un massif voisin, des camélias blancs et roses défailaient sur leur tige ; Maria-Margherita sentait, avec l'haleine résineuse des cèdres, passer sur elle une volupté inconnue ; elle avait repris l'ouvrage auquel elle travaillait tout à l'heure, et elle s'appliquait à tirer l'aiguille, prestement, régulièrement, comme pour éloigner d'elle tant de trouble et de tumulte. Et elle affectait de ne plus voir l'étranger, qui se tenait debout, attentif, à ses côtés.

— Je vous gêne ? dit-il enfin d'une voix triste. Que peuvent vous faire mes goûts ou mes sentiments ? Ma conversation n'a rien d'attrayant, je le sais.

Et il ajouta, comme pour s'excuser lui-même :

— J'ai toujours, sans le vouloir, fait le vide autour de moi.

Elle releva la tête, fâchée qu'il ait pu interpréter ainsi son silence :

— Non, non, vous ne me gênez point ; j'ai grand plaisir, au contraire, à vous entendre !

Alors il s'assit, prenant dans ses mains les menus objets qu'elle avait déposés auprès d'elle. Presque aussitôt les deux enfants, las de jouer, accouraient contre lui ; et le petit Matteo, qui semblait fier d'avoir été le héros de l'accident de la veille, s'installa familièrement entre ses genoux :

— Vois-tu, signor ? le caillou pointu m'avait fait un trou sur le front. J'ai vu les arbres danser et toute l'allée s'en aller très vite loin de moi. Maman me dit que quand on meurt ce doit être à peu près la même chose. Est-ce vrai ?

L'étranger sourit doucement :

— Sans doute, puisque ta maman te l'a dit. Mais ne m'appelle plus signor, appelle-moi Oberto, c'est mon nom.

Dans les cheveux mousseux de l'enfant, il plongeait avidement ses lèvres. Et Maria-Margherita s'émut de ce baiser prolongé.

— Vous êtes trop bon de lui montrer tant d'amitié...

— Non ! non ! N'est-ce pas à lui que je dois d'être assis aujourd'hui à cette place ?

Elle rougit, puis pâlit, soudainement angois-

sée. Ce baiser, donné au petit Matteo, n'était-ce pas à elle qu'il était destiné ? Et pouvait-elle s'y tromper davantage ? Pour la première fois depuis qu'elle était l'épouse d'Andrea, elle se sentait coupable d'une infraction à la fidélité conjugale, infraction bien légère, il est vrai, et qui demeurait encore à l'état incréé, mais c'était déjà trop qu'un autre homme pût penser à elle de cette façon et qu'elle ne protestât point. Elle restait là, à côté de lui, le laissant caresser l'enfant comme s'il lui eût appartenu, et elle ne se levait point pour fuir cette tentation dont elle avait peur ; quelque chose de terriblement puissant la clouait là et paralysait sa volonté. Qu'éprouvait-elle à l'égard de cet étranger ? Était-ce de la pitié, ou une sympathie obscure, ou la curiosité de le mieux connaître et de se comparer à lui ? Il était triste, il était seul et il lui adressait des paroles qui résonnaient jusqu'au fond de son âme. Elle aimait à regarder son visage, à entendre le son de sa voix ; elle aimait même son silence et le mystère de son esprit. Jamais sa sensibilité de femme n'avait été mise à pareille épreuve ; jamais un être n'avait suscité en elle une pareille émotion.

Celui-là était apparu dans sa vie comme une de ces forces redoutables auxquelles on ne peut se dérober, comme le souffle de l'orage, la maladie ou la mort... Cependant, elle était résolue à ne faire de tous ces éléments de trouble qu'un

peu d'amitié, un peu de consolation, juste ce que sa conscience rigoureuse permettait à son cœur d'accepter... Voilà pourquoi elle ne s'en allait point... Elle eut pourtant assez de courage pour retirer le petit Matteo des bras affectueux qui l'enserraient. Mais n'était-ce point encore là une façon de se rapprocher d'Oberto ? L'enfant conservait sur ses cheveux l'odeur ambrée et fine des lèvres qui les avaient baisés ; son petit corps moite semblait plus chaud et plus doux. Alors, elle l'écarta d'elle :

— Va jouer, mon petit, va !

Oberto s'était levé ; il suivait des yeux la course folâtre de ce petit être qui, rendu à la liberté, semblait déjà avoir oublié les sensations de la minute précédente ; peut-être lui enviait-il cette faculté de se renouveler sans cesse qui est le propre de l'âge d'innocence, et regrettait-il le temps où il n'était, lui aussi, qu'un enfant étourdi et spontané ? Il dit à Maria-Margherita :

— Demain, si vous voulez, je vous ferai visiter les salles du vieux palais. Malgré votre répugnance, je suis sûr que vous y trouverez quelque plaisir.

Elle acquiesça d'un signe, n'osant pas s'engager davantage. Elle comprenait qu'il voulait emporter avec lui l'assurance de la revoir, et elle-même était heureuse de cette certitude. Il s'éloigna, sans qu'ils se fussent rapprochés autrement que du regard.

L'ouvrage de la jeune femme était tombé sur le sable ; elle le ramassa, mais ce fut en vain, qu'elle voulut y fixer son attention. Ses doigts tremblaient et l'aiguille incertaine ne lui obéissait plus. Il lui échappait des lambeaux de phrases, des cris de stupeur qu'elle ne pouvait retenir. Devenait-elle folle ? Elle le crut un instant. Oui, elle se demanda si sa raison ne lui échappait point, si c'était bien elle qui était assise à l'ombre de ce cèdre, et qui venait d'accepter tacitement ce qu'elle considérait comme une première concession dans un ordre de choses répréhensible. Tout son passé irréprochable lui apparut, semblable à un miroir étincelant où une cassure nette venait de se produire. Qu'y avait-il donc de changé en elle, et que dirait Andrea s'il pouvait comprendre ce qui se passait dans l'âme de son épouse ? Ah ! elle avait grand besoin de penser à lui, de l'appeler à son aide, de le sentir tout près d'elle ! Mais il était loin, et cette invulnérable vaillance que communique la présence d'un être cher lui faisait défaut au moment même où le danger subreptice et menaçant venait la surprendre. Elle était seule, sensible et troublée ; elle ne cherchait point à se mentir à elle-même : demain comme aujourd'hui, elle retournerait s'asseoir sous le cèdre, et elle s'offrirait à la fascination redoutable et délicieuse qui l'attirait...

CETTE visite au vieux palais Doria, que Maria-Margherita considérait d'abord comme fâcheuse et inutile, avait été pour elle au contraire une occasion de jouissances dont elle ne s'était pas doutée jusque-là. Oberto connaissait tous les détours de l'antique demeure seigneuriale, aussi bien que tous les fastes qui s'y étaient déroulés au cours des siècles. L'ignorance de la jeune femme se passionnait pour l'érudition exacte et vivante de son guide. Elle lui savait gré d'ouvrir pour elle les trésors de son esprit et de la hausser au niveau de sa supériorité ; ainsi leurs deux intelligences, si éloignées en apparence, se rejoignaient et se reconnaissaient des ferveurs pareilles.

A travers ces salles vastes et sonores, ils s'étaient promenés longtemps. D'abord Oberto

lui avait raconté comment le premier des Doria, arrêtant ici sa galère capitane, s'était fait construire ce palais en face des flots ligures, afin d'y terminer paisiblement une vie qui avait été en butte à tant de traverses et de périls. Au dedans comme au dehors, il s'était plu à embellir cette demeure de fresques que le temps avait peu à peu effacées, mais qui célébraient la gloire de ses armes et ses victoires innombrables sur les mers.

C'était au milieu de ces splendeurs toutes fraîches qu'il avait reçu Charles-Quint ; les deux hommes avaient comparé leurs destinées et l'immensité de leurs espoirs ; et, pour un instant, l'amiral génois avait pu se croire l'égal du puissant empereur... Dans cette salle des Géants, l'écho de leurs voix persistait encore... L'aigle des Doria, les ailes éployées, surmontait la cheminée de marbre que soutenaient deux captifs barbaresques aux épaules appesanties et domptées ; tout autour, de jeunes Victoires souriantes mêlaient leurs grâces légères aux images dures des vainqueurs.

Les exploits d'Enée alternaient aux murailles avec les hauts faits du père de la patrie génoise ; mais cette pompe cédait à d'autres évocations moins solennelles : dans la pièce voisine, le portrait du vieil amiral apparaissait, familier, débonnaire, jouant avec son chat préféré ; ses traits conservaient toute leur astucieuse finesse.

C'était bien l'homme qui, avant de faire cause commune avec Charles-Quint, avait lié partie avec les plus fameux rivaux de l'Empire ; ... mobile comme cette mer dont il avait forcé l'obéissance, il demeurait énigmatique et inquiétant, malgré la simplicité de son attitude. On aurait voulu pouvoir surprendre sa pensée secrète, l'interroger longtemps, lui arracher quelque révélation d'outre-tombe... mais ses lèvres minces, ses yeux bridés, ses mains longues et hermétiques, se refusaient à rien exprimer de plus...

Sans y prendre garde, Maria-Margherita s'était appuyée au bras d'Oberto ; elle se laissait aller à ce charme inattendu qui l'enveloppait toute et qui la rehaussait à ses propres yeux. C'était comme si sa vie s'était multipliée tout à coup et que, se découvrant des racines plus profondes, elle eût, en même temps, porté sa tête dans une lumière plus auguste et plus sereine ; et cela lui expliquait tout ce qui en elle n'avait été jusque-là qu'aspirations vagues et songeries impuissantes... Elle s'appuyait au bras d'Oberto... Un sentiment de gratitude dilatait son cœur. Lui, si supérieur intellectuellement à elle, si avancé dans la connaissance des idées et des êtres, daignait la prendre pour interlocutrice et, simplement, comme un bel astre se mire dans une eau limpide, il cherchait en elle le reflet de ses propres pensées.

Maintenant, ils pouvaient causer de longues heures ensemble sans redouter de se heurter à quelque invisible obstacle. Chaque jour, en se retrouvant, ils s'apportaient l'un à l'autre une plus vive ardeur à se rapprocher. Mais dans cette recherche mutuelle c'était Oberto qui faisait les progrès les plus rapides. Maria-Margherita, malgré son désir éperdu de mieux comprendre son nouvel ami, ne parvenait que difficilement à discerner les ressorts secrets de son être. Il était mélancolique. Pourquoi ? Rêveur et doux comme s'il se fût trouvé encore à l'âge incertain de l'adolescence ; et pourtant il avait, par d'autres côtés, la raison sévère et le discernement d'un homme que l'expérience a déjà mûri.

N'était-il pas rempli de contrastes et si riche en nuances délicates qu'elle ne saisissait de lui que des apparences fugitives, alors qu'elle aurait voulu d'un seul regard le connaître et le posséder tout entier ?... Elle ne savait rien de sa vie et n'osait l'interroger ; elle attendait qu'il se révélât à elle dans un de ces jaillissements soudains de l'âme qui se produisent infailliblement entre les êtres qu'une sympathie mystérieuse a rapprochés.

Un jour qu'en s'abordant ils s'étaient pressé longuement les mains, elle crut sentir qu'il avait la fièvre. Tout de suite, elle s'inquiéta :

— Comme vous avez la peau brûlante ! Est-ce que vous seriez malade ?

Il secoua la tête un peu nerveusement ; il était pâle et paraissait fatigué ou soucieux. Cependant, il souriait, de ce sourire un peu lointain qui semblait se dérober toujours.

— Ce n'est rien ! J'ai quelquefois des insomnies et, la nuit dernière, je suis resté plusieurs heures sans pouvoir trouver le sommeil. J'étais las ce matin, en me levant ; mais je me sens déjà beaucoup mieux.

Elle n'insista pas en voyant que le sujet lui était pénible. Lentement, elle avait repris entre les siennes les mains trop chaudes d'Oberto ; et elle ne pouvait détourner ses regards de ce beau visage, mince et pâle sous l'auréole claire des cheveux d'or.

— Je suis bien ainsi, avoua-t-il. Votre fraîcheur absorbe ma fièvre. Les femmes ont presque toutes le secret de calmer les douleurs qu'elles suscitent.

Elle tressaillit, alarmée déjà :

— Vous aurais-je fait de la peine sans le savoir ?

— Aucune ! Aucune peine ! Vous êtes, au contraire, le seul rayon de joie de ma vie.

Il était retombé dans sa mélancolie habituelle. Peut-être prolongeait-il à dessein ce moment d'intimité muette pendant lequel la tendresse de Maria-Margherita s'insinuait plus profondément en lui ; leurs doigts entrelacés semblaient ne plus pouvoir se disjoindre ; les mêmes pul-

sations faisaient battre ensemble leurs artères.

Après un instant, il s'inquiéta :

— Vous resterez toujours mon amie ? Vous ne me retirerez jamais ce que vous venez de me donner de vous-même ?

— Que vous ai-je donné ? demanda-t-elle avec une délicieuse candeur.

— Un peu de votre âme ! Oui, j'ai senti votre âme frôler la mienne, et l'attirer à elle invinciblement. Je n'espère de vous rien de plus que cette douceur, que cette suavité qui me font tant de bien ; mais cela, il ne faudra jamais me le ravir !

— Jamais ! affirma-t-elle. Tant que j'aurai un souffle dans ma poitrine, vous me trouverez prête à vous consoler, à vous reconforter, comme aujourd'hui.

Il se pencha sur elle, prêt à lui donner un baiser, qu'il retint.

— Merci ! Ah ! merci ! Je suis si triste, si misérable dans ma solitude. J'ai trop souffert, je ne veux plus me retrouver seul en face de moi-même...

Elle crut qu'il allait lui raconter cette fois par qui et comment il avait souffert. Mais il ne poussa pas plus loin ses confidences. Il redoutait évidemment de lui laisser voir le fond trouble de son cœur. Alors, d'une voix toute différente et apaisée, il lui parla d'elle, de ses enfants. Le petit Matteo et la petite Zita jouaient sagement

au bout de l'allée. Ils se rapprochèrent en entendant prononcer leurs noms, et ce fut à Oberto, de préférence à leur mère, qu'ils adressèrent leurs sourires, parce que leur instinct devinait en lui un protecteur qui ne pouvait ni les réprimander ni les contraindre à l'obéissance.

Zita, d'un geste espiègle, lui jeta même au visage une rose à demi effeuillée qu'elle venait de cueillir ; puis elle se sauva, entraînant Matteo dans sa fuite.

— Voyez, dit Maria-Margherita en suivant la fillette du regard : elle s'enhardit chaque jour davantage. Bientôt elle sera aussi turbulente que son frère, et je serai forcée de les envoyer tous deux à l'école, comme les autres enfants de leur âge. Quel chagrin ce sera pour moi de m'en séparer !

— Vous les verrez le matin et le soir ; et, la nuit, vous pourrez veiller sur leur sommeil. Cela ne vous suffira donc pas ?

— Non ! répondit-elle avec emportement : eux loin de moi, il me semble que je ne vivrai plus qu'à moitié.

— Ah ! fit Oberto — et une sourde amertume perçait dans sa voix — vous êtes une mère passionnée et exigeante ! Je n'aurais jamais cru que vous apportiez une telle exaltation dans l'accomplissement de vos devoirs.

— J'aime mes enfants, expliqua-t-elle en rougissant comme si elle était coupable ; et

quand on aime on est toujours inquiet de ceux qui s'éloignent ; on voudrait pouvoir les tenir enfermés à double tour dans son cœur.

Subitement, elle venait de penser à Andrea. Ses yeux s'étaient posés sur la grande surface moirée de la mer qu'elle apercevait à travers les frondaisons vertes des jardins. Où était-il en ce moment, le voyageur ? Allait-il revenir enfin ? Elle baissa le front, et sa respiration tout à coup devint saccadée et difficile.

Cette soudaine émotion n'échappa point à Oberto :

— Qu'avez-vous ? interrogea-t-il. Vous souffrez, vous aussi ? Vous avez eu un ressouvenir un effroi, quelque chose qui vous a fait mal ?

Il voulut l'entourer de ses bras, mais elle le repoussa presque rudement :

— Non ! non ! Laissez-moi, je vous en supplie ! A demain ! Je reviendrai demain... Mais aujourd'hui il ne faut pas rester ici davantage !



VI

CETTE nuit fut longue à Maria-Margherita. Elle regrettait de s'être séparée d'Oberto si vite, et il lui semblait que l'heure ne reviendrait jamais d'aller le rejoindre dans les vieux jardins Doria. Elle ne se faisait plus d'illusions sur le prestige qu'il exerçait sur elle. C'était de lui uniquement qu'elle était occupée ; en dehors de lui, elle traînait une existence machinale et incomplète, à laquelle sa pensée ne participait qu'à peine. Cette emprise s'était faite peu à peu et sans qu'elle y eût pris garde ; maintenant il était trop tard pour songer à y résister, et jamais sans doute elle ne redeviendrait la femme orgueilleuse et stricte qu'elle avait été autrefois. Cependant son honnêteté restait intacte ; elle n'avait manqué à aucun de ses serments ; elle entendait bien conserver en toutes circonstances

cette maîtrise d'elle-même ; et l'idée de la chute ne se présentait même pas à son esprit ; elle aurait eu horreur de s'y arrêter un instant ; elle ne savait même pas si elle aimait Oberto comme un frère, ou comme un ami, ni de quoi était composé ce sentiment complexe et aveugle qui la poussait chaque jour vers lui avec tant de force. D'ailleurs, elle ne cherchait point à analyser le mystère qui vivait en elle. N'obéissait-elle pas à la loi naturelle des sympathies qui, dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, rapproche et lie, plus fortement qu'avec les liens du sang, des êtres qui s'ignoraient la veille ? Oberto avait passé sur sa route, et il l'entraînait comme une étoile entraîne une autre étoile dans le ciel immense et harmonieux. C'était tout. Dieu seul, entre elle et lui, pouvait être juge de leurs responsabilités.

Elle raisonnait ainsi en achevant sa toilette, lorsque deux coups nettement frappés ébranlèrent la porte. Son premier mouvement fut de croire que c'était Oberto, tant elle le portait constamment en elle ; puis, comme elle se précipitait, en même temps que la vieille Catarina, pour aller ouvrir, elle eut une autre émotion subite :

— C'est peut-être Andrea qui revient !

Ce n'était ni l'un ni l'autre ; mais la contessina Marcella, très simple, très à l'aise, dans son costume sans faste du matin. La femme de

l'armateur, étant entrée, s'assit sur une chaise, auprès de la table, et tout de suite elle expliqua le motif de sa visite :

— J'ai tenu à venir moi-même vous apporter des nouvelles qui vous intéressent. C'est ainsi, d'ailleurs, que j'agis toujours avec les femmes de nos ouvriers. J'ai reçu hier soir un télégramme de Galeas : le retour de *l'Hippocampe* est retardé ; son voyage se prolonge et l'on ne sait pas encore à quelle date il pourra rentrer dans les eaux de Gênes.

— Mon Dieu ! dit Maria-Margherita subitement inquiète ; il ne lui est rien arrivé de fâcheux, n'est-ce pas ?

— Du tout ! Vous pouvez être tranquille. Ce sont les affaires qui retiennent dans le Levant Galeas avec son équipage. Il aura sans doute rencontré sur sa route quelques propositions intéressantes, qu'il veut suivre. Et il serait puéril de s'en affecter.

Elle cessa de s'occuper de Maria-Margherita et appela près d'elle les deux enfants que la vieille Catarina venait d'amener. Ils s'avancèrent, peureux et timides, ne comprenant pas ce que venait faire ici cette dame étrangère qui paraissait chez elle et s'exprimait avec tant d'aisance. Mais elle eut bientôt réussi à les apprivoiser. Il était visible qu'elle avait l'habitude de parler à ces jeunes êtres et de prendre sur eux l'ascendant qu'elle exerçait partout. En peu de minutes

elle avait gagné leur confiance ; le petit Matteo, fier de l'attention dont il était l'objet, était devenu loquace et répondait verbeusement aux questions que la contessina lui posait.

Maria-Margherita regardait cette scène avec un peu de dépit au cœur. La contessina semblait avoir totalement oublié sa présence. Faisait-elle exprès de la tenir ainsi à l'écart et de réserver toute sa sollicitude pour Matteo et Zita ? Maintenant elle avait pris la fillette sur ses genoux et lui ordonnait de réciter sa prière ; elle suppléait sa petite mémoire hésitante et lui soufflait les mots qui ne venaient pas assez vite à ses lèvres. Enfin ce long *a parte* prit fin. Ayant embrassé les deux enfants sur le front, la femme de l'armateur se leva et se dirigea vers la vieille Catarina, qui se tenait debout dans le fond de la salle ; elle lui parla assez longtemps à voix basse, tandis que Maria-Margherita se hâtait de remettre un peu d'ordre dans le logis, dont l'arrangement n'était pas achevé lorsque la contessina Marcella y était entrée incontinent. Son amour-propre de ménagère soigneuse se trouvait blessé que des yeux étrangers eussent surpris le désarroi matinal de la demeure, et que sur la table, dans le vase de grossière majolique, des fleurs presque fanées achevassent d'exhaler leur âcre parfum.

— Au revoir ! dit la contessina en lui adressant un mince sourire. Je reviendrai quelque-

fois ; vos enfants sont si intéressants et si développés pour leur âge qu'il serait vraiment répréhensible de ne pas veiller sur eux autant qu'ils le méritent.

Elle sortit, du même pas glissant et automatique. A peine la porte était-elle fermée que Maria-Margherita éclata en sanglots. Cette visite avait produit sur ses nerfs l'effet d'une douche glaciale. L'impression pénible qu'elle avait ressentie la première fois qu'elle s'était trouvée en présence de la contessina Marcella s'était augmentée d'une sorte de jalousie maternelle ; elle redoutait cette femme plus qu'elle n'avait jamais redouté Galeas, malgré ses tentatives indiscretes ; et elle pardonnait plus volontiers à celui-ci d'avoir cédé à un penchant de la nature qu'à celle-là d'essayer de lui prendre le cœur de ses enfants. Elle était près de la détester ; une rage inexplicable, en disproportion avec la réalité des faits, l'animait contre cette femme d'un autre monde que le sien, d'une autre mentalité que la sienne, et qui avait l'audace de vouloir s'immiscer dans les affaires de son humble foyer. De rage, elle se frappait les yeux avec ses poings fermés, comme pour en refouler les larmes, tandis qu'elle heurtait avec ses talons les carreaux rouges de la salle.

La vieille Catarina se méprit sur le motif de cette explosion de douleur. Doucement, elle s'approcha de Maria-Margherita et lui dit :

— Sans doute c'est bien triste qu'Andrea ne puisse revenir encore ; mais il faut prendre patience. La contessina aussi est privée de son mari, et elle ne récrimine pas, elle ne pleure pas, elle attend paisiblement son retour.

— La contessina ! fit Maria-Margherita d'une voix vibrante, qu'y a-t-il de commun entre ses sentiments et les miens, et qu'avons-nous besoin de sa bienveillance ? Si elle revient encore, je ferme la porte devant elle.

— Pourquoi lui faire une pareille offense ? N'a-t-elle pas le droit, elle qui est riche, de s'intéresser au sort de ceux qui ne possèdent rien ? C'est son droit, et c'est même son devoir, de venir s'informer si pendant l'absence d'Andrea nous ne souffrons pas de la gêne : elle apportait de l'argent que j'ai refusé. Je ne comprends pas, Maria-Margherita, que tu sois si injuste envers elle ?

— C'est bien, dit la jeune femme. Ne parlons plus de ces choses. Pardonne-moi, mère, si j'ai eu tort . Mais ce n'est ni l'argent, ni la sollicitude des autres qui peuvent soulager le mal dont je me sens accablée...

Elle s'était assise sur une chaise basse et laissait maintenant couler ses larmes. Cela l'apaisait ; sa grande colère s'éteignait peu à peu dans ce flot d'amertume qui ruisselait lentement sur son visage. Emue, la vieille Catarina s'était approchée de sa fille et avait pris entre ses mains cette belle tête désolée.

— Tu souffres, tu souffres trop, carissima ! Et moi, ne puis-je donc rien pour te consoler ?

Son instinct comprenait qu'il y avait là une douleur sans remède, une douleur étrange, irraisonnée, contre laquelle les caresses mêmes d'une mère sont impuissantes. Elle se lamentait aussi et, ne trouvant plus aucune parole d'espoir, elle s'assit à côté de Maria-Margherita et silencieusement se mit elle-même à pleurer.

En se rendant après déjeuner dans les vieux jardins Doria, Maria-Margherita était à peu près sûre qu'elle n'y rencontrerait pas Oberto. Un effroi obscur, l'affolement de tout son être depuis qu'elle l'avait quitté la veille, l'avertissaient que quelque méchant coup du destin allait les séparer l'un de l'autre aussi fatalement qu'ils avaient été rapprochés. On ne fait pas impunément la rencontre dangereuse du bonheur, et Maria-Margherita devinait que ces premiers ravissements d'âme devaient contenir en eux une source secrète de désillusions et de vicissitudes.

Sous le cèdre, aux branches géantes qui projetaient à l'entour une ombre stérile, elle attendit vainement jusqu'au crépuscule. A chaque minute elle croyait voir apparaître Oberto. Elle jugeait absurdes les pressentiments qui l'agitaient ; elle se disait : « Il va venir, nous nous serrons de nouveau les mains, et tout ce mélange atroce de craintes, de stupeur, d'incertitude s'évanouira dès que nos regards se seront ren-

contrés. » Mais c'était l'absurde qui avait raison ; Oberto ne paraissait point dans l'allée par laquelle il venait la rejoindre d'habitude, et où elle l'avait aperçu pour la première fois ; il n'y avait là que des visages indifférents, toujours les mêmes, quelques vieillards, à la démarche lente, quelques femmes surveillant les jeux de leurs enfants. Le temps était admirable ; un soleil clair et léger faisait étinceler les feuillages ; en fermant les yeux, on conservait sous les paupières la clarté de cette lumière radieuse, par quoi tout semblait se rajeunir et se vivifier.

Maria-Margherita se disait encore : « Il est impossible qu'il ne vienne point. Pourquoi ne viendrait-il pas aujourd'hui, alors que, hier, avant-hier, tous les autres jours, il était là, heureux de s'asseoir à mes côtés et de regarder la beauté du ciel ? » Et elle se remémorait tant de choses qu'il lui avait dites, auxquelles, dans l'instant, elle n'avait attaché qu'une importance médiocre et qui maintenant lui semblaient aussi solennelles et définitives que les paroles sacramentelles tombant de la bouche du prêtre. Ah ! si elle ne devait plus le revoir, toujours, toujours elle entendrait cette voix qui lui avait révélé à elle-même le mystère de son esprit et de son cœur.

La fin de la semaine s'écoula ainsi, dans une attente sans cesse renouvelée et sans cesse déçue. Maria-Margherita ne savait comment dominer le trouble qui s'accumulait dans son cerveau

comme des ténèbres dans la nuit. C'était son chemin de croix, les stations de sa douleur et de son inquiétude de suivre une à une les raisons qui avaient pu retenir Oberto loin d'elle. Puis, quand elle avait fini, elle retombait au fond de son incertitude. Elle ne savait plus... Elle ne voulait même pas chercher à savoir. Par quelle aberration, d'ailleurs, s'attachait-elle à ce point à cet étranger ? Quels serments les avaient joints ? Quels liens les avaient unis ? Et que s'était-il passé entre eux ? Rien ou presque. Pas même le consentement rapide d'un baiser. Et pourtant elle sentait que tout ce qui constituait sa personne morale et physique était intéressé à cette illusion si fragile en apparence ; et que, Oberto ôté de sa vie, elle ne serait plus qu'une créature languissante et misérable... Alors elle se raccrochait à l'espoir ; demain, demain il serait là, sans doute ! Fiévreusement elle se remettait à faire les gestes quotidiens, comme si cela pouvait activer la marche du temps.

Regrettait-elle de l'avoir connu, pour être ensuite ballottée dans une aussi cruelle angoisse ? Avant, elle était calme, harmonieuse, sans désir... Elle n'attendait rien du Destin, elle obéissait à la loi naturelle et simple qui l'avait faite la femme docile d'Andrea. La tentation et tout ce qu'avait essayé Galeas pour la subjuguier n'avait même pas remué son cœur. Elle était si solide-

ment attachée à ses devoirs qu'il lui semblait impossible de faillir jamais ; — puis, un jour, tout son horizon avait changé, parce qu'elle s'était trouvée en présence d'un être nouveau avec qui elle s'était reconnu une parenté lointaine et mystérieuse.

N'aurait-elle pas dû, dès ce jour, se refuser à une conversation qui lui paraissait si émouvante ? Et le lendemain, au lieu de causer encore avec Oberto, n'aurait-elle pas dû fuir, et ne jamais retourner dans cet endroit où l'appelait une si puissante attirance ? Oui, elle aurait dû agir ainsi, et elle l'aurait fait sans doute si elle s'était rendu compte du danger qui la menaçait. Mais tout cela s'était établi subrepticement, peu à peu, comme s'insinue dans un organisme sain un mal dont on ne s'avise que lorsqu'il est trop tard pour s'en défendre... A présent, le seul remède à ce mal, qui l'avait surprise et vaincue, était de revoir Oberto, de se jeter les yeux fermés dans cet abîme entr'ouvert sous ses pas, et où elle aurait voulu disparaître toute...

La passion creusait les joues de Maria-Margherita ; ses paupières lourdes devenaient violettes, comme des pétales de fleurs prêtes à se flétrir. Quand elle rencontrait son image dans le miroir, elle la reconnaissait à peine ; elle s'étonnait de cette pâleur étrange, de ce pli marqué au coin des lèvres, de cette consomp-

tion, de ce frémissement qui la faisait ressembler à quelque tragique héroïne de l'Arioste. Mais elle ne s'attardait point à cette contemplation de soi-même ; elle pensait à Oberto sans cesse, désespérément ; et c'était son visage à lui — ses yeux rêveurs, sa bouche voluptueuse et triste, son front couronné de cheveux plus légers que ceux d'une femme — qu'elle apercevait à côté du sien, et auquel elle adressait les élans tumultueux de son âme.



VII

LE matin de la fête de l'Assomption elle monta entendre la messe à Sainte-Marie de Carignan, dont c'était le Vœu. Tant de souffrances, endurées silencieusement, avaient réveillé en elle le besoin ancestral de la prière. Peut-être, en ce jour où la madone écoute les supplications de toutes les femmes, aurait-elle, elle aussi, sa part de miséricorde et de consolation? Certes, Marie devant le sépulcre vide n'avait pas plus souffert qu'elle ne souffrait depuis que dans les jardins Doria elle ne rencontrait plus celui à qui elle pensait nuit et jour. Il n'y a pas de degrés dans la douleur lorsque le cœur est frappé de la folie sublime d'aimer et que l'objet de son amour lui a été brusquement ravi.

La jolie petite église toute blanche se dressait

au sommet d'une colline voisine de celle de Sarzano et qu'escaladaient en tous sens des maisons étroites et hautes. Si simple, si calme, avec sa façade bien ordonnée, son air de noblesse, ses coupoles exactes où s'accrochait la lumière du couchant, elle semblait la sœur cadette de Saint-Pierre de Rome et avait été construite par le plus savant élève de Michel-Ange, le glorieux Galeazzo Alessi, qui avait doté Gênes de ses plus somptueuses beautés. A l'intérieur, c'était une impression plus forte encore qu'on recevait de ses nefs plantées de piliers aux belles courbes majestueuses, et enveloppées d'une obscurité qui en augmentait la profondeur ; dans cette pénombre l'autel se révélait, imposant et magnifique, avec son tabernacle environné d'anges aux ailes d'or et de candélabres de bronze que Benvenuto avait ciselés.

Maria-Margherita s'était pieusement agenouillée sur les dalles ; tant de richesses ne l'éblouissaient point, mais elle aimait d'une tendresse infinie un grand tableau obscur de Luca Cambriaso qui représentait une « Pieta » à la manière italienne, la Vierge tenant le Christ mort, allongé sur ses genoux, et, derrière cette scène de désolation maternelle, la colline brumeuse du calvaire où se dressaient encore les trois croix sacrificielles. Maria-Margherita ne se lassait pas de contempler cette douleur et d'y accorder la sienne. Toute la terre, avec ce qu'elle

porte de tristesses et de désespérances, lui semblait aboutir à cette colline sanglante, à ce deuil suprême d'une femme impuissante à ranimer le cadavre couché inerte au travers de ses flancs.

Et tout disparaissait de ce qui fait le charme et l'éternelle illusion de vivre : les fleurs, les parfums, la lumière jeune du printemps, la chanson des vierges au bord des fontaines, les appels des amants quand la nuit répand son mystère, tout sombrait, pour faire place à cette seule réalité, à cette évidence inexorable : la mort, la mort, la séparation définitive... Maria-Margherita tremblait pour elle-même, pour Oberto, pour ses enfants ; elle n'entendait pas les chants joyeux des cantiques ; elle s'absorbait dans la contemplation de cette « *Pieta* » pitoyable qui avait presque son visage et ses mains longues et douces...

L'office étant fini, elle sortit de l'église en chancelant. La pensée qu'Oberto était malade, qu'il allait mourir peut-être sans qu'ils aient pu se revoir, crucifiait son âme ; cela lui paraissait impossible et monstrueux de ne rien tenter pour savoir au moins quelque chose de lui, et de rester ainsi passive et en apparence indifférente, alors que sans doute il attendait d'elle un signe, un mot de consolation. Mais que pouvait-elle, liée comme elle l'était par des devoirs quotidiens ? Et à qui oserait-elle confier une

mission aussi délicate ? Orsola seule comprendrait peut-être son tourment et accepterait de lui venir en aide ; Orsola, si bonne, si dévouée, si complaisante...

Elle courut à la butte de Sarzano. Pour s'y rendre, elle n'avait qu'à traverser le pont de fer qui reliait entre elles les deux collines et passait, à quatre-vingt-dix pieds de hauteur, au-dessus de la rue de la Mère-de-Dieu, dont le cours vertigineux et précipité semblait être celui d'un torrent... En ce jour de fête, l'animation populaire y était encore plus vive que d'habitude. Du grand viaduc où elle s'était engagée, Maria-Margherita dominait toute cette vie frémissante ; des hommes, des femmes, des enfants allaient et venaient en se tenant par la main ; ils semblaient accomplir quelque pantomime burlesque, et être mis en mouvement par d'invisibles fils auxquels obéissaient leurs gestes mesquins et courts. Pauvre humanité, ignorante de son but et poussée vers le même désastre !...

Des rires parfois et des musiques lointaines parvenaient jusqu'aux arêtes de fer du viaduc et les parcouraient dans une gamme rapide et sonore... Maria-Margherita tressaillait alors, et prenait peur. N'était-ce pas une foule de déments qui s'agitait en bas, dans la rue étroite et grouillante ? Ou bien n'était-ce pas elle la folle, la démente, elle qui portait dans son cœur toute

la misère obscure de l'humanité ? Elle se hâtait... Quand elle pourrait apercevoir le calme visage d'Orsola, elle serait sauvée et à l'abri de toutes ces visions hallucinantes... La petite terrasse, les caisses de lauriers-roses en fleurs... Elle reconnaissait enfin ce lieu où s'était écoulée sa jeunesse...

La jeune fille ne travaillait point ; mais, assise auprès de la table de marbre jauni, elle lisait dans un livre gonflé de saintes images, et parfois, croisant les mains, elle se recueillait comme pour recevoir en elle les pieux effluves de cette matinée glorieuse, où toutes les cloches des églises sonnaient pour célébrer le triomphe de Marie sur les puissances ténébreuses de la mort. — Assomption ! Assomption ! disaient les cloches à toute volée ; et des milliers de voix humaines, sortant du silence des jours de labeur, faisaient chorus avec les cloches et répétaient le même cri de foi et d'espoir. Orsola souriait... Elle aimait ce mystère d'une vierge-femme, d'une vierge-mère, s'envolant au ciel, toute lumière, toute ardeur, portée sur les ailes blanches des séraphins...

— C'est toi ! cria-t-elle en apercevant tout à coup Maria-Margherita qui se tenait debout sur le seuil de la terrasse.

— Oui, c'est moi ; c'est moi, Orsola. Tu ne t'attendais pas à me voir ?

— Non, je l'avoue. Mon esprit était ailleurs.

Mais tu es la bienvenue quand même. N'es-tu pas chez toi ici, aujourd'hui comme jadis ?

— Hélas ! murmura Maria-Margherita, j'ai presque perdu le chemin de cette demeure. J'ai été ingrate et oublieuse envers toi, Orsola. Voudras-tu me le pardonner ?

Ses traits étaient si décomposés, ses lèvres si blanches dans la pâleur profonde de sa face, qu'Orsola comprit tout de suite quel grand trouble la bouleversait. Cependant elle hésitait à l'interroger ; ses pudeurs de vierge s'effarouchaient de la confession passionnée et brûlante que son amie lui apportait sans doute... Elle se taisait et priait Dieu tout bas de lui inspirer les paroles qu'il fallait dire.

— Si tu es venue, reprit-elle enfin, c'est que tu as besoin de conseil ou de consolation. Et tu sais bien que je suis pour toi plus qu'une amie, presque une sœur...

Mais Maria-Margherita secouait la tête avec impatience ; ce n'était pas cela qu'elle attendait. En ce moment, elle n'avait que faire d'un bon conseil, ou d'une protestation d'amitié, si douce qu'elle fût. Il lui fallait une aide agissante, presque complice. Elle demanda brusquement :

— Jure-moi, Orsola, que tu ne me refuseras pas le service que je vais réclamer de toi !

— Si je le puis, dit Orsola en baissant les yeux, ce sera de toute mon âme. Dispose de

tout ce qui est à moi. Tout ce qui est à moi t'appartient.

— Ah ! tu es bonne, je le sais, tu es bonne et sainte ; tu l'as toujours été ! Ton âme est aussi pure aujourd'hui que lorsque nous avons pour la première fois approché ensemble de l'autel. Mais moi, au contraire, je suis une créature faible et misérable ; je porte en moi le péché ancien, et toute la grâce du sacrement n'a pu effacer cette souillure.

— Mon Dieu ! fit Orsola en jetant un regard effaré sur elle, que t'est-il donc arrivé ? Aurais-tu été assez malheureuse pour manquer à tes devoirs ?

— Non, rassure-toi ! Je n'ai commis aucune faute ; la seule pensée de faillir me fait horreur. Je suis restée une épouse fidèle, une mère dévouée et attentive. Et cependant je ne suis plus, devant ma conscience, la femme irréprouvable que j'avais été jusqu'ici. Mes pensées, mes aspirations secrètes s'en vont vers un autre but — et toute la disposition de ma vie intérieure est changée.

— Tu n'aimes plus Andrea ?

— L'ai-je jamais aimé d'amour ? Je ne le pense point. Rappelle-toi, Orsola, combien j'ai lutté et hésité avant d'accepter ce mariage ! Il a fallu les larmes de ma vieille mère et tout l'effroi de l'avenir que l'on avait fait se dresser devant moi pour que je consente à mettre ma main

dans la sienne. Depuis, un sentiment nouveau m'a attachée à lui, un sentiment fait de nos émotions communes, de notre pareille tendresse pour nos enfants, de tout ce qui unit, solidarise et attache les époux l'un à l'autre. Mais est-ce cela de l'amour ? En vérité, je ne le pense point. Cette honnête affection conjugale en est aussi différente que la pâle lumière de l'aube l'est des rouges lueurs du crépuscule.

Orsola écoutait son amie qui parlait dans une sorte de fièvre, les yeux étincelants, les mains agitées de secousses involontaires. Maintenant, elle ne doutait plus que, si bien avertie des caractères distinctifs de l'amour, Maria-Margherita n'en eût déjà subi les premières atteintes. Et elle en éprouvait elle-même une brûlure au cœur, une gêne, un malaise qui rendait sa respiration difficile... Elle s'indignait et s'alarmait à la fois que sa camarade d'enfance, sa jumelle d'âme, en fût venue à cette crise dangereuse, et qu'au lieu de chercher à maîtriser ses élans elle s'y abandonnât avec une si farouche fureur. Un peu de ce souffle d'orage passait sur elle ; quelle femme, si préservée qu'elle soit, n'est pas sensible à ces tempêtes de la passion qui fait courber sur leurs tiges les fragiles créatures blessées dans le secret de leur cœur ?

Habitée à s'examiner elle-même strictement chaque jour, elle savait, elle aussi, ce que deviennent la sensibilité, la soif d'amour et la fra-

gilité féminines lorsqu'une volonté forte ne les tourne pas inflexiblement vers le devoir. C'était en Dieu qu'Orsola épanchait ce trop plein de sa vie... Dieu seul pouvait calmer tant d'ardeurs et d'insatiables désirs. .

— Ecoute, déclara-elle avec autorité, si le service que tu as l'intention de me demander doit favoriser cet état de démoralisation dont tu viens de me faire le tableau, il est inutile que nous discourions plus longtemps...

— Oh! soupira la jeune femme, comme tu es sévère, Orsola! Je vois bien que tu me blâmes, sans même te douter de tout ce que j'ai souffert! Tu détournes tes regards de mon visage, et tu évites de toucher mes mains, comme si tu redoutais la contagion de ce mal qui s'est emparé de ma pauvre vie en détresse. Et pourtant, je te le jure, mes mains sont innocentes, la honte de la coulpe n'est pas sur moi.

— Tais-toi! Tais-toi! Ne sais-tu pas que l'esprit succombe avant la chair? L'esprit est prompt et c'est lui qui entraîne la faible chair dans les paradis défendus que lui ont d'avance préparés ses rêves... Oh! Maria-Margherita, mon amie, ma sœur, ne me contrains pas davantage à t'entendre. Un souffle brûlant sort de ta bouche; tes mains se tendent vers je ne sais quelle joie interdite et mauvaise... Et tu parles de pureté et d'innocence!... Va, retourne vite auprès de tes enfants, fais-les mettre à genoux,

appuie tes poignets sur leurs épaules et récite avec eux la prière que ta mère t'a enseignée autrefois... Moi-même je joindrai mes prières aux vôtres. C'est la seule chose vraiment utile et efficace que je puisse accomplir pour essayer de faire rentrer la paix dans ton âme.

Maria-Margherita se redressa ; il lui paraissait qu'un fossé infranchissable venait de se creuser entre elle et cette créature si douce, et si intraitable cependant.

— Ainsi, dit-elle, tu me refuses ton appui ? Tu ne veux même pas savoir ce que j'étais venue te demander ?

— C'est inutile ! Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que devant ta conscience tu n'es plus déjà la femme irréprochable que tu te glorifiais d'être ? La tentation s'est présentée à toi, et, au lieu de t'efforcer à la repousser, tu cherches à lui ouvrir plus grandes les portes de ta pensée et de ton cœur. Ressaisis-toi, Maria-Margherita, je t'en conjure ; songe que demain il serait peut-être trop tard !

— Tu ne m'as pas comprise, fit Maria-Margherita avec une grande dignité simple. Pardonne-moi de t'avoir troublée. Adieu, Orsola ! Nos âmes n'habitent plus la même région, et nous ne parlons plus le même langage...

Elle se disposait à sortir ; elle comprenait l'inutilité d'être là, et sa dernière espérance venait de s'évanouir en fumée.

— Adieu ! répéta-t-elle doucement, adieu, Orsola !...

Orsola pleurait, vaincue par la douleur que lui causait sa cruauté nécessaire. Elle pleurait, la tête droite, les bras abandonnés le long de son corps. En voyant Maria-Margherita s'éloigner, elle eut une reprise soudaine :

— Laisse-moi te reconduire jusqu'à ta maison ; nous causerons doucement, comme autrefois.

— Non ! dit Maria-Margherita. A quoi bon ! Ce temps est passé ; le souvenir même ne doit pas en être évoqué, puisqu'il nous apporte un regret et une désolation de plus... Séparons-nous, Orsola ; et embrassons-nous une dernière fois, si tu le veux.

— Ah ! fit Orsola en se jetant contre sa poitrine, je t'aime pourtant ! Je t'aimerai quand même jusqu'à la fin ! Nous nous retrouverons, Maria-Margherita. Un jour tu reviendras me demander de t'aider à avancer dans le pénible chemin ; et ce jour-là nous nous apercevrons que nos âmes peut-être n'étaient pas si différentes...

Elles s'étreignirent. Les joues d'Orsola brûlaient maintenant de la fièvre qui consumait le pâle visage de son amie.



VIII

EN rentrant chez elle, Maria-Margherita ne trouva personne. La vieille Catarina avait emmené les petits se promener le long des quais, jusqu'à la Lanterna sans doute ! Tout était en ordre dans les chambres, et devant chaque couchette les minuscules sandales de Matteo et de Zita étaient rangées ; le bouquet de fleurs avait été changé sur la table, et les persiennes étaient jointes pour empêcher le soleil d'août d'en dévorer les nuances fragiles.

Maria-Margherita eut d'abord l'idée toute naturelle d'aller rejoindre sa mère et ses deux enfants. Elle savait qu'elle n'aurait qu'à suivre le bord de l'eau du côté du Vieux-Port pour les rencontrer, car jamais Catarina n'aurait osé les emmener ailleurs, ni s'aventurer avec eux dans l'intérieur de la ville, au delà de ce terrible

« Quai de la Mort », où tant de tramways, d'automobiles, de voitures de toutes sortes allant en tous sens, menaçaient sans cesse la sécurité des passants. Le long du port, même aux heures où le travail était le plus intense, on pouvait toujours se frayer un paisible chemin, surtout lorsqu'on connaissait les petites venelles pleines d'ombre qui coulaient comme des ruisseaux entre les rampes bosselées des berges. Mais une grande lassitude accablait la jeune femme. Elle s'assit à sa place accoutumée et, posant ses mains sur ses genoux, elle attendit...

Qu'attendait-elle ? Sa solitude n'était-elle pas complète, absolue ?... Sa mère, ses enfants pouvaient revenir ; Andrea lui-même, d'une main joyeuse et impatiente, pouvait frapper à la porte du logis familial, elle serait toujours seule, irrémédiablement seule, tant qu'Oberto lui manquerait ! Le calme, l'équilibre de sa vie, elle ne les retrouverait que lorsque ce terrible cauchemar, cette irritante et épuisante angoisse auraient cessé, que lorsqu'elle saurait enfin pourquoi Oberto, brusquement, avait disparu de son horizon. Un long mois s'était écoulé depuis qu'ils s'étaient quittés, les yeux pleins de promesses et sûrs de l'amour qui les unissait. Un mois pendant lequel, chaque jour, elle avait refait ce même calvaire de monter à sa rencontre et de ne pas l'apercevoir... Et ses nuits, ses pauvres nuits sans sommeil, pendant lesquelles

elle l'appelait, elle l'adjurait de lui apparaître, comme si ce miracle eût été possible et que sa volonté eût suffi pour changer l'ordre irrévocable des destinées humaines ! Oui, elle avait pleuré, crié, menacé le ciel et usé ses forces au point qu'elle se sentait incapable maintenant de recommencer un nouveau cycle de douleur ; alors ne vaudrait-il pas mieux en finir et, puisqu'Orsola aussi lui manquait, prendre ce parti héroïque d'aller elle-même au devant d'une certitude ?

De la manière dont vivait Oberto, elle ne savait que peu de chose : il habitait le faubourg de San Francisco d'Albano, à trois kilomètres environ de la ville, non loin d'un palazzo vétuste où lord Byron avait vécu quelque temps. Plusieurs fois il lui avait décrit cette retraite poétique et endormie qu'il appelait le « Paradiso » : une maison du xvi^e siècle, décorée, comme un petit temple, de colonnes corinthiennes, et d'un fronton grec où deux éphèbes jouaient de la double flûte, à demi couchés entre les roseaux. Un amoncellement de feuillages, la richesse verte d'un parc, entretenaient autour de la maison une ombre fraîche ; sur un socle, un buste ancien faisait revivre les traits de quelque philosophe de l'Ecole alexandrine ; et partout des oiseaux, maîtres des pierres et des bocages, mettaient le frisson ailé de leur gaieté dans ce Paradiso où l'on eût dit que quelque princesse aux cheveux d'or se fût endormie pour toujours.

Il semblait à Maria-Margherita qu'elle pourrait se rendre, les yeux fermés, dans cet endroit dont Oberto lui avait si souvent vanté les charmes. Par quel scrupule de délicatesse, par quelle réserve pusillanime s'était-elle jusqu'à présent défendu d'y courir ? Elle se scandalisait, s'indignait presque d'avoir tardé si longtemps à faire cette démarche, et qu'une telle disproportion pût exister entre une chose si simple et l'effort qu'il lui avait fallu accomplir pour y incliner son esprit. Mais elle y était décidée maintenant. Et voilà que toute sa lassitude s'en allait d'elle, que ses forces abolies lui revenaient, et qu'elle se sentait presque joyeuse. N'était-ce pas les prières d'Orsola et la douce intercession de la madone qui avaient obtenu de la justice divine ce résultat imprévu et nécessaire ? Dans l'état excessif où elle se trouvait transportée, Maria-Margherita estimait que Dieu, qui lui avait mis au cœur cette grande passion, ne pouvait lui refuser les moyens de la soulager, ou de la guérir...

Elle avait hâte de se mettre en route, elle voulait surtout être partie lorsque la vieille Catarina rentrerait avec les deux enfants. Elle redoutait les questions indiscretes, et plus encore l'inévitable mensonge des réponses. Que dirait-elle pour expliquer qu'après avoir passé sa matinée au dehors, elle allait encore s'en aller seule jusqu'au soir, alors qu'elle ne sortait jamais qu'accompagnée du petit Matteo et de la petite Zita,

et toujours pour se rendre dans un endroit désigné où l'on pouvait la rejoindre ?... Elle préférerait pourtant leur causer un moment d'inquiétude que de les repousser s'ils s'attachaient à ses pas, — un très court moment d'inquiétude, suivi du grand apaisement et de l'abondante joie du retour...

D'ailleurs n'était-elle pas sûre d'avance que Catarina lui pardonnerait aisément cette fugue ? Une mère ne pénètre-t-elle pas plus ou moins profondément les secrets du cœur de sa fille devenue femme et en butte aux mêmes dangers par où elle a passé aux heures de la brûlante jeunesse ? Celle-ci, par une prescience certaine, devait comprendre les terribles vicissitudes que Maria-Margherita subissait... Que de fois, en face l'une de l'autre, elles avaient volontairement clos leurs lèvres, afin de ne pas laisser échapper de trop décevantes paroles ! Que de fois, les yeux pleins de larmes, elles s'étaient regardées longuement, silencieusement, buvant ainsi à même la coupe débordante de leurs âmes pleines de tressaillements et d'inquiétudes !... Oui, quoi qu'elle fût, Maria-Margherita se sentait absoute par cette mère tendre, cette mère indulgente, qui savait, sans qu'il fût besoin de les lui dire, les mystérieux secrets qu'elle lui avait transmis avec son sang.

Rapidement, la jeune femme passa dans sa chambre pour changer de vêtements. Elle vou-

lait être habillée le plus modestement possible pour cette visite chez Oberto. Savait-elle seulement à qui elle allait se heurter ? Quel visage inconnu, quelle voix étrangère répondrait à son appel ? Savait-elle seulement si, au bout de cette course incertaine, elle rencontrerait celui vers qui tout son être bondissait avec une telle angoisse éperdue ?

Il était deux heures ; le tumulte de la ville, un moment apaisé, reprenait avec plus de force ; les cloches s'étaient remises à sonner ; les navires en partance mugissaient à tous les pontons, et une musique militaire, passant sur le cours Carlo-Alberto, déchirait l'air de ses fanfares éclatantes. Maria-Margherita était prête ; elle sortit, un petit sac à la main.

Bien qu'elle fût résolue à revenir le soir même, elle avait vaguement l'impression qu'elle s'en allait pour toujours.

Cette maison vide, ce départ qui ressemblait à une fuite vers l'inconnu... à quel destin obéissait-elle ? et pourquoi, en cette minute troublée de sa vie, tous les êtres qu'elle s'était habituée à chérir se trouvaient-ils loin de ses regards ? Un instant, elle resta immobile avant de passer le seuil ; elle souhaitait presque que Catarina et ses enfants surgissent tout à coup devant elle, et d'un geste impérieux lui barrassent soudain la route...

Elle marchait d'un pas rapide sans retourner

la tête. Le soleil lui frappait les tempes, malgré l'ombrelle qu'elle tenait ouverte ; et son cœur, dans sa poitrine, battait comme si, pris de folie, il allait s'échapper et la laisser là, inerte et à jamais insensible... Elle marchait vite, se sentant poursuivie par d'invisibles génies familiers qui essayaient de lui dire : « Retourne, retourne en arrière !... » Quand elle fut sur les anciennes terrasses, d'où ses regards embrassaient la rade et toute l'étendue de l'estuaire, hors d'atteinte, elle s'arrêta...

Elle vit la mer immense, bleue et verte, sous l'averse de la lumière, et que sillonnaient de nombreux navires, les uns qui cinglaient vers le large, les autres qui rentraient dans le port. Andrea était-il dans l'un de ceux-là qui, de toute la force de leurs hélices, se hâtaient de toucher la terre ? Et, s'il y était, s'il pouvait lui faire un signe, lui obéirait-elle ? rebrousse-t-elle chemin pour lui dire : « Couche-moi sur ton épaule, contrains-moi toute à l'obéissance... » Mais il était loin encore, et peut-être même ne reviendrait-il jamais...

Maria-Margherita étendit les bras vers l'espace, comme pour ressaisir ce bonheur calme, qui lui avait échappé. La petite maison de la Darse, toute blanche, attirait invinciblement ses regards ; et, tandis qu'elle y jetait un dernier coup d'œil, elle aperçut la vieille Catarina qui tenait Matteo et Zita par la main ; les deux enfants,

vêtus d'étoffes rouges, semblaient, de si loin, deux petites flammes brillantes dans le soleil, et leurs faces, lisses et étroites, se marquaient de points lumineux. Catarina poussa la porte et les fit passer devant elle...



TROISIÈME PARTIE

I

MARIA-MARGHERITA veillait auprès du lit d'Oberto.

C'était la troisième nuit qu'elle passait ainsi à son chevet, son chapelet entre les doigts et le visage ruisselant de larmes qu'il ne pouvait voir. Un accident stupide, la rencontre d'un camion électrique chargé de pierres qui l'avait brutalement renversé le soir de sa dernière promenade aux jardins Doria, immobilisait le jeune homme sur cette couche douloureuse où Maria-Margherita l'avait trouvé en proie au délire et ne reconnaissant personne. Allait-il mourir sans avoir repris conscience de soi, et sans qu'elle eût pu, penchée sur lui, obtenir un regard de ses prunelles vacillantes ? Ah ! s'il devait s'en aller ainsi

dans son éternité, elle voulait partir elle aussi, l'accompagner jusqu'où vont les âmes, après qu'elles ont pris leur vol au-dessus des pâles ombrages de la terre...

Maria-Margherita serrait convulsivement sous son pouce les grains du chapelet béni qu'elle avait mis dans sa poche le matin de l'Assomption pour aller entendre la messe à l'église de Notre-Dame de Carignan ; mais elle ne parvenait point à réciter les *Ave*. Depuis qu'elle était arrivée au Paradiso — dans quel désordre de pensées était-elle à cette minute ! — elle avait perdu tout autre sentiment que celui qui la retenait là, immobile et comme hypnotisée par la vue de ce presque cadavre ; à chaque instant elle se penchait sur Oberto et l'appelait d'une voix désespérée et suppliante. Mais il ne bougeait point, jamais ; et, s'il l'entendait, c'était dans les régions tellement profondes et obscures de son être qu'il ne pouvait lui-même en percevoir qu'un écho lointain... Ainsi les heures s'écoulaient, succédant aux heures et n'apportant aucune espérance...

Comme le jour recommençait à luire, un homme âgé entra dans la chambre ; il s'approcha de Maria-Margherita et lui dit d'une voix mystérieuse :

— Allez vous reposer, Signora, je prendrai votre place ; il faut essayer de dormir un peu.

— Non, déclara-t-elle, je ne m'éloignerai point. Comment dormirais-je quand votre maître souffre et ne peut même pas se plaindre ?

Le vieil homme hocha la tête, et, d'un pas léger qui glissait sur la mosaïque, il s'en fut entr'ouvrir la fenêtre et poussa doucement les volets. Alors la lumière d'or de cette aube d'été pénétra à plein dans la chambre et, comme l'huile s'insinue dans les moindres cavités d'un vase, elle coula, jeune et douce, à travers les ténèbres accumulées jusque dans les recoins obscurs de l'alcôve. Les traits exsangues d'Oberto, son nez mince, sa bouche pâlie se révélèrent au milieu des coussins, et ce n'était point le sommeil mais la mort qui semblait planer sur ce visage aux paupières strictement closes. Maria-Margherita ne put en supporter la vision flagrante ; elle se tourna vers l'homme qui venait d'entrer et qui se tenait debout derrière elle, comme pour attendre ses ordres.

— Il est inutile que vous restiez ici, Pace. Vous avez vous-même passé assez de nuits sans sommeil ! Je vous appellerai si votre présence est nécessaire.

Il s'inclina et sortit. C'était le vieux serviteur d'Oberto, le seul qu'il ait voulu conserver auprès de lui, son unique serviteur, qui sans doute l'avait vu naître. Maria-Margherita devinait, sous le dévouement silencieux de

cet homme, l'affection discrète et passionnée qu'il portait à son maître. Quand elle était venue, tremblante, sonner à la grille du Paradiso, c'était lui qui lui avait ouvert la porte ; et, tout de suite, comme s'il eût compris quelle attraction souveraine l'avait amenée jusque-là, il l'avait introduite auprès du blessé et avait partagé avec elle le soin de le disputer à la mort.

Cette chambre était vaste et triste ; le lit, placé dans une sorte de « loggia », disparaissait presque, tant le plafond, avec ses solives en losange, était élevé, et tant les autres meubles, majestueux et compliqués, étaient en disproportion avec cette alcôve étroite. Tout ici portait la marque obstinée du passé. Une odeur ancienne flottait, s'attachant aux objets nouveaux, dominant même les fortes émanations des compresses dont le front du malade était entouré. Cette odeur troublait Maria-Margherita, qui ne pouvait arriver à en définir les principes essentiels ; c'était comme le parfum d'une âme restée cachée au milieu des choses familières, une âme féminine, une âme tendre, qui n'avait pu se décider à quitter tout à fait les lieux où, peut-être, elle avait rencontré le bonheur.

Rien ne paraissait avoir changé depuis qu'elle avait cessé de se manifester aux regards charnels. Les vieux miroirs, encadrés comme des portraits dans des cercles d'or à lourdes torsades, se faisaient face et prolongeaient indéfiniment l'éten-

due de la pièce aux lignes solennelles. Une tapisserie de haute lice à grands ramages offrait le spectacle d'une chasse à courre avec des seigneurs et des dames en costumes surannés ; au-dessus de la porte, un camaïeu aux reliefs puissants exhibait des fruits qui semblaient prêts à être cueillis dans leur maturité savoureuse. Tout cela paraissait attendre le retour de l'hôtesse disparue, qui avait laissé, telle une seconde présence, son parfum attaché à ces choses fanées et muettes...

Maria-Margherita ne cherchait point à pénétrer les secrets de la demeure d'Oberto ; si elle en subissait le charme mélancolique, c'était presque à son insu et comme à fleur de sa sensibilité. Jamais encore elle n'avait regardé le paysage qui s'étendait devant la fenêtre aux vitres arrondies par le haut et que protégeaient presque constamment les persiennes à demi-fermées : elle était tout entière à ses devoirs de garde-malade, à cette divination, à cette attention de toutes les minutes qui guette les plus petits signes de guérison ou d'espoir.

Le vieux Pace avait sans bruit refermé la porte. Maria-Margherita posa son chapelet, et vint s'agenouiller tout contre le lit : les mains d'Oberto, brûlantes et lourdes, pendaient hors de la couche. Elle les prit comme des objets infiniment précieux, et les posa doucement sur le drap ; mais elle n'avait pu se défendre d'y appuyer ses lèvres ; et ce baiser fervent, le pre-

mier qu'elle eût jamais donné à Oberto, éveilla en elle une irrésistible confiance ; il était impossible qu'il mourût, puisqu'elle l'aimait si absolument ! Elle se sentait capable de le disputer au tombeau. Ah ! s'il pouvait seulement comprendre qu'elle était là, veillant sur lui de toutes les puissances de son être !... Mais il semblait ne s'apercevoir de rien : il restait toujours inerte, insensible, plongé dans cette sorte d'inconscience des grands malades, dont on ignore si elle est le commencement de l'anéantissement, ou un heureux artifice de la nature pour ménager les réserves profondes de la vie. Mais cette incertitude pesait trop à Maria-Margherita. Elle se releva, et, rompant le silence de la chambre, toute droite, les bras en croix, elle appela le ciel à son aide.

Des paroles véhémentes échappaient à ses lèvres ; elle criait, au milieu de ses larmes : « Prends-moi, mon Dieu, prends-moi à sa place, et laisse-le vivre ! Ne vois-tu pas que je l'aime, et que, s'il meurt, je veux m'en aller avec lui ! » Et elle attendait le résultat de son sacrifice. Ainsi, les grandes épouses mystiques, les amantes identifiées, dont elle continuait obscurément la race, appelaient sur leur corps les blessures du Christ et saignaient de ses cinq plaies ouvertes... Mais le prodige ne se faisait point, et Maria-Margherita, un instant soulevée par le sang passionné qui coulait dans ses

veines, retombait toute petite, toute humiliée, dans son impuissance.

Cependant les douze coups de midi tombèrent, graves et interminables, d'une horloge qu'on ne voyait point. Alors, rendue au sévère sentiment de la réalité, elle s'approcha d'Oberto, et, lui soulevant la tête, elle le fit boire avec des précautions infinies. A cet instant, Pace entra de nouveau dans la chambre, ponctuel et empressé, lui aussi. En voyant la jeune femme remplir si adroitement ce délicat office, il eut des larmes dans les yeux :

— Signora, dit-il, c'est une bénédiction du ciel que vous soyiez entrée dans cette demeure.

Elle ne répondit point. Mais quand Oberto eut fini de boire, elle replaça sa tête sur les coussins : puis elle toucha, l'une après l'autre, ses mains, d'un doux geste maternel.

— Il a moins chaud, déclara-t-elle ; il va mieux, j'en suis sûre ! Jamais encore il n'avait pris sa potion aussi facilement. J'ai senti qu'il pressait un peu la cuillère entre ses lèvres.

— Dieu vous entende, signora ! Il y a une chance contre cent qu'il en réchappe ; le médecin me l'a encore répété hier ; et, si cette chance se réalise, ce sera bien à vous que nous le devons.

— Ne dites pas cela, Pace ! Que fais-je que vous n'avez fait vous-même ? Nous sommes les instruments d'une volonté éternelle qui dé-

cide de notre victoire ou de notre défaite ; et c'est une grande misère ! — une bien grande misère ! — de savoir que nos élans les plus impétueux ne sont que des gestes dont le résultat demeure incertain pour nous-mêmes.

— Oui, il y a une sagesse qui a tout décidé d'avance ; mon maître l'assurait, quelquefois. Pourtant rien ne m'empêchera de penser que nous avons aussi notre part dans le bien ou dans le mal qui nous arrivent ; sans quoi, Signora, il faudrait renoncer à pratiquer la vertu !

Le vieux Pace hochait le menton, dans un mouvement qui lui était familier ; son visage ridé et expressif témoignait d'une intelligence qui ne se laissait point gouverner par des idées préconçues ; et, malgré la simplicité de ses manières, une certaine noblesse était en lui.

— Ah ! reprit-il, après avoir réfléchi un instant, s'il revient à la santé, notre malade, et s'il peut de nouveau respirer l'odeur de l'été et cueillir les fleurs de son jardin, combien je croirai à la bonté de la Providence qui ne veut pas laisser consommer les désastres que la fatalité a conçus !

Et, regardant fixement Maria-Margherita, il ajouta avec ferveur :

— Vous êtes belle, vous êtes bonne ! Que la Madone vous donne la récompense que vous méritez !

Troublée, Maria-Margherita avait baissé les

yeux ; ce colloque échangé à voix basse ne dérangeait-il pas Oberto dans son lent effort pour ressaisir la vie ? et, s'il l'entendait, ne lui apportait-il pas quelques inquiétudes ? Elle laissa le vieux serviteur mettre en ordre les menus objets au fond de la chambre. Puis, comme il insistait pour qu'elle allât prendre quelque nourriture, elle sortit avec dans le cœur une petite lueur d'espérance.



II

OBERTO et Maria-Margherita descendaient ensemble l'allée en pente douce qui marquait le milieu du Paradiso et s'en allait insensiblement vers la mer ; de grands fûts de thuyas et de pins bordaient cette allée ombreuse ; et, de chaque côté, des prairies de sauge, que l'été avait mises en fleurs, s'étalaient, uniformes et douces. Un banc, fait d'une branche basse, ployée par quelque violent orage, se trouvait là, protégé du soleil et déjà recouvert d'une mousse épaisse.

— Reposons-nous un peu, dit Maria-Margherita, en faisant asseoir le convalescent auprès d'elle.

Il obéit, comme un enfant, et si pâle, si affaibli encore qu'il n'eût pu se passer de ce tendre guide, dont la sollicitude aplanissait pour lui le chemin. Il sourit à Maria-Margherita, qui ne le

quittait pas des yeux, et simplement, avec une confiance charmante, il appuya sur l'épaule de la jeune femme son front encore entouré de bandelettes.

— Vous m'avez sauvé ! vous m'avez sauvé ! répétait-il, et sa voix tout à coup était redevenue chaude et vibrante.

Elle protesta faiblement :

— Il ne faut pas oublier Pace, qui, lui aussi, a veillé avec toute son affection fidèle. N'est-ce pas lui que vous avez appelé d'abord, quand vous avez pu prononcer une parole ?

— Peut-être. Mais c'est vous seule qui m'avez remis dans cet état de sérénité morale où l'on désire vivre... et c'est à cause de vous que je me suis raidi contre la mort.

— Ah ! fit-elle, se laissant aller à son émotion, j'ai tant supplié Dieu de vous épargner !

Ils s'étaient pris les mains et, dans un jeu puéril et innocent, ils entrelaçaient leurs doigts. Oberto avoua en souriant :

— J'ai tout entendu ! Je vous voyais comme à travers un songe. Je suivais vos mouvements ; je vous sentais près de moi toujours... Une nuit vous vous êtes endormie, la tête sur le travers des couvertures. La fatigue vous accablait, pauvre Maria-Margherita, ma chérie !

Elle se dégagea doucement, troublée par cette confiance qui accentuait singulièrement l'intimité qui s'était établie entre eux ; et, pour

rompre ce charme trop envahissant, elle dit :

— Oberto, oublions toutes ces angoisses ! Regardez comme le jardin s'est mis en fête pour vous recevoir ! Je n'ai jamais vu de fleurs aussi brillantes, ni de feuillages aussi verdoyants. Comme vous avez bien fait d'appeler le Paradiso ce coin de terre plus enchanteur que tout autre !

Il sourit encore mélancoliquement :

— Ce n'est pas moi qui l'ai baptisé ainsi. J'étais trop triste, trop seul, pour donner un si beau nom à une demeure dans laquelle je n'ai jamais goûté un instant de félicité. Ah ! le bonheur, s'il y a habité jadis, il en est depuis longtemps sorti ; et c'est aujourd'hui que je m'aperçois pour la première fois qu'on pourrait, en effet, y être heureux.

Il avait repris cette expression douloureuse qui, sur son visage pâli, répandait tant de détresse. Maria-Margherita fut effrayée de le voir ainsi subitement changé.

— Calmez-vous ! supplia-t-elle. Ne pensez ni à hier, ni à demain ; jouissez de ce jour plein de lumière que le ciel vous envoie ! Ah ! le paradis, le vrai paradis du bon Dieu, n'est-ce pas cela ? Une seule longue journée heureuse où l'on peut se rassasier de beauté ?

— Non ! répondit-il ; ce n'est point cela ; la beauté ne peut suffire à nous rassasier, si nous ne la goûtons pas dans l'amour.

Il faisait peser sur elle des yeux pleins d'une

flamme brûlante. Elle se leva et s'en alla ramasser des anémones qui s'étaient groupées autour d'un pin solitaire.

Agenouillée dans l'herbe, elle songeait à ce que venait de lui dire Oberto. Ainsi, jamais encore il n'avait savouré la volupté de ce lieu sans pareil, où tout semblait fait pour exalter les sens et l'esprit, et les combler d'une félicité parfaite ! Jamais encore il n'avait aimé ! Sa jeunesse dolente et solitaire ne lui avait été révélée par aucun tressaillement ; et, au sein de cette nature délicieuse, il n'avait pas eu l'émotion essentielle par quoi tout se transfigure et se divinise ? — Et elle-même, Maria-Margherita, que connaissait-elle des joies de l'amour ?

Elle redescendit vers lui, les mains chargées des corolles aux belles couleurs ; du geste dont elle eût fait l'aumône à un pauvre, elle les lui tendit :

— Je les ai cueillies pour vous, Oberto : elles vous appartiennent, et pourtant c'est moi qui vous les offre. Peut-être est-ce la première fois que vous en respirez le parfum ?

— C'est vrai, répondit-il. Qu'aurais-je demandé à ces fleurs, avant de vous avoir auprès de moi ? Ce qu'elles m'apportent, ce que je respire en elles, c'est un peu de votre tendresse.

Il les avait portées en masse à ses lèvres ; puis, les séparant une à une, il les compta minutieusement.

— Il y en a vingt-quatre, déclara-t-il ; je gagerais que c'est le chiffre de votre âge, et que, sans le vouloir, vous avez cueilli autant d'anémones que vous avez d'années ?

— Oui, c'est étrange. Comment avez-vous pu soupçonner cela ?

— Je crois aux signes que nous laisse entrevoir la Destinée. Combien de fois ai-je observé déjà que tout est avertissement et prédestination dans notre vie !

Il refit le bouquet en souriant, tandis qu'elle restait rêveuse. Elle aussi avait eu parfois des avertissements mystérieux. Mais elle ignorait la science d'en discerner les vérités confuses, et, dans ce jardin de délices, auprès de l'homme qu'elle avait sauvé de la mort, elle s'inquiétait et s'apeurait que tout fût obscurité et incertitude autour d'elle... Cependant, Oberto semblait heureux ; il continuait à sourire. Les anémones, dans leur feuillage ondulé, reposaient sur ses genoux, et il les caressait du bout de ses doigts, comme il l'eût fait d'une chevelure de femme. Maria-Margherita crut sentir le prolongement de cette caresse ; elle s'en troubla et essaya de reprendre les fleurs. Mais il les retint d'un mouvement passionné et sauvage :

— Vous me les avez données, ne me les reprenez point ! Je les aime. Oh ! je les aime infiniment !...

Elle n'insista pas et demeura attentive, assise

à ses pieds dans l'herbe. C'était la première fois qu'il sortait depuis ce terrible accident et elle redoutait tout pour lui, le souffle de la brise, un trop vif rayon de soleil et même l'aile agile et fugitive du bonheur... Mais rien ne remuait sous les lourds ombrages : tout était silencieux, immobile et comme gonflé d'Eternité. Les oiseaux même se taisaient, et les petits insectes, tapis dans la mousse, semblaient être retournés à cette vie végétative et incomplète qui, dans l'esprit de Maria-Margherita, devait avoir été le premier terme de la création.

Cependant des nuages légers s'étaient mis à courir dans le ciel, et sur les prairies de sauge une teinte livide s'étendait : l'inquiétude du jour qui bientôt allait finir se manifestait jusque dans les choses invisibles ; un frisson à peine perçu faisait maintenant bruire les feuillages.

Maria-Margherita se leva. C'était l'heure dangereuse dont il fallait fuir les atteintes ; elle posa sa main sur l'épaule d'Oberto :

— Rentrons, il se fait tard ! Vous devez avoir besoin de repos.

Il soupira, arraché trop vite à cette douceur dans laquelle il sentait qu'il avait recommencé une vie nouvelle.

— Quel dommage ! murmura-t-il. Retrouverai-je jamais des moments aussi délicieux ?

Il les retrouva le lendemain, et aussi les jours

suiuants. Rapidement ses forces lui reuenaient. Mais le mal parfois le ressaisissait encore ; parfois la nuit sa blessure incomplètement fermée le réveillait et lui arrachait des cris de détresse ; alors le vieux Pace, qui couchait auprès de son maître, courait dans la chambre voisine pour chercher Maria-Margherita ; elle seule savait le panser, le calmer, le soulager ; il ne voulait qu'elle, ses mains longues et fines, sa voix ardente qui se faisait douce, et, au fond de ses yeux, cette chère sollicitude qui lui donnait l'assurance idéale du bonheur.



III

UN matin, un grand orage les empêcha d'aller au dehors. Des éclairs, des roulements de tonnerre remplissaient le ciel ; une lumière fauve recouvrait tout le paysage, et cette lumière semblait couvrir un incendie sous ses ailes chaudes et lourdes.

Oberto proposa à Maria-Margherita de lui faire visiter les appartements de la villa qu'elle ne connaissait pas encore et qui, d'ordinaire, restaient fermés.

— Voilà bien dix ans que je n'y ai pénétré, ajouta-t-il. Chaque semaine Pace va empêcher les araignées d'y faire leurs toiles. Puis, il en rapporte les clefs qui restent toujours suspendues à cette même place.

— Dix ans ! s'exclama Maria-Margherita.

Est-ce possible ? Et pourquoi n'y être pas entré depuis dix ans ?

— C'est l'époque où ma mère est morte. J'étais alors adolescent à peine. Je suis resté seul au monde, et cette demeure s'est refermée sur moi comme un tombeau. Je n'ai gardé que la grande chambre qui était la sienne et les pièces nécessaires à l'existence de chaque jour.

— Ah ! dit spontanément Maria-Margherita, je comprends maintenant d'où venait l'atmosphère étrange de cette chambre où j'ai veillé plusieurs nuits à votre chevet : un parfum de femme y flottait ; une âme semblait s'y révéler encore ; et, dans le silence, je croyais entendre une voix s'unir à la mienne pour supplier Dieu de vous guérir.

— Hélas ! soupira Oberto, tout cela n'est qu'illusion et rêves de l'esprit ; et cette douce voix maternelle, si elle ne s'est pas tue pour toujours, ne résonne plus maintenant que dans les harmonies des chœurs célestes.

Il avait pris le trousseau des clefs contournées et bizarres qui sonnaient un peu dans ses mains et, précédant Maria-Margherita, il lui fit monter l'escalier de marbre aux marches basses, et dont les parois étaient décorées de peintures héroïques de la belle époque. Les salons de réception tenaient tout l'étage. C'était une suite de pièces assez étroites, imbriquées les unes dans les autres, et meublées de façon opulente, jus-

qu'à celle du fond, plus grande, que soutenaient tout autour de légères colonnettes d'or. Ce fut là qu'Oberto conduisit directement Maria-Margherita. Il s'assit avec elle sur un siège bas dont le dossier était formé par deux cigognes aux têtes renversées.

— Voici, dit-il, ce que ma mère avait appelé le cabinet chinois ; elle y avait réuni tous les objets de la même provenance, qui se trouvaient épars dans la maison depuis des siècles, et surtout les brillantes et molles étoffes de soie de Chine que notre industrie locale n'a jamais pu parvenir à imiter.

Les cloisons, en effet, étaient revêtues de ces étoffes somptueuses¹ rapportées par les anciens Génois qui avaient pénétré en Asie au moment de la guerre de Caffa et avaient su accaparer à leur profit, quoi qu'aient pu faire les Vénitiens, le commerce de l'empire mogol. Toutes les grandes familles de Gênes se faisaient gloire de posséder quelques-uns de ces précieux lambeaux ; mais nulle part il n'en existait une collection aussi complète que dans ce salon clos et mystérieux où, parmi la demi-obscurité permanente, les lourdes soies aux broderies vertes et jaunes flambaient comme des torches allumées entre les colonnettes d'or.

Une statue de porcelaine, posée sur un socle de bronze noirci, s'isolait dans un angle. Maria-Margherita s'en approcha, curieuse et attirée

par le regard bleu qui coulait des yeux étroits de l'idole.

— C'est la Madone des Chinois, celle qu'ils appellent Kuon-chy-In, expliqua Oberto. Elle est creuse à l'intérieur et remplie de petits rouleaux de parchemin sur lesquels sont inscrites des prières. Ma mère, si attachée qu'elle fût à la religion de ses ancêtres, avait quelque dévotion pour cette Kuon-chy-In au calme sourire.

— Et vous ? interrogea Maria-Margherita, l'avez-vous quelquefois invoquée ?

Il secoua la tête négativement. Cependant il n'avait pas, pour regarder cette pieuse image, les mêmes yeux que pour les soieries aux beaux ramages, les meubles d'ivoire et de laque et les bibelots disposés avec art sur les étagères. Il devait la vénérer un peu, comme un simulacre auquel une pensée surnaturelle est attachée. Et il fut heureux de voir Maria-Margherita se pencher doucement sur le socle de bronze et poser un baiser sur les pieds de la petite idole.

Au second étage, où il l'entraîna ensuite, une seule vaste salle occupait toute la largeur de la villa ; de hautes fenêtres à fronton l'éclairaient, et, comme l'orage bouleversait encore le ciel, les zigzags rouges des éclairs à travers les vitrages sans rideaux y pénétraient et frappaient de leur éclat fulgurant les tableaux appendus le long des murailles. C'était pour la plupart des portraits anciens, des seigneurs et des dames en atours de

cérémonie, mais animés d'une grâce souriante et facile ; leurs mains blanches chargées de bagues pendaient noblement sur le velours sombre de leurs parures.

Ces mains, expressives autant que des visages, attiraient à elles toute l'attention de Maria-Margherita. Plusieurs fois déjà, elle s'était émerveillée de celles d'Oberto, qui leur étaient semblables ; c'était les mêmes mains fuselées et transparentes, qu'elle avait baisées avec tant d'émotion lorsque — inerte et en apparence insensible — le blessé les avait laissées pendre hors de sa couche, comme si déjà la vie les avait abandonnées. Elle en reconnaissait la ligne flexible, la nerveuse et élégante beauté, l'aristocratie affinée par une sélection lente.

— Ah ! dit-elle, ces seigneurs et ces grandes dames devaient être de votre sang ; chacun d'eux par quelques traits vous ressemble, et je les vois tous revivre en vous.

— Oui, répondit-il en souriant un peu mélancoliquement, je suis le dernier rejeton de cette race qui s'éteindra bientôt avec moi.

Elle eut un sursaut de surprise :

— Pourquoi cela ? Pourquoi ne fonderiez-vous pas, vous aussi, une famille ? N'êtes-vous pas à l'âge où tous les espoirs sont permis ?

Oberto secoua la tête ; son sourire s'était enfui de ses lèvres.

— Non, je ne me marierai point ; je n'aurai

pas la folie de créer une descendance ; les êtres qui sortiraient de moi seraient plus faibles et plus dégénérés encore que je le suis. Il faut savoir accepter l'inévitable fin de toutes choses.

Il ajouta avec une fierté subite :

— Tant de familles en Italie et dans cette ville de Gênes se sont épuisées ainsi, en laissant intacte la gloire de leur nom ! Cela ne vaut-il pas mieux que de troquer contre les viles satisfactions de l'or un blason qui n'a jamais été terni ?

Il regardait, de ses yeux tendres comme ceux d'une femme les portraits somptueux et magnifiques, dont Maria-Margherita avait dit que chacun lui ressemblait un peu. La plupart étaient signés de van Dyck ou de Rubens ; quelques-uns, de Mignard, dans des cadres de Filippo Parodi, montraient une grâce plus frivole et plus légère ; mais ils avaient tous, ce qu'Oberto n'avait point, une sorte d'ivresse ou d'orgueil d'être beaux, d'être riches, et de posséder la vie... Une jeune mère, tenant ses enfants blottis contre le velours incarnat de sa robe, les protégeait encore des plis de son lourd manteau. Autour de cette galerie et sous chaque image, des fauteuils armoriés en tapisserie au petit point étaient rangés.

— Ainsi, demanda Maria-Margherita, après vous tout cela sera dispersé ?

— Non ! Je léguerai à mon pays ces témoins d'un passé plus grand que nous ; ils seront un

exemple et un enseignement pour les générations nouvelles.

Maria-Margherita se taisait, ne trouvant rien à répondre. Elle se sentait plus éloignée d'Oberto en présence de cette glorieuse ascendance, qu'elle ne l'avait jamais été depuis leur première rencontre. Ne la méprisait-il point de n'être pas, comme lui, d'un sang noble, d'un sang patricien ?..... Sa naissance, à elle, était obscure et jamais elle n'avait connu les lointains visages de ses ancêtres. Pourtant, la voix d'Oberto ne semblait marquer aucune vaine ostentation ; il s'était rapproché d'elle, et, doucement, cherchait l'appui de son épaule.

— N'êtes-vous pas lasse ? lui dit-il. Cet orage a laissé dans l'air des effluves suffocants. Asseyons-nous et tâchons] de faire la sieste en attendant de pouvoir sortir.

— Pas ici ! Pas ici ! implora-t-elle. En bas, dans nos chambres familières, l'on sera bien mieux pour se reposer ! Redescendons ! N'est-ce pas, d'ailleurs, le moment de renouveler votre pansement, comme chaque jour ? J'ai entendu sonner onze heures à cette horloge invisible qui a égrené pour moi toutes les minutes, quand je veillais à votre chevet.

— Oui ! cette horloge est enfermée, en effet, dans une armoire de cèdre où l'on ne soupçonne pas sa présence ; et son mécanisme est tel qu'on ne la remonte que tous les trois ans. C'est une

pièce d'un grand prix, dont je vous conterai quelque jour l'histoire.

Mais toutes les curiosités de Maria-Margherita étaient dissipées. Elle ne se préoccupait plus que de la personne chère d'Oberto. Elle s'inquiétait qu'il eût parlé si longtemps et remué tant de souvenirs. N'était-il pas plus pâle que le matin, quand il s'était éveillé? N'avait-il pas un peu de fièvre? Elle posa délicatement la main sur son front, et l'enveloppa d'un long regard maternel et caressant. Alors il sourit et lui montra un visage paré de toutes les grâces de la jeunesse.

— Ne vous tourmentez pas, lui dit-il; je me sens bien mieux, presque rétabli; et c'est seulement pour vous obéir que je consens à me laisser panser une fois encore.



IV

L'ORAGE avait dévasté les allées du parc. Des rigoles s'y étaient creusées au milieu, emportant dans la direction de la mer le beau sable bleu et brillant qui avait des reflets de pierres précieuses. Mais les fleurs et les feuillages semblaient rajeunis par cette ondée bienfaisante ; et, déjà à demi séchés, se redressaient plus luisants sous le soleil qui recommençait à paraître. Vers le soir, Oberto offrit à Maria-Margherita d'aller faire un tour dans le verger, où ils n'étaient allés qu'une seule fois ensemble. Elle accepta. Ce verger était séparé du domaine par un chemin creux ; les arbres à fruits y entrelaçaient leurs branches capricieuses au-dessus d'un gazon épais ; et des haies très hautes de rosiers sauvages l'isolaient mieux que des murailles. C'était un coin profond et fermé, où l'on eût pu

se croire en dehors de la terre, et dont le silence n'était troublé que par le gazouillement incessant des oiseaux. Maria-Margherita en avait gardé une impression extraordinairement vive ; elle était heureuse de retourner dans ce verger enchanté ; et, appuyée au bras d'Oberto, — car c'était elle aujourd'hui qui s'appuyait sur son bras — elle lui parlait avec une confiance familière, comme une sœur parle à un frère tendrement chéri. Tous deux, de même que les fleurs et les feuillages, se sentaient rajeunis et comme soulevés au-dessus d'eux-mêmes ; ils respiraient avec délices cet air lavé et pur, auquel se mêlait l'odeur savoureuse de l'été finissant.

Oberto avait conduit la jeune femme au fond du verger ; là une grande volière, dont la dorure s'était effacée peu à peu, contenait un couple de paons magnifiques. A leur vue, le mâle fit la roue, tandis que la femelle, effarouchée et inquiète, restait immobile sur le nid.

— Ce sont les favoris de Pace, dit Oberto en souriant. Il paraît qu'il y a toujours eu un couple de ces oiseaux, au fond de ce verger, dans cette volière antique, et qu'une superstition relative à notre famille y est attachée.

Il cessa de sourire et ajouta d'une voix sombre :

— Le jour où mon père mourut, frappé d'une balle au combat de Castelfidardo, le paon mâle, qui était ici à ce moment, mourut lui-même,

frappé d'un mal mystérieux. Ce sont là des coïncidences bien faites, vous l'avouerez, pour entretenir la crédulité dans les âmes déjà crédules par atavisme.

Maria-Margherita ne répondit rien. Elle éprouvait un malaise singulier, une gêne, un étouffement, comme si la présence inattendue de ces volatiles lui eût soudain ôté une partie de son plaisir. Mais n'était-ce pas plutôt l'histoire déconcertante qu'Oberto venait de lui raconter? Ou, plus vraisemblablement encore, la fatigue de cette journée orageuse qui, tardivement, ébranlait ses nerfs? Elle entraîna Oberto loin de la volière dédorée, où le paon mâle continuait à balancer l'éventail ocellé de sa queue. Ils s'assirent au centre de l'enclos, sous l'ombre dentelée d'un figuier dont les fruits, lourds de maturité, répandaient une odeur capiteuse et douce; et, comme ils avaient cessé de parler, enveloppés dans le grand recueillement du soir approchant, elle s'endormit. Sa tête, un instant hésitante, roula sur l'herbe, parmi les graminées légères. Alors Oberto prit cette tête alanguie et la plaça sur ses genoux. Il contemplait avec extase la beauté magnifiée de Maria-Margherita; ses lourds cheveux qui retombaient en volutes noires autour de son cou, la ligne pure de son nez aux ailes palpitantes et la double courbe de corail de sa bouche, entr'ouverte sur ses dents régulières et étroites. Il éprouvait une

joie presque divine à la sentir reposer ainsi sous sa sauvegarde ; la présence d'un être surnaturel ne l'eût pas incité à plus de ferveur. Il retenait son souffle pour écouter celui qui s'envolait, régulier et pur, des lèvres de Maria-Margherita.

Comme elle dormait paisiblement, béatement ! Sans doute, après tant de nuits de veille, avait-elle besoin de ce profond repos dans lequel son être, tout à coup, s'était plongé. Toute sa jeunesse reflleurissait sur son visage, et elle semblait avoir quinze ans. Cette femme était une enfant simple et confiante, et lui, n'était-il pas revenu à l'âge heureux de l'innocence ? Aucun mauvais désir, aucun émoi sensuel ne l'agitait ; à peine s'apercevait-il qu'il avait un corps. Il restait penché sur le front charmant de Maria-Margherita, et buvait son haleine avec la brise du soir, avec l'odeur sucrée des fruits mûrs ; le silence s'épaississait autour d'eux, et les oiseaux eux-mêmes se taisaient, comme pour leur laisser la royauté de ce jardin plein de promesses.

Maria-Margherita avait de nouveau noué ses bras autour de sa tête ; elle regardait au loin, immobile, comme si elle attendait de voir apparaître sur ces flots la forme claire d'Aphrodite. Alors Oberto, d'un geste subreptice, l'attira violemment contre lui et voulut prendre ses lèvres.

Elle poussa un cri aigu. Ses yeux, tout à coup, s'étaient fermés, et une pâleur de mort s'étendait

sur son visage. Il n'osa pas consommer ce baiser, qui sur cette bouche inerte serait devenu une profanation, et doucement, avec un tremblement dans la voix, il essaya de se faire pardonner.

— Maria-Margherita, revenez à vous ! Regardez-moi ! Que pouvez-vous craindre ? Ne suis-je pas votre frère et n'êtes-vous pas ma sœur ?

Anxieusement, il restait penché sur elle. Il comprenait seulement à cette minute combien il l'aimait et à quel point elle lui était nécessaire : plutôt que de la perdre, il consentirait à n'être que l'ombre d'elle, que le reflet de ses yeux, et il s'épouvantait de ce qu'il avait fait, poussé par une infernale démence...

Enfin, elle se ressaisit et, lentement, releva ses cheveux qui roulaient en désordre autour de son front.

— Ah ! cette soif ! cette soif terrible ! répétait-elle. Comment maintenant allons-nous pouvoir en guérir ? Où trouverons-nous une source assez fraîche pour éteindre ce feu qui s'est allumé dans nos veines ?

— Calmez-vous, supplia Oberto ; ce malaise va s'apaiser. Je me sens déjà mieux, Maria-Margherita. Je vous soignerai à mon tour. Mais il ne faudra plus revenir ici. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on respire y est trop violent pour nos sens.

Il faisait si chaud le lendemain qu'ils se rendirent jusqu'à la lisière de la mer. Le rivage en cet endroit était complètement désertique, et cette grande mer de Ligurie, aux vagues sonores, baignait les falaises étincelantes et entraînait, avec une fureur de bête sauvage, dans la petite anse que surplombaient les retombées errantes des pins parasols. Des algues noires et frisées occupaient les moindres creux des roches et se laissaient arracher par le soleil l'âcre senteur de leur chair marine. Ah ! ce n'était plus l'odeur féconde des fruits d'automne, ni la douce et endormante paix du verger ! Une saveur irritante montait à leurs lèvres ; ils avaient soif, une soif infinie et douloureuse, qui desséchait jusqu'aux sources profondes de leur vie.

Le vent soulevait la chevelure sombre de Maria-Margherita ; ses joues brunes et lisses se revêtaient d'un pollen léger ; cet air passionné et tragique, qu'elle avait perdu, se fixait de nouveau sur sa face ; et ses bras nus, arrondis à ses tempes, l'encadraient d'un zodiaque lumineux. Oberto osait à peine porter ses regards sur elle ; il la sentait agitée et frémissante ; et, bien qu'ils fussent séparés et qu'elle marchât, libre, à quelques pas devant lui, il apercevait ses frémissements. Elle se retourna et dit :

— La mer, la mer vaste et stérile, je la déteste et je l'adore tout ensemble ; elle me fait peur et m'attire, selon que je me sens raison-

nable ou folle. Aujourd'hui je voudrais disparaître en elle et ne plus rien savoir de ce qui se passe dans cet autre Océan, que je sens rouler au fond de moi-même.

— Oh ! répondit Oberto, combien de fois ai-je éprouvé le même sentiment ! Jamais je ne venais me promener jusqu'ici lorsque j'étais seul. Il me fallait, entre cette grande inassouvie et moi, un obstacle, quelque chose qui m'empêchât de subir directement ses incantations de sirène. Et même quand je l'apercevais de loin, un trouble, une ivresse dangereuse s'emparaient de mon cerveau.

— Peut-être sommes-nous sortis de ses ondes tumultueuses, et cherche-t-elle constamment à nous reprendre ? Quand j'étais petite fille, j'entendais ma mère chanter une chanson bizarre et triste, où il était dit que tout ce que Dieu avait créé provenait d'une goutte de cette eau qui laisse sur nos lèvres une si pénétrante amertume.

— Peut-être ! soupira Oberto.

Il cherchait à saisir le bras de Maria-Margherita, et à la faire marcher auprès de lui ; mais elle se déroba et continua à cheminer, haute et seule, dans le vent qui soulevait sa chevelure. Pourquoi était-elle changée ainsi, et ne semblait-elle plus le connaître ? Ne s'apercevait-elle pas qu'il était inquiet, à peine guéri, et qu'il avait besoin de sa présence toute proche ? Il l'appela d'une voix suppliante :

— Maria-Margherita !

— Qu'avez-vous, Oberto ?

— Je souffre ; j'ai une soif terrible. Je crois que la fièvre m'est revenue et que je vais retomber malade.

Elle lui jeta un regard oblique.

— Moi aussi, je souffre et j'ai soif ! Votre fièvre, vous me l'avez donnée, Oberto ! Ne vaudrait-il pas mieux nous séparer ?

— Non, implora-t-il, appuyez-vous contre mon épaule ; c'est parce que vous êtes loin que je sens toutes sortes de dangers me menacer.

Elle feignit de ne pas l'entendre ; l'immense nappe glaupe, frappée de soleil, s'étendait si loin que les yeux se fatiguaient à la suivre. Jusqu'où allait-elle ainsi ? Et quels autres rivages allait-elle harceler de son éternelle obsession ?

Ils remontèrent l'allée qui ramenait au Paradiso ; et Maria-Margherita, rassérénée, et se sentant en sécurité maintenant, cherchait à distraire Oberto de cette angoisse à laquelle ils venaient de s'arracher. Et elle lui tenait des propos puérils et inachevés :

— Le vieux Pace, disait-elle, doit s'étonner de notre longue absence. Peut-être nous cherche-t-il du côté du verger ?... Ce matin, en m'éveillant, j'ai entendu chanter une alouette. L'avez-vous entendue aussi, Oberto ? Regardez au bout de la prairie ces petites fleurs jaunes et mauves ; elles n'ont pas de nom, j'en suis sûre, et les

moutons les broutent avec l'herbe. Voici le troupeau qui s'avance, mais je n'aperçois point le berger...

— Il n'y a point de berger, répondit Oberto, les yeux perdus dans le vide ; les moutons paissent seuls, et sur cette terre il n'y a que deux êtres vivants, il n'y a que vous et moi, Maria-Margherita ! Nous sommes les maîtres de ces espaces.

Il eut le regard flamboyant d'un homme ivre, dont le cerveau s'hallucine. Pourtant sa raison ne l'avait point quitté. Il reprit plus posément :

— Rentrons vite, vous avez raison ; il ne faut pas inquiéter Pace.



PENDANT la nuit Oberto se réveilla brusquement. Il songeait aux événements de cette journée. La pensée de Maria-Margherita ne le quittait point : elle était là qui reposait dans la chambre voisine ; il eût pu l'entendre respirer. Une femme était là, jeune, belle, désirable... et pourtant, entre elle et lui il y avait comme un pacte secret qui les empêchait de se joindre.

Mystérieuse, elle était venue à l'heure où il avait presque perdu conscience de sa vie ; il avait senti obscurément les soins qu'elle lui prodiguait comme des caresses faites à son âme ; et depuis, jour par jour, minute par minute, il s'était revivifié en elle, comme une plante dans un terrain propice. Se doutait-il, avant, de ce charme, de ce réconfortant, de cette joie ineffable qu'apporte avec soi cette présence com-

plémentaire : une femme, le dernier effort de la création, le plus raffiné des êtres dans l'échelle de la sensibilité ! Elle était faite pour lui, et il était fait pour elle... Ah ! combien il l'aimait, et de quelle plénitude elle avait comblé son cœur !...

Oberto ne pouvait dormir ; l'image de Maria-Margherita, telle qu'elle était quand il avait voulu l'embrasser, s'imposait à lui et l'incitait à une tentation violente. Que faisait-elle dans la chambre voisine ? Elle dormait sans doute, calme, souriante, sans participer en rien à son émoi... Ah ! s'il pouvait pousser cette porte et aller s'agenouiller près du lit, mettre un baiser sur les paupières closes, et s'enfuir comme un larron qui a dérobé un trésor ! Quel scrupule absurde le retenait ? Il savait très bien qu'il ne commettrait pas l'action vile d'abuser de cette créature qui reposait sous son toit et à qui il devait d'exister encore. Que craignait-il ? Son sang de patricien, si brûlant qu'il fût dans ses veines, se refuserait à une infamie. Alors, pourquoi ne poussait-il pas la porte, et n'allait-il pas mettre sur les yeux de Maria-Margherita ce baiser qui était resté en lui et dont il étouffait ?

Il s'était levé et marchait à grands pas, avec le secret désir de l'éveiller et qu'elle vînt savoir de ses nouvelles. Mais rien ne bougeait. Cette lutte devenait trop forte ; il ne la pouvait plus soutenir. A la hâte, il acheva de s'habiller et sortit dans le jardin.

Le croissant de la lune à son déclin et tourné vers l'Occident versait à la terre une lumière d'hypogée. Dans cette clarté qui semblait artificielle, les arbres s'érigeaient, immobiles, décelant la nervosité puissante de leurs branches et jusqu'aux moindres dentelures de leurs feuillages. Oberto, dès qu'il fut dehors, se sentit soulagé et presque apaisé. Il respira largement ; le parfum des corolles endormies pénétra en lui comme un baume. Il se souvint d'une nuit semblable où, enfiévré et las, il était venu se promener dans cette même allée du jardin. Quel homme misérable et triste il était alors, traînant comme un fardeau son inutile jeunesse, où si rarement lui était apparu l'amour ! Quelques furtives aventures sans lendemain, quelques bonnes fortunes vénales et dont aussitôt après il avait eu honte, tel était le bilan de sa vie sentimentale... Il n'avait vraiment compris l'énigme de son cœur que lorsque Maria-Margherita y était entrée. Depuis, tout était changé, il avait refermé les portes de son cœur sur elle ; il la portait en soi, comme le croyant qui a reçu l'hostie porte et sent vivre en lui la divinité.

Oberto se défendait de penser à l'avenir. La certitude de son bonheur présent lui suffisait ; maintenant que sa fièvre était dissipée, que sa soif était tombée, il ne redoutait plus la révolte tyrannique de ses sens. Demain, quand Maria-Margherita descendrait dans l'allée où il était venu

méditer sur leur double et égale tendresse, il irait à elle avec une sérénité parfaite, et elle ne se douterait point de la nuit agitée qu'il avait passée.

Quelques étoiles brillaient encore dans le ciel, et l'air était si tiède, si parfumé, que dormir sous cette voûte d'azur et d'or, au sein douillet de la nature, devait être une volupté délicieuse. Souvent Oberto s'était étonné qu'on pût s'enfermer par ces soirs brûlants dans des chambres closes, alors qu'il serait tellement meilleur de s'endormir sous la divine paix des astres. Il traversa le chemin et s'en fut dans le verger où l'herbe était plus épaisse et l'ombre plus mystérieuse ; et tout de suite il se dirigea vers l'arbre chargé de fruits sous lequel il s'était arrêté dans la journée avec Maria-Margherita ; car c'était à elle qu'il pensait encore, et, tout en la fuyant, il cherchait à se faire du bonheur avec le souvenir subtil de ce qui les avait rapprochés. Le rayonnement des étoiles, la molle clarté lunaire, l'odeur suave des fruits mûrs, le sortilège des couleurs et des formes, tout revenait à elle et tout lui parlait de sa beauté. Elle était la reine de ce paradis et la maîtresse des choses visibles ; il l'évoquait, blanche et légère, la tête éparse dans ses cheveux bruns ; et il croyait sentir encore le doux fardeau de cette tête divine qui avait reposé sur lui.

Mais, si rempli qu'il fût de son image, il eut

tout à coup une brusque commotion ; et, une minute, il se crut halluciné : Maria-Margherita, couchée sous l'arbre, venait de se manifester à ses regards. Elle était enveloppée d'une mante de laine fine et, allongée sur le flanc, le front appuyé sur son bras, les pieds nus dans des sandales, elle dormait aussi paisiblement que si elle eût été couchée dans le lit le plus douillet. Sa première surprise dissipée, Oberto trouva naturel qu'elle fut là ; sans doute y était-elle venue, poussée par le même sentiment qui l'y avait amené lui-même, pour échapper au danger de leur trop proche voisinage, après cette journée d'excitation morbide passée sur le rivage de la mer qui leur avait soufflé dans la gorge le feu de son éternelle tentation. Oui, sans doute, elle avait fui comme lui l'insomnie, le délire et la fièvre ; elle s'était souvenue de cette douceur du verger et, dans l'herbe fine, sur le sein de la terre maternelle, elle s'était sentie en repos.

Maintenant elle semblait détendue et apaisée. Elle avait recouvré cette grâce jeune et discrète, cette eurythmie intérieure qui se reflétait sur ses traits et qui s'harmonisait avec l'enchantement nocturne. Oberto, s'étant courbé sur elle, prit sa main, qu'il trouva onctueuse et fraîche comme la pulpe d'un fruit. Il n'eut même pas la pensée d'y porter ses lèvres. N'était-ce pas assez que cette belle surprise que lui faisait le destin, et ne devait-il pas prendre garde de n'en point

déranger l'ordre mystérieux ? Puis, à contempler Maria-Margherita si bien engagée dans le sommeil, une envie irrésistible le prenait aussi de dormir ; il s'étendit à ses côtés et ferma les yeux.

Un rêve délicieux vint bientôt l'illusionner. Il se croyait transporté dans le paradis des anges et des fées.

Quelle vierge ou quelle fée lui faisait signe, et, d'un geste caressant, posait sur sa tête une couronne de fleurs aux nuances variées et vives ? Mais ces fleurs, il les reconnaissait ; c'étaient les anémones que Maria-Margherita avait cueillies pour lui dans le jardin le jour où, convalescent, il avait quitté la chambre, et qu'il avait placées ensuite dans un coffret de cèdre, afin de les garder éternellement. Elles ne s'étaient point fanées, mais elles étaient devenues au contraire beaucoup plus éclatantes et émettaient un parfum beaucoup plus suave.

De sentir leur cercle léger à ses tempes il avait la sensation qu'il se subtilisait lui-même de plus en plus, que bientôt il allait devenir un pur esprit. A cet instant, des chants amples et magnifiques s'élevèrent et la Femme au divin sourire — cette fois, c'était Maria-Margherita, il en était sûr — le prenait par la main et l'entraînait jusque dans les hauteurs éthérées, où l'on jouit de la Révélation totale et où — pareille à une flamme dont rien n'interrompt le jaillissement

— la Vérité se manifeste, simple et claire, aux regards extasiés des élus.

Quand Oberto sortit de ce rêve éblouissant, le jour commençait à poindre ; de petites lueurs roses, annonciatrices du lever du soleil, couraient dans l'azur engourdi, et la dernière étoile, dépouillée de son éclat, devenait un petit point presque invisible à l'Occident. Le jeune homme jeta les yeux sur sa compagne : elle sommeillait encore : mais au mouvement qu'il fit pour se lever, elle s'éveilla à son tour, et, lentement, étira dans l'air ses bras nus.

— Comme j'ai bien dormi ! soupira-t-elle. Vous étiez inquiet de moi peut-être ?... Mais il faisait si chaud dans ma chambre ! Même avec la fenêtre ouverte je ne pouvais respirer...

— Moi aussi, dit Oberto, j'ai fui la maison et je suis venu chercher un peu de fraîcheur.

— Nous avons reposé comme des époux, reprit-elle avec ce suave sourire qu'il avait vu tout à l'heure sur son visage transfiguré.

Chaste et blanche, elle se dressait sous les rameaux entrelacés du figuier. Il se prosterna devant elle et l'adora :

— O ma divine Maria-Margherita, chère âme ! N'est-ce pas que d'avoir dormi ensemble nous serons unis pour l'éternité ?

Elle s'inclina vers lui et, de ses doigts qui l'effleuraient à peine, elle lui caressa le front. Pour l'aider à se relever, elle lui offrit son épaule. Ils

firent ensemble le tour du verger. Des oiseaux matineux se poursuivaient en tous sens ; et, poussant des cris avides, ils venaient se réfugier jusque dans les branches du figuier énorme dont ils déchiraient gloutonnement les fruits. Ce spectacle amusa Maria-Margherita et, à cause de cela, Oberto s'en réjouit.

— J'ai défendu, expliqua-t-il, qu'on chassât ces bestioles innocentes, ni même qu'on dressât des épouvantails pour tenter de les effrayer. Ces beaux fruits ne leur appartiennent-ils pas aussi bien qu'à nous, et ne nous en restera-t-il pas toujours assez ?

— Il nous en restera toujours trop, répondit-elle de sa voix jeune et vibrante. Comment pourrions-nous, à nous deux, les cueillir et les savourer tous ?

Elle en avait saisi un et y portait ses dents étroites. Oberto, par un mouvement impulsif, le lui arracha des mains et le jeta loin d'eux dans l'herbe.

— N'y goûtez pas ! Ils ne sont pas mûrs encore. Il ne faut pas y goûter ce matin ! Nous reviendrons plus tard, un autre jour, quand le soleil aura achevé de les amollir.

— Ah ! fit-elle en glissant vers lui un regard oblique, comme vous êtes sévère, Oberto ! J'aurais eu tant de plaisir à manger ce fruit, tel que je l'avais choisi sur la branche !

Ils sortirent du verger que la lumière, tout à

fait dégagée des brumes de l'aurore, faisait resplendir comme un temple dont le ciel était la coupole étincelante et bleue. Les oiseaux maintenant exaltaient tellement leurs ramages qu'on croyait entendre sous ces cris précipités et vifs battre le cœur innombrable de la terre. Mais dans le parc, le silence était complet, solennel... Les prairies de sauge, qui dévalaient en pente douce jusqu'à la mer, ne décelaient aucun frisson ; Maria-Margherita, en y enfonçant voluptueusement ses regards, aperçut seulement deux papillons couleur de feuille morte qui se poursuivaient éperdument au-dessus des corolles en fleurs.



VI

TOUTE la journée, Maria-Margherita avait porté en elle cette inquiétude, cette vague et pesante irritation, qui l'empêchait de s'abandonner au charme de la conversation d'Oberto ; pendant qu'il lui parlait, distraite, elle pensait à autre chose ; elle lui en voulait presque de lui avoir arraché des mains brusquement le fruit qu'elle avait voulu porter à ses lèvres. Elle n'était plus une enfant ; elle avait la connaissance du bien et du mal ; elle savait ce qui lui était bon et ce dont elle devait se prémunir. Une envie impérieuse la pressait de retourner dans le verger et de satisfaire ce désir, qui d'avance humectait sa bouche. Mais elle ne voulait pas y aller seule : ne serait-ce pas une sorte de trahison envers son hôte ? Elle voulait que ce fût Oberto qui l'y amenât, et que même il goûtât, lui aussi, les

beaux fruits, afin que sa joie à elle fût complète. Pouvait-elle désormais avoir un plaisir, une satisfaction quelconque, qu'il ne partageât ? Ce qu'elle souhaitait, c'était moins la volupté de cette friandise que la douceur de la savourer à deux.

Fatigué du mutisme de sa compagne, Oberto avait pris un livre et, devant la fenêtre ouverte sur le crépuscule, il lisait.

Elle le frappa légèrement à l'épaule :

— Oberto !

Il la regarda, étonné, ne comprenant rien à ce qui se passait en elle :

— Qu'y a-t-il ? Que désirez-vous, Maria-Margherita ?

Elle rougit et s'appuya contre lui davantage. Ses lèvres effleuraient l'oreille du jeune homme. Elle murmura, comme si elle avait honte d'avouer une chose aussi innocente :

— Je voudrais aller avec vous respirer un peu l'air dans le verger.

— Vous n'y pensez pas, Maria-Margherita, ma chère âme ! Il est trop tard pour nous transporter jusque-là. Dans quelques instants Pace va nous inviter à nous mettre à table ; et bientôt la nuit va venir.

— N'importe ! Je sens que je ne pourrai avoir ni appétit ni sommeil si vous ne me conduisez sous cet arbre où nous avons vu ce matin les oiseaux s'ébattre.

— Allons ! acquiesça-t-il. Je ne veux pas vous contrarier, Maria-Margherita.

Le jour baissait en effet, et les pâles ombres du soir commençaient à envahir la terre ; un grand silence pesait sur les feuillages. Mais ce n'était plus la paix virginale de l'aube ; et, bien qu'il n'y eût aucun souffle perceptible, quelque chose de troublé et de haletant passait dans l'air épuisé. Maria-Margherita avait pris le bras d'Oberto ; elle était languissante ; elle s'étonnait de n'avoir presque plus de forces et que ses pas fussent lourds et incertains. Oberto s'émut de cette transformation qui s'était opérée en elle.

— Vous souffrez ? lui demanda-t-il.

— Oui, la tête me brûle et j'ai comme un fer rouge entre les épaules... Mais ce ne sera rien, ajouta-t-elle en essayant de sourire.

Il la soutint, en passant un bras autour d'elle ;

— Je ne veux pas que tu souffres ! Je ne veux pas que tu aies mal ! Viens ! Nous nous reposerons ensemble sur l'herbe.

Il la tutoyait maintenant et la soulevait sur son bras arrondi, comme il eût soulevé une gerbe de fleurs légère ; elle s'abandonnait, trouvant doux de se laisser emporter ainsi, sans avoir à faire aucun effort. Leurs tempes se frôlaient parfois ; leurs chevelures se mêlaient. Ils se grisèrent l'un de l'autre dans cette course rapide.

— Enfin ! dit-elle, nous voici au but !

Ils étaient arrivés, en effet, dans l'endroit où ils avaient dormi ; la place de leurs deux corps restait marquée dans l'herbe molle et profonde : elle s'abattit en poussant un grand soupir de joie ; ses yeux brillaient, ses lèvres étaient d'un rouge de braise.

Oberto la contemplait presque avec effroi. Il la reconnaissait à peine : ce n'était pas la douce et tendre compagne qui avait pansé ses blessures, calmé ses douleurs ; c'était une créature différente, d'une beauté inquiétante et fatale ; il comprenait pour la première fois à quel point cette beauté était dominatrice, perfide peut-être, et tout ce qu'elle recélait en elle de dangereux ferments. Cependant elle semblait ne plus s'apercevoir qu'il était là ; elle avait baissé les paupières et de son talon elle frappait l'herbe à petits coups saccadés et nerveux. Alors il prit ce talon frêle entre ses mains et essaya d'en ôter la chaussure. Elle le regardait faire en souriant.

Les doigts d'Oberto tremblaient un peu ; il avait peur de blesser Maria-Margherita, ou qu'elle ne le repoussât avec impatience. Mais elle ne disait rien et semblait au contraire prendre plaisir à ce qu'il eût ainsi soin d'elle. Lorsqu'il fut parvenu à dégager entièrement le petit pied fragile et nu qui palpitait sur sa main, il y appuya longuement ses lèvres. Dans ce baiser il épuisait tout ce qui restait d'incertitude et de conventionnel au fond de ses sentiments.

Cependant, sagement, le repoussant un peu, elle remettait sa chaussure ; et, comme si elle se fût doutée que quelque surprise fatidique les guettait, elle voulut se lever et s'éloigna de quelques pas. Mais il la retint et la força à s'asseoir de nouveau dans l'herbe.

— Ecoute ! lui dit-il. Je t'aime si violemment que, si tu cherchais à me fuir, je serais capable de commettre un crime. Il n'est plus en mon pouvoir de vaincre ce penchant, ni de te le cacher davantage.

— Moi aussi, fit-elle à voix basse, je t'aime de toute mon âme, Oberto ! Je sens que je suis faite pour toi, et que notre amour est très ancien, vieux comme le monde peut-être ! Oui, Oberto, je t'ai toujours aimé ; je te portais en moi comme une mère porte ses enfants dans ses entrailles.

— Il y a longtemps que je t'attendais, reprit Oberto en se penchant tout entier sur elle. Je t'avais vue en songe bien souvent, avant que tu m'apparaises vivante, avec tes paupières sombres et tes yeux étincelants, et ton cou blanc, et tes lèvres délicates et pures.

— Moi aussi, moi aussi, je t'attendais ! Jamais mes regards ne se sont posés sur un autre visage que le tien ; jamais mes mains n'ont pressé d'autres mains que les tiennes. Et je ne me souviens pas d'avoir entendu une voix aussi persuasive et aussi humaine.

Elle se tut, ne trouvant plus de paroles pour

exprimer l'ivresse qui montait en elle. Ses prunelles s'hypnotisaient aux prunelles brillantes d'Oberto. C'était comme un magnétique aimant qui l'attirait d'une force lente et sûre. Cependant il ne se lassait pas de la contempler et de caresser doucement ses épaules.

— Que pourrais-je faire pour te plaire ? lui demanda-t-il tout à coup. Quelles offrandes pourrais-je déposer à tes pieds ? Ce jardin, tu en es la reine ; ces fruits, ils t'appartiennent tous.

Elle hocha la tête, elle divaguait ; la folie, errante sous les feuillages avec la brise chaude de l'été, pénétrait en elle.

— Rien ! Je ne veux rien que toi ! Aimons-nous comme les insectes dans les champs, comme les colombes au bord des fontaines. Si nous nous aimons, nous ne mourrons point ; nous retiendrons en nous l'immortalité divine.

Oberto souriait ; l'exagération des propos de Maria-Margherita ne le choquait point ; il était lui-même dans un pareil état... Mais il savait que l'immortalité n'était point le fait des simples humains ; et il apercevait sans trouble le visage spectral et ironique de la mort qui ricanait, blottie derrière l'arbre où se préparait son bel amour.

— Veux-tu, proposa-t-il, que nous dormions ici cette nuit, comme la nuit précédente ? Le verger est si tiède que nous ne saurions souhaiter une couche plus douillette.

— Je veux ce que tu veux, répondit-elle en lui abandonnant sa bouche.

Lasse et presque inconsciente, Maria-Margherita s'était endormie. Elle dormait profondément, lourdement, comme si elle n'eût dû se réveiller jamais. Quant à lui, il restait tourmenté et anxieux. Son bonheur lui paraissait quelque chose de formidable, en disproportion avec la vie ; il se demandait comment il pourrait en supporter le poids et mériter toutes les béatitudes que la possession de Maria-Margherita lui réservait pour l'avenir. Une crainte, comme un ver dans un fruit, s'établissait déjà dans cette félicité qu'il avait savourée avec tant de frénésie. Il doutait de lui-même, d'elle et de l'amour. Trop heureux ! ils avaient été trop heureux ! et c'était là comme un défi jeté au sort !... N'avaient-ils pas dérobé ce bonheur à la Divinité, qui devait en être jalouse ?... Il ne croyait pas que sur toute la terre il pût exister une femme aussi séduisante que Maria-Margherita. Elle était le modèle, le type parfait que la création s'était plu à parachever, et en qui se trouvaient enfermés tous les charmes ; il n'était pas un homme qui, l'apercevant, ne dût en être épris, et sans doute il s'en trouverait plus d'un pour lui disputer, et peut-être pour lui ravir, ce trésor. A cette pensée, les poings d'Oberto se fermaient, l'expression de ses yeux devenait mauvaise,

il se sentait prêt à rugir comme une bête fauve et à se battre contre quelque ennemi invisible. Puis son tourment se faisait plus étroit et plus intime ; maintenant il était tenté de réveiller Maria-Margherita et de l'interroger avidement sur ses pensées secrètes, sur tout ce mystère troublant qui était en elle et dont il aurait voulu pénétrer les causes profondes. Mais elle reposait si suavement, si doucement, qu'il n'osait point faire ce geste brutal... Alors il se leva et marcha fiévreusement dans le verger.

De grands nuages s'étaient étalés dans le ciel, et leur course errante voilait les premières étoiles. Un nouvel orage n'allait-il pas éclater ? Oberto regrettait d'avoir flatté le caprice un peu pervers de Maria-Margherita en lui proposant de passer cette nuit sur l'herbe. C'était déraisonnable et dangereux. Une envie soudaine le prenait de l'enlever comme un enfant et de l'emporter ainsi, sans la réveiller, jusqu'à la maison.

Que lui dirait-il, lorsqu'elle rouvrirait les yeux ? Il ne trouvait dans son esprit aucune phrase, aucune formule capable de traduire ce qu'il éprouvait, cette affection excessive et exigeante née en lui depuis une heure, et qui, il le sentait bien, serait désormais la mesure de ses sentiments envers elle.

Quelques gouttes de pluie s'étaient mises à tomber. Du côté du couchant les nuages se rassemblaient, opaques et lourds. Ces prémices

d'orage affectaient tout ce qui vivait dans le jardin. Les oiseaux s'affolaient à travers les branchages ; de petits bruissements, de petits appels se faisaient entendre ; — et tout à coup le cri faux et discordant du paon éclata au fond de la volière.

Maria-Margherita avait soudainement tressailli ; ce cri l'avait ôtée de son grand repos. En une seconde, rejetant le manteau qui la couvrait, elle fut debout ; ses regards interrogèrent avec effroi les feuillages. Que s'était-il passé depuis l'heure rouge du crépuscule ? Elle chercha où pouvait être Oberto ; et comme il se trouvait muet et embarrassé auprès d'elle, elle se souvint.

Elle se souvint... Ah ! son sommeil avait duré plus d'une heure, plus d'une journée ! Combien y avait-il de temps qu'elle était entrée dans cet endroit de délices, dans ce Paradiso enchanté, où elle était allée rejoindre celui qu'elle avait perdu ? Quinze jours, un mois peut-être... Elle ne savait pas au juste ; elle se rappelait seulement que le matin de l'Assomption elle était allée entendre la messe à Sainte-Marie de Carignan ; c'était le soir même qu'elle avait pris le chemin du Paradiso ; et maintenant l'on devait être en septembre ; les fruits n'étaient-ils pas mûrs dans le verger ? et, sur les arbres, les feuilles ne commençaient-elles pas à jaunir ? Quel philtre avait oblitéré sa mémoire et aboli pour elle le passé ?

Elle se revoyait quittant la petite maison du port, marchant, marchant toujours, entraînée par une force terrible ; puis, se retournant vers ce qu'elle venait de quitter... Elle apercevait encore la silhouette de la vieille Catarina, et les deux minuscules formes de Zita et de Matteo... Ses yeux se rouvraient enfin ; tout reparaisait à la fois dans son esprit... Et Andrea ? Où était-il ? Que faisait-il ?... Ah ! il l'avait maudite sans doute !...

Alors elle ramassa son manteau qui traînait dans l'herbe, et elle releva ses cheveux épars.

— Adieu ! Adieu ! cria-t-elle à Oberto.

Il l'avait saisie par les épaules, mais elle lui échappa dans un brusque effort.

— Adieu ! Adieu ! répéta-t-elle convulsivement.

Il la rejoignit d'un bond ;

— Où vas-tu, Maria-Margherita ? Tu me quittes ? Tu veux me quitter ?

— Il le faut ! Il le faut ! Je dois m'arracher à ce rêve... Est-ce que je m'appartiens ? Est-ce que tu avais le droit de me prendre ?

— Ah ! fit-il dans un long gémissement, tu ne m'aimes pas, Maria-Margherita ! Tu ne m'as jamais aimé !

Elle ne répondit point et se mit à courir vers la porte du verger ; puis, sentant qu'il la poursuivait encore, elle tourna à demi la tête :

— Je te défends de me suivre ! Oberto. Ca-

che-toi, cache-toi. Je ne dois plus te revoir.

Quand elle fut dans le chemin, hors de son atteinte, elle s'arrêta ; elle porta les deux mains à sa gorge et lui cria d'une voix brisée :

— J'étouffe ! Le péché que nous avons commis m'étouffe ! Jure-moi, Oberto, que tu ne cherteras pas à me rejoindre !

— Je te le jure, dit-il tristement.

Que lui importait ce serment qu'il venait de prononcer ? Ne sentait-il pas que tout son bonheur était fini, et que, bientôt, demain peut-être, il allait mourir ?



VII

MARIA-MARGHERITA frappa à la porte. Il pouvait être neuf heures du soir. C'était le moment où, avec l'aide de la vieille Catarina, les enfants couchés, elle remettait tout en ordre dans la maison. Mais aucun bruit ne se révélait à travers les persiennes étroitement closes, et pas le moindre filet de lumière ne trahissait la présence des habitants. Alors elle frappa plus fort, puis elle appela à plusieurs reprises ; rien ne bougea ; rien ne lui répondit.

Au premier étage, la chambre où elle couchait avec Andrea restait habituellement ouverte ; ils aimaient laisser venir jusqu'à eux le murmure incessant de la mer et les mille bruits du port. Cette fenêtre-là aussi se trouvait hermétiquement fermée ; sans doute depuis son départ la pièce était restée inoccupée ; et Andrea, s'il était revenu, en avait adopté une autre.

Elle redoubla de forces pour appeler ; sa voix prenait des inflexions suppliantes et vibrat étrangement à travers les ombres de la nuit ; et cela dura longtemps encore, sans que rien bougeât dans la maison. Alors elle se décida à s'éloigner, avec la pensée de revenir plus tard. Peut-être Catarina avait-elle emmené les petits chez quelque voisine, — ou bien se tenaient-ils tous dans la salle du fond où ses appels ne pouvaient leur parvenir ?

Maria-Margherita ne sentait pas la fatigue ; son idée fixe était de revoir les siens, son mari, sa mère, ses enfants, — ses enfants surtout, qu'elle retrouvait tout vivants et tout entiers dans sa tendresse. Comment avait-elle pu les oublier ainsi ? Elle avait subi une crise à laquelle sa volonté, lui semblait-il, était demeurée étrangère. Elle s'était endormie comme dans un conte de fée ; et, quand elle s'était réveillée, elle avait compris tout à coup l'énormité de son oubli et de sa démente.

De quelle façon Andrea la recevrait-il, s'il était là ? Elle songait à peine à s'en inquiéter. Elle voulait reprendre possession de la maison, asseoir de nouveau Matteo et Zita sur ses genoux. Ensuite elle lui expliquerait les choses, au hasard de ce qui lui viendrait à l'esprit — ou peut-être lui avouerait-elle tout, dans une grande échappée de larmes.

Il lui pardonnerait certainement ; il était bon,

il l'aimait ; et puis, vraiment, c'était à peine si elle se sentait responsable de sa faute...

Elle s'était mise en marche, en suivant la ligne basse des quais. La pluie tombait encore, en petites averses légères, auxquelles succédait un vent tiède et orageux. Le ciel, par instants, était étincelant d'étoiles, puis devenait d'un noir de ténèbres ; et, dans ces jeux de lumière et d'ombre, la ville, par travées successives, s'élevait, tel un immense cirque, au-dessus de la rade, qu'elle enfermait entre les bras puissants de ses môles... Maria-Margherita avançait sans rien voir, et comme sous le coup d'une malédiction fatale qui lui faisait courber le front vers la terre ; elle errait à travers les cales désertes, parmi les marchandises déposées là pour le transit, dans l'odeur épaisse du goudron et de la houille, dans le balancement des choses environnantes, de ces « chiattes », de ces allèges, que les vagues invisibles secouaient, et qui couvraient toute la surface des eaux. Ce balancement semblait se propager jusqu'aux solides amarres de fer et leur communiquer le vertige trépidant de la navigation. Maria-Margherita elle-même vacillait, et ses jambes devenaient molles ; elle chercha du regard un point d'appui. Sur les édifices de la ville et au-dessus des vieilles arcades, entre la gare maritime et la gare Principe, elle reconnut les terrasses, les jardins, et les colonnes de marbre de la vieille demeure des

Doria... C'était là qu'elle avait rencontré Oberto, et que, sans qu'elle s'en doutât, l'amour, comme un poison mortel, avait pénétré dans ses veines ; c'était là que sa vie avait été détournée de son cours, tel un fleuve qui coule, paisible entre ses rives, et qui tout d'un coup se rue aux rapides chutes d'un précipice. Comme si le danger eût été embusqué encore en ce lieu fatal, elle se hâta d'en arracher ses regards et se reprit à courir. Un instant après, s'étant heurtée contre une pierre, elle s'arrêta. Elle se trouvait devant le ponton Frederico Guglielmo, d'où Andrea s'était embarqué à la suite de Galeas.

Fatalité encore, fatalité qu'il fût parti, la laissant seule, en butte à tant d'indivisibles embûches !... Des époux devraient-ils jamais se quitter et dénouer leurs mains entrelacées ? N'avait-elle pas été jusque-là une compagne méritante et fidèle ? Elle avait résisté aux tentations de la richesse, aux avances comminatoires de l'armateur, et à tant d'obsessions mauvaises, louches, dégradantes, qui entourent les femmes, quand elles sont jeunes, belles et pauvres... ; elle avait traversé tout cela, hautaine, pure, intangible. Mais Oberto était venu ; elle l'avait vu souffrir ; et l'amour et la pitié avaient tendu ensemble le doux piège où elle avait laissé sa vertu.

Maintenant elle était coupable, maudite, sans doute. Cette malédiction, elle la portait sur ses

épaules ; elle en ressentait physiquement le poids intolérable et humiliant. Jamais plus elle ne serait ce qu'elle avait été ; elle ne respirerait plus avec allégresse l'air matinal ; et, le soir, quand elle se coucherait auprès d'Andrea, elle n'éprouverait jamais plus cette satisfaction, cette détente heureuse qui est le propre d'une conscience dénuée de remords. Elle aurait des insomnies, des terreurs subites ; elle serait comme une bête blessée qui a gardé sous l'aile le plomb du chasseur.

Mais qu'importe ? Elle ferait son devoir ; elle expierait par une longue vie exemplaire l'erreur d'un instant. Elle verrait grandir ses enfants ; penchée sur eux, elle assisterait à leurs progrès, à l'éveil de leur sensibilité et de leur intelligence. C'était cela par quoi se cicatriserait la plaie honteuse qu'avait laissée en elle le péché.

Tout à coup elle tressaillit et poussa un cri d'effroi à l'idée d'une maternité possible. Quel serait alors son devoir, et où serait la ligne droite à suivre ? Elle restait debout, immobile, les bras en croix sous l'averse qui avait redoublé et qui fouettait son visage ; mais elle ne sentait pas le froid de l'eau ruisselante, non plus que la fatigue de cette journée pathétique. Elle était tout entière à ses pensées et toute tendue vers un désir de rédemption. Automatiquement elle continua sa marche, de cale en cale, jusqu'à l'énorme roche de la « Lanterna ».

Là elle s'assit sous l'avancée d'une arcade qui la préservait de la pluie et du vent. Le phare, érigé plus haut que toutes les autres tours des môles, illuminait la mer jusqu'au fond de l'horizon. Sa lumière jaune et resplendissante était comme un soleil nocturne duquel gravitaient les milliers de feux hésitants qu'on apercevait, piqués et espacés parmi les ténèbres. Rien n'était plus évocateur de la hardiesse des hommes et du fier génie de la race génoise que cette « Lanterna » posée sur son socle de roches et défiant les flots, qui sans cesse venaient se briser à son cap. Cette nuit, la mer était grosse de courroux. Elle mugissait, furieuse, échevelée, pareille à une Gorgone ivre de ressentiment. Pourtant de grands vaisseaux, dans l'orbe indéterminée du large, passaient, inconscients et forts : l'ample lueur dorée de la Lanterna les enveloppait encore et semblait les suivre au delà des espaces visibles.

Maria-Margherita resta longtemps hallucinée devant ce spectacle. Elle avait fini par ne plus penser à rien, bercée par la chanson obsédante des sirènes ; les mains aux genoux, les pieds rivés sur le sol, elle attendait l'impossible, un signe du Destin, un appel qui ne viendrait jamais. Les heures s'enfuyaient sans qu'elle eût conscience de leur course. Voici qu'un peu d'agitation commençait déjà à animer le port ; des coups de sifflet, le bruit des camions sur les

dalles retentissantes annonçaient que l'effort quotidien recommençait. Elle se leva lourdement, et fut étonnée, en portant les yeux autour d'elle, de tout le chemin qu'elle avait parcouru ; elle se souvenait que cette promenade de la « Lanterna » était celle qu'elle faisait le plus souvent le dimanche avec son mari et ses enfants ; il fallait porter tour à tour le petit Matteo et la petite Zita, fatigués de la longue course ; quelquefois on s'arrêtait pour manger des gaufres et boire de la citronnade aux marchands établis en plein air. Quelquefois aussi on prenait le tramway près de l'esplanade de San Benigno, pour revenir par l'intérieur de la ville ; alors Andrea faisait tenir Matteo debout entre ses genoux, et elle prenait sur elle la petite Zita, qui ne tardait pas à s'endormir.

Ces souvenirs lui redonnaient du courage ; elle se disait : « D'autres dimanches viendront, où nous retournerons ensemble au bord de la mer tumultueuse, ou parmi la ville en fête. Je porterai encore ma fille serrée à mon sein, et je verrai les yeux de mon fils fixés sur moi avec cette expression de joie naïve qui remplit de félicité le cœur des mères. » Elle ne parvenait pas à s'expliquer comment elle avait pu abandonner son foyer : elle était partie pour un jour, et ce jour avait eu la durée d'un siècle, pendant lequel s'accumulaient des ruines...

Maintenant elle n'avancait qu'avec peine dans

le jour brouillé de l'aube ; elle faisait des haltes fréquentes partout où elle rencontrait une borne ou un abri pour se reposer ; elle s'apercevait qu'elle avait faim et qu'une courbature violente lui barrait les reins ; les genoux lui faisaient mal ; la douleur physique l'assailait de toutes parts. Son courage défailloit ; elle pleura. Un homme du peuple qui passait l'examina longuement.

— Vous avez besoin de quelque chose ? lui demanda-t-il.

Elle fit « non » d'abord de la tête. Puis, comme il tenait deux galettes de maïs, elle osa lui en demander une.

— Prenez, dit-il, c'est de grand cœur !

Et il ajouta avec une bonté un peu rude :

— Je vois bien que vous n'êtes pas une mendicante ordinaire.

Elle ne chercha pas à le dissuader. Peu lui importait ! Puis ne fallait-il pas qu'elle expiât sa faute, dont le remords lui tenaillait encore les entrailles ? Tout à l'heure, rentrée dans la maison de la Darse, elle trouverait tout ce qui lui manquait ; ce calvaire affreux serait fini. Elle hâta le pas, et se trouva enfin au but. La petite maison était encore close ; cinq heures seulement sonnaient aux horloges proches ou lointaines ; presque toutes les autres demeures, étagées sur les collines ou alignées dans les rues étroites, étaient aussi fermées pour la plupart ;

quelques-unes entr'ouvraient un de leurs volets timidement, ou montraient derrière les rideaux une veilleuse qui achevait de brûler. Les fumées de l'aurore se dissipaient à peine. Cependant Maria-Margherita frappa violemment à la porte du logis, comme elle l'avait fait la veille au soir ; mais personne ne répondit. Alors elle commença à concevoir de l'inquiétude. Elle chercha à qui s'adresser autour d'elle. Dans la ruelle voisine, une boutique de fruiterie venait de s'ouvrir ; elle s'approcha de la marchande, vieille et sordide, dont elle ne reconnaissait plus les traits.

— Il n'y a donc plus personne dans cette petite maison, près de la Darse ? lui demanda-t-elle.

— Personne ! Il y a bien au moins huit jours que je n'y ai plus aperçu personne !

— Pourquoi ? mais pourquoi ? répéta Maria-Margherita avec anxiété.

La marchande ne répondit point. Peut-être n'en savait-elle pas plus long. Puis quelqu'un s'approchait de l'étalage, où elle avait disposé symétriquement ses fruits ; elle tourna le dos à Maria-Margherita, qui s'éloigna en chancelant. Qu'allait-elle faire à présent ? Elle ne savait pas. Le cœur lui manquait : le désespoir la prenait. — Pourtant il fallait aller à la recherche de Catarina et des deux petits : peut-être avaient-ils changé de logement ? Elle épuisa en pensée

tous les moyens de les retrouver. Le plus simple fut celui qui lui vint à l'esprit le dernier : courir chez la femme de l'armateur, laquelle, sûrement, serait en mesure de la renseigner.

Cette démarche lui était pénible. Mais était-ce le moment de laisser parler son orgueil ou ses susceptibilités ? Maria-Margherita n'écoutait que la voix qui la pressait de rejoindre ses enfants ; elle prit le chemin du palais Sapelli. Comme il était trop tôt pour s'y présenter, elle entra dans une église et y entendit la messe. Les gestes liturgiques de l'officiant lui semblaient étranges ; la voix aiguë de l'enfant de chœur lui blessait douloureusement les oreilles ; elle ne pouvait ni se recueillir, ni prier ; son âme était vide de foi.



VIII

DANS le décor d'or et de marbre qui faisait ressembler l'intérieur de son palais à un opulent théâtre, la contessina Marcella avait reçu sa visiteuse matinale. Aucune émotion ne faisait tressaillir le visage de la femme de Galeas ; elle parlait d'un ton froid, doctrinal, sans prendre garde à la mortelle pâleur de Maria-Margherita, debout devant elle.

— Je ne vous dirai rien, prononça-t-elle. Non, non, je ne vous dirai rien ! Une mère qui abandonne ses enfants abandonne en même temps ses droits sur eux. Si vous les aviez aimés, vous ne les auriez pas quittés ainsi, pour courir à je ne sais quelle inavouable aventure.

— Madame, dit Maria-Margherita en essayant de faire passer dans sa voix toute la sincérité de son âme, je les aime, mes enfants, je les aime !

Ils m'appartiennent. Ne me refusez pas de me faire connaître où ils sont.

La contessina eut un geste net, par lequel elle s'interdisait à elle-même toute pitié.

— Vous le saurez plus tard, quand vous vous serez suffisamment repentie. Plus tard... N'auriez-vous pas honte de les approcher dans l'état d'abjection où vous vous trouvez aujourd'hui ?

Elle désignait à la jeune femme un miroir au fond de la salle :

— Regardez-vous ! Vous portez sur le front le signe de votre déchéance. Vous traînez avec vous l'odeur de l'enfer !... Vos cheveux sont en désordre, comme ceux des filles qui rôdent le soir autour du port ; toute la dignité de votre sexe, vous l'avez perdue.

Un éclair de jalousie passa dans ses yeux éteints :

— Parce que vous êtes belle, vous vous croyez excusable, sans doute?... Une femme belle a tant d'occasions de succomber, n'est-ce pas ? Les hommes lui promettent le ciel et la terre si elle cède... et elle cède presque toujours. Une femme vertueuse et belle est aussi rare qu'un samedi sans soleil.

Maria-Margherita ne cherchait plus à se défendre ; ses regards devenaient vagues ; elle attendait que le courroux de la contessina se fût apaisé ; mais celle-ci n'était pas au bout de sa diatribe ; elle poursuivit, implacable :

— Le galant que vous êtes allée rejoindre a sans doute fait comme les autres ; il vous a chassée cyniquement, après vous avoir retenue dans ses filets aussi longtemps qu'il a plu à son caprice ; mais la justice divine vous avait déjà punie en vous enlevant votre mère, qui est morte sans que vous ayez pu lui fermer les yeux.

Elle allait poursuivre, croyant Maria-Margherita déjà instruite de ses malheurs ; mais deux mains convulsives, sans respect, saisissaient les siennes, et le visage de Maria-Margherita, hagard et fou, se rapprochait subitement du sien :

— Ce n'est pas vrai ! Vous dites cela pour achever de me torturer, moi qui pourtant ne vous ai fait aucun mal ! Ma mère n'est pas morte, elle n'a pu s'en aller avant que je sois revenu auprès d'elle. On ne meurt pas quand on a deux pauvres petits innocents à soigner. — Et Andrea ? Vous allez me dire qu'il est mort aussi peut-être ? Il a fait naufrage sur le navire qui le ramenait ? Ou bien quelque mal terrible, le choléra ou la peste, l'a atteint, et l'on a jeté son corps à la mer ?

— Non, dit la contessina en essayant de retirer ses mains des mains convulsives qui les broyaient ; il est revenu avec Galeas ; mais en apprenant que vous aviez déserté la maison, il est reparti. C'est tout ce que je puis vous apprendre.

Maria-Margherita avait poussé un gémisse-

ment sourd ; elle s'était laissée tomber sur la mosaïque, et de ses poings fermés elle se meurtrissait les paupières. Elle avait perdu le sentiment de tout ce qui l'entourait, et la seule idée lucide qui subsistât en elle était celle de cet effondrement subit où sa vie achevait de sombrer. Ah ! la contessina disait vrai : le châtement ne s'était pas fait attendre !... Une heure d'oubli, et, devant soi, un gouffre noir, un abîme de désolation !

Elle se releva pourtant, mue par le désir suprême d'apprendre enfin ce qu'étaient devenus Matteo et Zita. Mais la contessina avait disparu. Sans doute, dans sa conscience rigide de femme qui n'avait jamais failli, avait-elle craint de se laisser aller à quelque mouvement de faiblesse ? Ou bien était-ce l'heure pour elle d'aller accomplir d'autres impérieux devoirs ?... Elle avait disparu sans se retourner, laissant derrière elle la porte ouverte. Alors Maria-Margherita se traîna jusqu'à cette porte, et, s'accrochant à la lourde draperie de velours que retenait une chaîne d'or, elle poursuivit l'épouse de Galeas de ses invectives désordonnées :

— Voleuse ! voleuse ! Elle m'a pris mes enfants ; car c'est elle qui les a pris, j'en suis sûre ! Elle les a pris et elle les cache. Il lui faut ceux des autres, à elle qui n'a jamais pu être mère !... Ah ! stérile et orgueilleuse, ne sais-tu pas que j'aurais pu, moi aussi, te dérober ton bien ?

J'aurais pu te prendre ton mari, ta fortune, et jusqu'à ce palais que tu habites ! Mais je suis plus honnête que toi, contessina Marcella ! Entends-tu ? Entre ta vertu et la mienne, Dieu jugera, si vraiment il voit ce qui se passe dans les cœurs.

Furieuse, elle enflait sa voix et secouait la lourdetecture à laquelle elle restait suspendue. Elle attendait que la contessina revînt pour lui jeter d'autres injures à la face. Mais ce fut le majordome du palais qui se présenta ; à la vue de Maria-Margherita haletante et furieuse, il frappa dans ses mains pour appeler les autres gens de service.

— Cette femme est folle. Faites-la sortir ! ordonna-t-il.

Elle se laissa emmener sans résistance. Dehors, elle retrouva un peu de raison. Elle regrettait déjà l'accès de colère auquel l'avait conduite son désespoir. Peut-être, si elle se fût montrée plus soumise et plus humble envers la contessina, celle-ci eût-elle à son tour abdiqué un peu de son rigorisme... Cependant il était impossible que quelqu'un n'eût pas pitié d'elle. Ce qu'elle n'avait pu obtenir de la femme de Galeas, elle l'obtiendrait sans doute de Galeas lui-même. Le souvenir qu'il lui avait laissé était celui d'un homme juste, malgré ses débordements intimes. Il était aimé de ses ouvriers, dont il comprenait les exigences et les turbulences. N'était-il pas,

lui aussi, un enfant du peuple, qui s'était élevé par degrés à la fortune, tandis que la contessina avait porté avec elle en venant au monde l'éternel malentendu qui sépare les superbes des humbles ? Oui, Galeas écouterait sans doute le cri de détresse qu'elle allait pousser vers lui. Elle se rappelait les sentiments chaleureux qu'il lui avait témoignés, et elle ne songeait plus à en rougir. Une femme n'a-t-elle pas le droit de se servir de pareilles armes quand il s'agit de triompher des perfidies méchantes du sort ? Galeas ne pourrait la repousser lorsqu'elle se jetterait à ses genoux, quand elle embrasserait ses mains, qu'elle le supplierait de l'entendre... Il se souviendrait, lui aussi, de ces minutes de trouble pendant lesquelles il avait laissé parler si haut son désir... et, à cause de cela, il serait miséricordieux...

L'armateur, à cette heure de la journée, devait se trouver au siège du Consortio, dont il était un des membres les plus actifs. C'était là que se traitaient toutes les affaires du port, et Maria-Margherita savait, pour l'avoir entendu dire à Andrea bien souvent, que tous ceux qui touchaient par quelque point à l'immense trafic maritime y étaient admis sans difficulté ; mais jamais encore elle n'était entrée dans l'intérieur du palais Saint-Georges, où le Consortio avait établi ses offices ; elle se contentait d'en admirer de loin les lignes charmantes, les colonnades lé-

gères et cet air oriental que gardaient ses façades roses construites avec des pierres rapportées de Constantinople et provenant du célèbre « Pantherato », livré aux Génois du XIII^e siècle par Michel Paléologue. Il n'était pas un citoyen, riche ou pauvre, ou le dernier parmi les enfants des matelots, qui ne portât les yeux avec fixité sur ce palais dressé au-dessus du vieux port et où toujours les intérêts de la navigation avaient été représentés ou sauvegardés. L'antique banque Saint-Georges, puis les « Conservateurs de la mer », et enfin le Consortio y avaient trouvé tour à tour un asile ; en sorte que cet édifice charmant et doux représentait la formidable puissance des libertés communales et la grande vie sans cesse accrue du peuple génois.

.
Assise sur une banquette de drap vert, Maria-Margherita attendait que Galeas pût enfin la recevoir. Il y avait foule dans les salles du rez-de-chaussée, que des cloisons basses séparaient en compartiments étroits et que la vive lumière des ampoules électriques éclairait continuellement. Une ruche en pleine activité n'eût pas donné une image plus vivante du travail ; des gens entraient et sortaient sans cesse ; des employés circulaient, attentifs, donnant à chacun sa place ; tout cela s'accomplissait sans tumulte, presque sans paroles ; le seul bruit

violent qu'on entendît était celui des sonneries précipitées qui résonnaient dans le couloir central. Une file d'ouvriers pénétra au milieu de la salle déjà pleine ; ils étaient tous bien vêtus, et tous ils portaient à la boutonnière le même insigne. Machinalement, Maria-Margherita se pencha pour les examiner : ils avaient la face hâlée, les mâchoires serrées et cet air d'indépendance et de fierté plébéienne qui était la caractéristique de la race ; elle reconnut que l'insigne qu'ils exhibaient était celui des compagnons de la « Caravana », la plus ancienne des corporations de la ville et la seule qui n'eût pas été supprimée depuis l'organisation nouvelle... Sans doute ils venaient exposer leurs revendications au Conseil et traiter avec lui d'égal à égal. Bientôt, en effet, ils furent introduits et Maria-Margherita dut se résigner à attendre encore.

Allait-elle rester là jusqu'au soir ? Peut-être avait-on oublié de donner son nom à Galeas ? Elle se leva et chercha des yeux l'employé auquel elle s'était adressée d'abord, mais elle ne le reconnut point. Ils se ressemblaient tous avec leurs uniformes pareils et le pli de servitude qui s'était marqué sur leurs visages. Alors elle appela le premier qui passait :

— Ne sera-ce pas bientôt mon tour ? lui demanda-t-elle.

— Patience ! patience ! répondit-il. Il y en a qui font le pied de grue bien plus longtemps,

toute la journée quelquefois. D'ailleurs ici les femmes sont reçues après les hommes ; c'est la règle.

Elle se rassit, n'osant plus rien manifester. Elle avait posé ses mains sur ses genoux et restait engourdie, hébétée presque... suivait du regard les allées et venues de ces personnages affairés qui se succédaient perpétuellement et dont aucun ne faisait attention à elle. Enfin midi sonna et dans un groupe qui sortait des pièces du fond elle reconnut Galeas. Il avançait, la tête haute, parlant fort et gesticulant. Il passa sans avoir jeté les yeux de son côté ; déjà il disparaissait sous la colonnade du péristyle. Quand reviendrait-il maintenant ? Elle se reprochait de n'avoir pas eu assez d'audace pour lui barrer le chemin ; un autre employé était là, qu'elle interpella d'une voix timide :

— C'est bien l'armateur Galeas Sapelli qui vient de s'en aller ?

— Oui, lui-même.

Et devant la mine consternée de Maria-Margherita, il ajouta :

— Il faut bien qu'il mange comme tout le monde, depuis huit heures du matin qu'il est ici !

— Et à quelle heure reviendra-t-il ?

— Qui pourrait le dire ? Cela dépend. Peut-être tantôt, peut-être plus tard. Vous comprenez qu'un homme aussi riche et aussi occupé ne peut s'astreindre à l'exactitude d'un subalterne.

— Alors le mieux est que j'attende ici jusqu'à son retour.

— Comme il vous plaira. Vous ne gênez personne.

Les uns après les autres, les gens se hâtaient vers la sortie. Maria-Margherita resta seule. Elle avait envie de pleurer, mais ses larmes ne coulaient point ; elle les sentait derrière son front, brûlantes et acides, qui rongeaient la moelle de son cerveau et semblaient y propager la folie. Ses propres pensées lui échappaient ; elle ne parvenait plus à en suivre le cours. Des détails insignifiants s'imposaient bizarrement à son intention. Elle se remémorait la conversation de deux ouvriers qui étaient là, tout à l'heure, assis sur la banquette verte, auprès d'elle ; ils se servaient du patois ligure aux désinences rauques et brusques, qu'elle comprenait pour l'avoir dès sa petite enfance entendu parler sur la butte de Sarzano, berceau primitif de la ville. L'un racontait à l'autre un différend qu'il avait eu avec son patron et au sujet duquel il venait réclamer justice ; et il ajoutait, avec un sourire d'homme du peuple satisfait de lui-même : « Un chien génois, quand il tient un os, ne le lâche point ; il faudrait plutôt lui scier la mâchoire. »

Deux heures passèrent jusqu'à ce que le mouvement recommençât. Maria-Margherita reconnut les visages des employés qu'elle avait vus défiler le matin ; puis de nouvelles figures se

montrèrent ; les sonneries au timbre péremptoire redoublèrent d'activité ; le charmant palais reprit sa vie séculaire. Du temps s'écoula. Elle ne se rendait plus bien compte, ni du lieu où elle était, ni de ce qu'elle était venue faire ici. Mais, tout à coup, sous la colonnade elle aperçut Galeas qui, cette fois, s'avancait seul, les mains enfoncées dans les poches de son vêtement. Alors elle se leva, et, bousculant les gens qui étaient devant elle, elle courut d'un bond jusqu'à lui :

— Il faut que je vous parle, tout de suite, tout de suite...

Il la regarda ; il ne semblait pas la reconnaître. Un peu d'énervement remontait le coin de sa bouche ; il demanda, en l'écartant légèrement de la main :

— Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

Elle dit son nom, et il eut un brusque sursaut en arrière :

— Ah !... eh bien ! suivez-moi ! Mais je n'ai guère de temps aujourd'hui...

Il traversa le couloir, tandis que les employés le saluaient avec déférence. Il marchait vite. On ouvrit une porte. Elle s'y glissa derrière lui.

Un paquet de lettres et de dépêches gisait sur la table, entre l'encrier et les flambeaux. Galeas, s'étant assis, se mit à les dépouiller une à une. Il ne faisait nulle attention à Maria-Margherita. Il paraissait même avoir totalement oublié sa présence. Et elle s'en épouvantait : était-elle

changée à ce point ? Elle se souvint alors qu'elle avait passé la nuit sans dormir, qu'il avait plu sur elle, que ses cheveux étaient en désordre, et elle se revit telle que la contessina lui avait montré son image devant une glace. Par décence et d'un geste instinctif, elle renoua au hasard ses boucles et passa sur son visage le mouchoir humide qu'elle avait caché dans son sein.

Enfin il porta les yeux sur elle, et, du doigt, lui indiqua un siège où elle prit place.

— Que me voulez-vous ? répéta-t-il.

Sa voix s'était adoucie. Peut-être se rappelait-il, à cet instant, les paroles ardentes qu'il lui avait adressées naguère. Cependant, il évitait encore de la regarder, et d'un mouvement sec et nerveux il repoussait les papiers amoncelés devant lui. Elle n'avait pas répondu tout de suite. L'idée qu'elle jouait sa dernière chance dans les mots hasardeux qui allaient sortir de ses lèvres la faisait hésiter et augmentait son trouble. Mais le silence ne pouvait se prolonger davantage. L'armateur déjà s'impatiait :

— Parlez, voyons ! Ou bien revenez à un autre moment !

Elle fit un effort suprême. Ses larmes tout à coup jaillirent, et elle les refoula pour essayer de s'expliquer posément. Mais les mots se heurtaient dans sa bouche, et elle ne savait pas où commencer son récit. Alors elle raconta sa visite

à la contessina et les durs reproches dont celle-ci l'avait accablée.

— Vous savez bien, vous, implora-t-elle, que je n'étais ni malhonnête, ni perverse, et que je ne mérite pas tous ces malheurs !— Tant de femmes, bien plus coupables que je ne le suis, vivent heureuses entre leur mari et leurs enfants ! Et moi, le sort m'a tout enlevé à la fois. Que vais-je devenir maintenant ?

Galeas l'écoutait, froidement en apparence :

— Il faut reprendre courage, en attendant le retour d'Andrea. Ne vous aime-t-il point plus que toute autre chose au monde ? Il reviendra, et vous retrouverez alors tout ce que vous avez perdu.

Elle secoua la tête :

— Attendre ? Non. C'est tout de suite, aujourd'hui même, que je veux mes enfants. Faites-les moi rendre, signor Galeas, car vous savez, n'est-ce pas, où ils sont ?

— Oui, dit-il posément. Andrea, avant de repartir, les a confiés à ma sauvegarde, et je ne les rendrai qu'à lui.

Et comme elle recommençait à s'étouffer de sanglots, il expliqua :

— Ne devenaient-ils pas comme des orphelins, puisque vous étiez disparue et qu'on ignorait où vous cachiez votre faute ? Mon devoir, dans ce cas, était tout tracé ; je l'aurais accompli, alors même qu'Andrea ne m'en eût pas prié.

Il affermit sa voix, et ajouta avec une certaine fierté :

— Je n'ai pas conscience d'avoir jamais laissé sans abri et sans pain aucun des enfants de ceux qui travaillent honnêtement pour moi.

— Mais je suis là maintenant ! gémit Maria-Margherita. Ils ne sont plus orphelins, mon petit Matteo et ma petite Zita ! Je les veux ! Y a-t-il une loi qui empêche une mère de prendre soin de ses enfants.

— Oui ! fit Galeas en la regardant fixement cette fois ; il y a une loi qui protège les enfants contre les écarts dangereux des mères. Qui me dit que demain vous ne retournerez pas d'où vous venez ?

Son œil était redevenu dur, et l'expression tout entière de son visage trahissait une obscure colère. Maria-Margherita comprit qu'il ne lui pardonnait point de s'être abandonnée à un autre et de l'avoir méprisé. Cependant elle sentait qu'il restait accessible encore à quelque sentiment humain. Elle se jeta à ses pieds :

— Tout ce que l'on voudra, tout ! Pourvu que l'on me rende mes enfants ? Galeas, vous êtes bon, vous êtes juste, écoutez-moi : je pouvais devenir votre maîtresse, sans que personne le sût, sans rien perdre de mon honorabilité aux yeux du monde. Je ne l'ai point voulu, parce que le péché et la trahison me faisaient horreur... Si j'ai succombé depuis, c'est involontairement, presque sans m'en douter, tant j'étais loin de la

pensée de la chute. Galeas, n'aurez-vous aucune pitié pour moi ?

— Si, dit-il, vous m'inspirez une grande pitié. Vous avez agi avec l'inconscience et la stupidité d'une créature dénuée de raison. Si vous aviez voulu accepter ce que je vous offrais autrefois, vous n'en seriez pas où vous êtes. Andrea aurait continué à vivre satisfait et tranquille, au lieu de courir les mers comme un désespéré, et vous auriez vos deux beaux enfants auprès de vous.

— Ah ! hurla-t-elle, c'est trop inique ! c'est trop affreux ! Alors vous refusez ? Vous me renvoyez ainsi sans une parole d'espoir ou de consolation ?

— Nous verrons plus tard, dit-il. Aujourd'hui, je ne peux vous écouter davantage.

Il allongea la main pour sonner, mais il se ravisa et, ouvrant le tiroir qui était devant lui, il en sortit une bourse usée enveloppée dans un papier de soie jaune.

— Ceci vous appartient, c'est l'héritage de la vieille Catarina. Et si vous avez besoin de secours, n'hésitez pas à revenir. Je ne suis point aussi cruel que vous semblez le croire, et ma protection vous est acquise, mais je ne faillirai point à une parole donnée.



IX

COMMENT avait-elle échoué dans cette auberge obscure, au fond d'une ruelle mal famée du port ? En vérité, elle n'aurait pas su le dire. En quittant Galeas, elle avait voulu se rendre au nouveau Campo Santo, où l'on avait dû enterrer la vieille Catarina ; mais elle avait perdu son chemin. Elle ne connaissait pas les rues neuves que l'on ouvrait à chaque instant dans ce quartier autrefois retiré et désert. Elle s'était arrêtée à l'angle d'une place publique dont elle ignorait le nom ; il y avait, au milieu, une statue équestre taillée dans le marbre noir, et, tout autour, des bassins oblongs où sous l'eau jaillissante se cambraient des divinités marines. Sur cette place découverte, le vent soufflait avec fureur ; les gens qui passaient paraissaient roulés par la rafale, et s'engouffraient comme des

ombres fugitives dans les avenues avoisinantes. Maria-Margherita avait renoncé à poursuivre plus longtemps sa course. Le jour, d'ailleurs, commençait à baisser. Elle avait regagné le centre de la ville, en suivant les vieilles arcades de Sottoripa.

Maintenant, assise devant une table sans nappe, elle mangeait. La faim, une faim animale, tyrannique, dont elle était presque honteuse, l'obligeait à nourrir son corps, après un si long jeûne et tant de fatigues et de commotions. L'odeur forte des épices, mêlée à celle des viandes, l'avait attirée alors qu'elle passait par là ; elle était entrée, et, étrangère à tout ce qui l'entourait, elle se repaissait en silence.

L'auberge portait pour enseigne : « Au Génie des mers ». Elle étalait, au milieu de la ruelle sombre, sa façade haute et plate, ornée de peintures en trompe-l'œil, où s'érigeait le relief mensonger de statues et de colonnes. C'était le type de la vieille architecture génoise du xvi^e siècle, et sans doute cette bâtisse, aujourd'hui misérable, remontait-elle à l'époque fastueuse où toute la ville s'était soudainement embellie. Au milieu du portique en trompe-l'œil qui courait le long du premier étage, une statue (véritable celle-là) reposait dans une niche gothique. Elle représentait la Vierge Marie, patronne bénigne des matelots ; — mais tant de pluie, tant de soleil et tant de poussières

avaient passé sur sa face auguste qu'on la reconnaissait à peine ; et la petite lampe à godet, suspendue devant elle et allumée autrefois nuit et jour, devait depuis bien longtemps être éteinte...

A l'intérieur, tout était plus misérable, plus sordide encore. La patronne, une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux teints et aux traits plâtrés et flétris, se tenait immobile derrière la caisse que drapait une loque de velours rouge ; et le patron, plus vieux qu'elle mais moins délabré, s'occupait des clients, peu nombreux encore à cette heure. Cependant la salle, très vaste, devait pouvoir en contenir beaucoup. Du coin où elle s'était assise, Maria-Margherita apercevait la longue file des tables vides, des chaises de paille inoccupées et des comptoirs chargés de « fiasques » de toute grandeur et de bouteilles aux étiquettes criardes ; mais elle était trop absorbée pour s'intéresser à ce décor terne et sans beauté. Quand, au bout d'un moment, elle releva les yeux, elle s'étonna de voir la salle presque remplie, et une série de têtes penchées sur les assiettes fumantes, avec le même mouvement de bestiale avidité.

C'étaient des marins pour la plupart ; mais il y avait aussi des ouvriers citadins et des femmes ; celles-ci, vêtues de camisoles claires et coiffées de leurs cheveux érigés en diadème, contrastaient par la blancheur de leur teint avec

le ton brun et brûlé du visage des hommes ; elles appuyaient sur les tables leurs bras nus qu'encerclaient des bracelets d'or faux. Peu à peu le silence cessa ; des menus propos s'échangèrent ; une gaieté agressive et leste se propagea de table en table ; on se reconnaissait, ou on faisait connaissance ; des rires, des lazzi couraient entre les dîneurs. Une fille, s'étant levée, monta sur un des comptoirs encombrés de bouteilles et, sans en être priée, chanta.

Elle était toute jeune, dix-sept ans à peine. Son type était très différent de celui des autres femmes réunies là et son accent aussi témoignait d'une autre origine. Elle devait être Napolitaine ou Calabraise. Plus souple, plus articulée, plus nerveuse, elle semblait une cigale s'abattant dans le soleil. Ses mains et ses pieds étaient animés d'une vivacité excessive. Elle chantait une chanson libertine, dont elle ne paraissait pas comprendre le sens. Sa bouche mince, largement fendue, découvrait ses dents brillantes ; son nez, un peu aplati par le milieu, se renflait aux narines, qui palpaient comme des lèvres. Elle était toute ardeur et esprit.

A peine achevait-elle le second couplet que des voix avinées couvraient la sienne. Tous, marins et ouvriers, soulevés vers elle dans un élan formidable, l'interpellaient et l'assaillaient de leurs bravos frénétiques ; mais elle semblait ne chanter que pour elle-même, et, la tête ren-

versée en arrière, elle laissait tomber sur eux l'imperceptible lueur qui filtrait entre ses paupières à demi-fermées. Elle poursuivait sa romance, soulevée par ce rythme dont son corps frêle était rempli, comme un jeune arbre se gonfle de toutes les harmonies du printemps. Quand elle eut poussé la dernière note sonore, elle sauta à terre légèrement. C'était l'instant dangereux, où tout le désir déchainé la guettait ; elle le savait et sans doute s'en faisait un jeu ; elle passa entre les mains étendues qui voulaient la happer au passage et s'en fut s'asseoir auprès d'un garçon mince, aux joues mates, qui avait la même beauté qu'elle, féminine et troublante. Et comme l'un des matelots, plus excité que les autres, tentait de l'approcher encore, le jeune garçon tira son couteau à la lame pointue et longue :

— Le premier qui la touche, je le tue ! déclara-t-il en brandissant cette arme comme il eût fait d'une épée.

Il y eut un murmure de mécontentement. Cependant une autre chanteuse avait remplacé celle-ci sur l'estrade improvisée, et l'attention générale se reportait sur elle ; les rires, les hurlements recommencèrent. Elle était grande, lourde et mûre ; sa voix forte faisait trembler les « fiasques » au col étroit. Vêtue d'une robe jaune à pastilles noires dont sortaient ses épaules grasses, elle évoquait assez bien

l'image de ces « ragazze » de bas étage qui font métier de leurs charmes. Néanmoins, et à cause de cela peut-être, on l'applaudissait plus encore qu'on n'avait applaudi l'autre. Plusieurs hommes s'étaient levés.

— *La lotta! La lotta!* crièrent-ils frénétiquement.

C'était un usage dans les vieilles tavernes génoises de conquérir ainsi de haute lutte la proie convoitée. La chanteuse, debout sur l'estrade, avait pris une attitude hiératique, les bras croisés, la tête haute ; elle suivait des yeux le combat dont elle était l'enjeu ; un sourire écartait sa bouche. Ces hommes étaient jeunes, beaux, résolus ; pour la posséder une nuit, ils risquaient une blessure mortelle. Peut-être en était-il un dont elle souhaitait particulièrement la victoire ; mais elle ne témoignait point cette préférence secrète ; elle se tenait immobile, indifférente en apparence. Et quand ce fut fini, esclave héréditaire et soumise, elle se laissa emmener par le vainqueur.

Maria-Margherita avait assisté à cette scène, figée dans une sorte de stupéfaction. Elle n'osait bouger de son coin, de peur d'être remarquée ou attaquée. Pourtant elle ne pouvait rester là davantage. Elle guettait la minute où l'attention générale serait de nouveau accaparée par un autre spectacle. Mais personne n'avait remplacé la chanteuse à la robe jaune, et un silence inquié-

tant pesait sur tous ces fronts travaillés par l'ivresse. Tout à coup un grand diable, maigre et osseux, qu'elle n'avait pas remarqué encore, se précipita sur elle et lui noua les bras à la ceinture :

— A ton tour ! Monte sur l'estrade. Monte ! et vas-y de ta romance.

Elle chercha à se dégager de cette étreinte brutale.

— Je ne chante pas, je ne sais pas chanter...

— Monte tout de même. On te verra ! Qu'es-tu venue faire ici, alors ?

Il la serrait davantage et l'entraînait vers le comptoir où la place était à prendre entre les fiasques bruissantes. Sans grand effort, il l'y déposa et répéta encore, de sa voix avinée et têtue :

— Allons ! chante ; et, si tu ne sais pas chanter, danse !

Elle avait poussé un cri de détresse. Des yeux, elle cherchait quelqu'un qui pût lui venir en aide ; mais personne ne bougeait, et c'était, au contraire, des bravos et des rires qui avaient accueilli l'acte hardi de son agresseur. Ce vacarme étourdissant n'arrivait presque plus à ses oreilles ; elle n'apercevait plus qu'à travers un brouillard ces visages rouges et luisants, excités par l'attente ; la tête lui tournait ; elle se sentait défaillir, et obscurément elle perçut la

chute lourde d'un corps — le sien — qui s'affaissait sur les dalles.

La femme du patron avait porté Maria-Margherita dans une des chambres de l'albergo. Elle l'avait déshabillée et couchée, après s'être assurée qu'elle ne s'était fait aucun mal. Ces sortes d'incidents se répétaient d'ailleurs si fréquemment au « Génie des mers » qu'on finissait par ne plus y prendre garde. Mais il fallait éviter les affaires graves, qui eussent nécessité une intervention du dehors.

Sortie de sa syncope, Maria-Margherita essaya de comprendre... Elle ne reconnaissait rien à ce qui l'entourait, ces objets laids et usés qu'éclairait vaguement une petite veilleuse brûlant dans un verre ; la fenêtre, haute et large, était voilée de rideaux épais, ainsi que le lit où elle reposait ; une odeur lourde, âcre et fétide, traînait comme un poison dans l'air : des gens de toutes les races, de tous les pays, n'avaient-ils pas laissé là, dans cette auberge à matelots, les relents de leur présence passagère ?... Maria-Margherita suffoquait ; elle se leva pour ouvrir la fenêtre ; mais, se sentant défaillir encore, elle regagna la couche banale où le hasard l'avait jetée.

En bas, le bruit continuait avec une violence telle que tout repos était impossible ; dans la longue salle bondée de clients, les cris,

les vociférations, les rires et les gémissements retentissaient. De temps en temps une porte claquait, et l'ascension d'un pas double résonnait dans l'escalier sans tapis. Maria-Margherita se signait ; elle avait peur ; un effroi indicible la prenait de se trouver dans un pareil lieu, dont, le jour avant, elle ignorait encore l'existence. Ce qui la tourmentait surtout, c'était d'avoir vu le visage de la Vierge immaculée, de la Vierge pure entre toutes, sur la façade de l'auberge mal famée, où se commettaient tant d'actes impies : on l'avait mise là d'abord pour servir d'égide aux matelots, puis elle y était restée oubliée, exposée à ces outrages. N'était-ce pas un sacrilège ? Maria-Margherita se promettait, en quittant l'Albergo le lendemain matin au petit jour, de supplier la patronne de lui vendre cette pieuse image, qu'elle emporterait avec elle comme une sauvegarde et une bénédiction... Mais tout à coup elle tressauta : Demain matin, au petit jour... où irait-elle ?... La pensée d'Oberto venait de la saisir avec une aussi forte emprise que tout à l'heure les mains hardies de ce marin inconnu qui l'avait, malgré elle, fait monter sur le comptoir puant de la salle. Puisque tout lui manquait, puisque tout se défaisait devant elle, Oberto n'était-il pas son refuge, son naturel et obligatoire salut ? Dieu ! quelle douceur, quel rafraîchissement de penser à lui ! Quel réconfort lui apportait son

souvenir ! Peu à peu, elle s'y laissait glisser, comme une barque à la dérive sur des eaux faciles et rapides. Ce souvenir la reprenait, l'envahissait, la reconqu Coast tout entière. Comment avait-elle pu fuir ainsi le bonheur, et s'arracher au baiser chaste et divin de celui qui lui avait révélé tout l'amour ? Ah ! dans cette chambre ignoble et nauséabonde, quelle pure, quelle radieuse vision se levait devant ses regards ! ce Paradiso où elle avait vécu des jours si heureux — ou plutôt n'était-ce pas une seule journée heureuse ? — Ce Paradiso plein de fleurs et de fruits, où elle s'était promenée au bras d'Oberto, et où elle avait connu la félicité souveraine, comment avait-elle pu l'abandonner si vite, si spontanément, et sans esprit de retour ? Un réveil soudain l'avait arrachée à ce songe ; elle s'était rappelé qu'elle était épouse et mère, et elle avait couru à son devoir... Mais c'était Oberto qu'elle aimait, qu'elle aimait plus que tout au monde. Est-on maître des battements de son cœur ? et si on peut choisir, pour la suivre, la route lumineuse ou la route sombre, peut-on abolir en soi ce sentiment plus fort que la vie et contre lequel il semble que Dieu lui-même soit impuissant ?

Oui, elle aimait Oberto ; elle l'aimait comme sa propre chair ; en le quittant, elle s'était crucifiée. Et lui ? Quelle douleur ne lui avait-elle pas causée ? Elle croyait l'entendre, qui se lamen-

tait et remplissait les feuillages de ses plaintes passionnées. N'allait-il pas succomber à ce désespoir ? Elle lui avait fait jurer de ne pas chercher à la rejoindre ; — mais pourrait-il tenir ce serment ? Le Destin qui les avait rapprochés ne semblait-il pas leur ordonner de se reprendre, de se vouer l'un à l'autre pour toujours ? Elle accourrait vers lui ; elle lui dirait : « C'est moi, me voici ! Je suis ta compagne, ta mère et ta sœur. » Car elle sentait qu'elle avait été tout cela pour lui ; elle s'était penchée sur cet être douloureux avec une âme toute gonflée de tendresse.

Maria-Margherita cherchait vainement à écarter d'elle la tentation qui, de plus en plus, la subjuguait. Cette heure était dangereuse et terrible. Elle avait joué avec des puissances plus fortes qu'elle et maintenant ces puissances nouaient autour d'elle leur ronde inflexible. Elle se débattait et revenait sans cesse au souvenir impérieux d'Oberto. Les puissances fatales qui parlaient si haut à son oreille en cette heure de trouble lui suggéraient même cette pensée fallacieuse que, dans ce grand amour qui l'avait fait s'unir à Oberto, tout était pureté et suprême sagesse. Pas une minute ses pudeurs de femme n'avaient été alarmées ; pas une minute elle n'avait eu le sentiment de sa faute. Ç'avait été après seulement qu'elle en avait eu conscience.

Elle s'était levée et s'habillait lentement ; une voix timide, tremblotante, lui chuchotait, tandis

que les puissances fatales continuaient à lui tenir leur hautain langage : « Ce serait maintenant que commencerait pour toi la faute véritable et sans sanction. » Alors elle baissa la tête. Elle ne savait plus. Un jour rose et fade entra dans la chambre aux tentures fanées. Elle descendit à petits pas....



QUATRIÈME PARTIE

I

JE savais que tu reviendrais, dit Orsola en ouvrant la porte à la jeune femme.

Rien n'était changé sur la petite terrasse où le métier de la brodeuse était établi. Seulement les lauriers roses dans leurs caisses de terre brune avaient fleuri une fois de plus ; et, comme le soleil, à cet instant de la journée, tombait d'aplomb sur la butte, les rideaux de toile bise étaient tirés, qui jetaient un peu d'ombre sur ce carré de mosaïque ouvert à plein ciel.

Maria-Margherita s'était assise, et, machinalement, elle caressait du bout de ses doigts les fils tendus sur le métier. Elle répondit :

— Comment pouvais-tu le savoir ? J'igno-

rais moi-même, il y a une heure, ce que je ferais et où j'irais.

Orsola fixa sur elle ses yeux extraordinairement lumineux, ses yeux de voyante au regard extatique :

— Je le savais, répondit-elle, parce que j'en avait été avertie par celui qui sait d'avance tout ce qui se passe dans les cœurs.

Maria-Margherita ne protesta point. Elle avait toujours reconnu dans son amie ce don de pénétration exceptionnelle dans lequel la modestie d'Orsola ne voulait voir qu'une faveur divine. Quelquefois elle avait essayé de l'en railler ; mais les événements venaient presque toujours donner raison à la vierge innocente contre l'expérience plus grande de Maria-Margherita. D'ailleurs, aujourd'hui, celle-ci ne se sentait point en disposition de discuter ; elle apportait avec elle, après cette terrible nuit, une docilité parfaite ; humble, résignée, vaincue, elle accourait ici comme à un suprême refuge... Le silence, l'oubli de tout, voilà ce qu'elle souhaitait uniquement...

Orsola sans doute l'avait compris ; car, sans solliciter aucune confiance, elle s'était remise à son métier, comme si Maria-Margherita eût toujours été là, assise en face d'elle, auprès de la table. Elle travaillait vite, le front baissé, les lèvres strictement closes ; sa pensée, reprenant le chemin accoutumé, allait retrouver celui avec

qui elle vivait dans une intimité continuelle ; elle le voyait sur le lac de Tibériade, marchant au milieu de la tempête ; les vagues s'apaisaient sous les plis de sa robe blanche, et un grand calme se faisait dans les consciences et sur les flots... C'était cet apaisement, cette détente soudaine, qu'elle souhaitait à Maria-Margherita ; mais seul le divin Envoyé, qui portait en lui le gage de la Rédemption, pouvait accomplir ce miracle ; et elle le priait doucement, avec des paroles tendres et certaines, de prendre en pitié la pauvre âme vacillante de Maria-Margherita.

Peut-être la jeune femme recevait-elle quelque écho subtil de cette méditation d'Orsola ? Elle aussi pensait à des choses graves et définitives. Elle admirait combien sa compagne de jadis était restée fière, simple, droite, attachée à son rigoureux devoir ; et elle s'étonnait en même temps de la retrouver nimbée de joie et comme parée d'une allégresse nuptiale. Orsola, de plus en plus accusait sur son visage le type des madones glorieuses enchâssées dans des cadres d'or et brillantes comme des soleils dans la pénombre des cathédrales. En ce moment, le chaud reflet de la toile bise faisait resplendir ses cheveux et l'illuminait toute d'un intense rayonnement. Maria-Margherita s'approcha d'elle, et, troublée, chercha à la ramener sur la terre.

— Comme tu travailles vite, Orsola ! lui dit-elle. Tu es devenue plus habile encore qu'autrefois !

— Cela te semble, parce que tu as perdu l'habitude du métier. Mais autrefois, c'était toi qui de nous deux étais la plus habile.

Orsola souriait avec complaisance ; elle ajouta, en levant les yeux sur son amie :

— Te souviens-tu de ces beaux dessins de fleurs et de feuillages qui naissaient comme par enchantement sous tes doigts ?

— C'est vrai ! soupira la jeune femme. Ah ! Que ce temps me paraît loin !

Elle s'éloigna, attristée. Tout le passé revenait à elle, rien qu'à évoquer ces fleurs de soie aux dessins libres et charmants, ces fleurs innombrables qu'elle avait fait éclore, en même temps que des rêves radieux dont elle ignorait la source. Tout le mystère de son adolescence, ces émois soudains, ces longs espoirs sans objet précis, ces mélancolies sans cause, ces soupirs et ces ravissements, tout cela avait passé entre le rythme des navettes qui faisaient naître ces belles fleurs sans parfum. Et tout cela ne pourrait plus jamais se refaire en elle, ni former devant son esprit ces jeux attrayants, et variés sans cesse, de l'illusion... elle avait connu la réalité ; ses yeux s'étaient ouverts ; son cœur et sa conscience s'étaient révélés à elle comme des ennemis irréconciliables ; elle avait goûté au fruit défendu, au baiser sans lendemain d'Oberto...

Penchée sur la balustrade, elle regardait, à travers une fente des rideaux de toile, l'horizon sur

lequel tant de fois elle avait appuyé ses yeux ; mais elle ne parvenait pas à y attacher son attention. D'autres souvenirs puérils, inattendus, enfouis depuis longtemps dans sa mémoire, lui revenaient, comme des voyageurs dont elle reconnaissait à peine le visage ; et, de même, elle ne reconnaissait qu'à peine, dans le recul du passé, la petite fille qu'elle avait été, si différente de tout ce qu'elle savait d'elle, et presque étrangère à sa personnalité d'aujourd'hui. N'était-elle pas alors une petite créature timide, effarée devant la vie, et constamment plongée dans une sorte d'inquiétude obscure ? Les gens, les choses lui faisaient peur. Dans cette haute maison de la Butte qu'elle habitait avec sa mère, avant même d'avoir connu Orsola, elle avait grandi jusqu'à l'âge de douze ans sans aucune relation au dehors, ne sortant guère que le dimanche pour aller entendre les offices.

Cependant, à cette époque, comme la vieille Catarina se fatiguait à monter et à descendre les étages, l'enfant avait pris l'habitude d'aller chercher les provisions des repas. Chaque jour elle rencontrait dans l'escalier le fils d'un locataire voisin, un garçon de son âge qui, lui aussi, allait faire les commissions ; il s'appelait Otto et devait être d'origine étrangère. Peu à peu ils s'étaient habitués à suivre le même chemin. Otto était réservé, modeste et bien appris ; ses cheveux d'un blond de paille recouvraient son front

bas et tombaient en mèches lisses jusqu'à ses yeux d'un bleu transparent et fragile. Le hasard faisait qu'au retour de leurs courses, souvent, ils se retrouvaient encore. Si Maria-Margherita était chargée, Otto s'emparait de ses paquets et les portait allègrement jusqu'en haut de la maison.

Là, ils se séparaient poliment, sans même se toucher la main. Mais un jour Otto avait voulu embrasser Maria-Margherita : il s'était approché d'elle sournoisement, et, devenu pâle soudain, l'éclat de ses yeux clairs vitrifié, il cherchait à poser ses lèvres sur les joues roses de la fillette. Elle s'était dérobée ; alors, pris d'une rage subite, il avait jeté à terre les provisions qu'il tenait et avait voulu la battre, en proférant des injures dans une langue qu'elle ne comprenait point... Ce jour-là, Maria-Margherita avait eu tellement peur, qu'elle avait renoncé à sortir désormais. Peu de temps après, Otto et sa famille abandonnaient le quartier ; mais elle avait gardé de cet incident une terreur folle des hommes ; et, plus tard, quand la vieille Catarina l'avait pressée d'épouser Andrea, elle avait hésité longtemps... Comme elle avait eu peur de la vie, elle avait maintenant peur de l'amour.

.....
Maria-Margherita oubliait l'heure dans la levée rapide de ces souvenirs. Quand elle se retourna, Orsola avait quitté la petite terrasse ; le métier était resté sur la table avec l'ouvrage

inachevé ; elle s'assit sur la chaise que son amie venait de quitter et se mit à faire tourner les navettes. Ses doigts, nerveux d'abord, s'assagissaient et retrouvaient les gestes harmonieux de jadis, et son cœur aussi bondissait, moins désordonné, dans sa poitrine. Ce travail qu'elle avait toujours aimé, elle en ressentait toute la force salutaire et calmante ; elle s'enchantait de nouveau à manier les soies délicates, et à faire naître les belles corolles aux reflets chatoyants.

Quelques instants après, Orsola parut, douce sous ses épais bandeaux de vierge :

— Le déjeuner est prêt, dit-elle. Viens te mettre à table, Maria-Margherita.



II

MARIA-Margherita était rentrée facilement dans le pli de ses habitudes anciennes ; c'était comme un vêtement adapté à son corps et qui ne la blessait en aucun endroit. En même temps, il lui semblait avoir retrouvé la paix et l'innocence de cette époque de sa vie où elle ne connaissait pas encore la tentation ni le mal. Pendant toute une semaine elle se complut dans cette sérénité parfaite succédant à de si violents orages ; elle se levait tôt, et, vers la fin du jour, sa tâche finie, elle s'attardait sur la terrasse, tandis que s'éclairaient une à une les mille et mille lumières de la ville, et que dans les jardins suspendus, entre les toits, se propageait l'ombre bleue qui du sommet des Apennins descendait des collines jusqu'à la mer. Elle souhaitait n'avoir jamais plus à revenir parmi les

humains, et que fût abolie toute cette période de sa vie où elle avait été mêlée à leurs ardeurs vaines.

Pendant le samedi soir Orsola lui dit :

— Il faut que tu viennes avec moi rapporter l'ouvrage à la Manufacture et en reprendre pour ton compte. De cette façon, tu seras assurée du lendemain et tu n'auras pas à te préoccuper du pain que tu manges.

— Je veux bien, répondit docilement Maria-Margherita.

Mais au fond du cœur elle regrettait de rompre le charme surnaturel de la solitude.

Dehors, elle prit le bras de son amie, comme elle le faisait naguère, et toutes deux, après avoir suivi les ruelles en pente, s'engagèrent sous le couvert des vieilles arcades. Cette veille du dimanche en avait déjà la gaieté : les gens flânaient par petits groupes, satisfaits d'être débarrassés de la besogne coutumière ; l'air était plein du parfum des fleurs et de l'odeur grasse des fritures. Des chants venaient on ne savait d'où ; de petits mendiants se poursuivaient à demi-nus et tellement amusés par leurs culbutes qu'ils en oubliaient de demander l'aumône aux passants.

Orsola et Maria-Margherita avançaient sans se hâter au milieu de la détente générale. C'était à peine si elles échangeaient quelques paroles sous le voile génois, léger et souple, qui pro-

tégeait leur visage. Cependant elles se sentaient accordées et confiantes, sûres l'une de l'autre. Arrivées au bout des arcades, Maria-Margherita s'arrêta tout à coup :

— Voilà, dit-elle, l'endroit où j'aimais tant à venir quand j'étais plus jeune ; des marchands exotiques y vendaient des oiseaux rares ; et même un soir l'un d'entre eux voulait absolument m'en laisser emporter un sans que je le paye. T'en souviens-tu ?

— Oui, fit Orsola, je m'en souviens. Mais à quoi servent toutes ces puérités auxquelles on s'attache ? On les désire follement, et on souffre de les désirer ; puis, quand on les possède, on souffre encore de la crainte de les perdre ; et le jour où on les a perdues, on s'imagine que rien ne pourra les remplacer. Telle est la misère de notre esprit à courte vue.

— Ainsi tout n'est que désolation et déception ! murmura Maria-Margherita en essayant de sourire.

— Ah ! reprit Orsola d'une voix grave et profonde, que cherches-tu sur la terre qui ne soit autre chose que cela ?

Elles se turent. Maria-Margherita avait lâché le bras de son amie ; elle marchait maintenant à sa suite, la tête basse, réfléchissant à cette loi terrible qui veut que toute joie terrestre ne se paye qu'avec des larmes. Ne valait-il pas mieux, dès lors, renoncer pour toujours à la joie ?

L'idéal du bonheur ne serait-il pas de n'avoir ni désir, ni espérance, ni possession, ni réalité ? S'avancer seule dans la vie, les yeux fixés sur le mystère éternel ? Elle suivait Orsola, dont la démarche, unie, aisée, frayait devant ses pas un chemin facile ; et elle l'enviait d'avoir su se garantir de toutes ces fièvres, de toutes ces secousses, de toutes ces agitations inutiles qui aboutissent au néant.

Pour traverser la vaste place de la Gare-Principe, elles se remirent côte à côte ; puis elles tournèrent à droite dans le quartier neuf et entrèrent ensemble dans la manufacture. Là, elles furent obligées de se séparer, et Maria-Margherita pénétra dans le bureau du sous-chef, pour lui demander de la faire inscrire de nouveau sur le tableau des ouvrières. C'était toujours le même homme poli avec les femmes et portant beau, mais un peu amaigri, un peu fané. Il la reconnut aussitôt, et une expression ironique s'établit sur son visage.

— Ainsi vous reprenez votre ancien métier ? Le mariage ne vous a donc pas réussi ?

Son accent cependant n'était ni malveillant ni hostile. Mais, comme tous les gens qui prétendent juger la conduite des autres, il était satisfait d'avoir deviné juste en ce qui concernait Maria-Margherita.

— Je vous avais bien prédit, déclara-t-il, que vous n'étiez pas faite pour cette vie-là ! Quand

une fille peut se tirer d'affaire sans enchaîner sa liberté, elle a bien tort de se donner les tracas d'un ménage. En ai-je vu passer de ces malheureuses qui, comme vous, quittaient le travail pour se marier et qui, après expérience faite, revenaient ici chercher leur gagne-pain ! Et, presque toujours, ce sont les plus belles et les plus honnêtes qui sont le plus vite lassées de leurs chaînes ; elles ont des maris jaloux qui les maltraitent ; ou bien quelquefois elles sont délaissées pour d'autres qui ne les valent point. Ah ! les hommes sont de grands bandits, croyez-moi ! Heureusement il y en a quelques-uns qui savent faire exception à la loi commune.

Maintenant il regardait la jeune femme avec une évidente complaisance, et, par un geste qui lui était familier, il étirait entre le pouce et l'index la pointe rousse de ses moustaches ; il souriait aimablement, désirant sans doute que Maria-Margherita répondît à ses réflexions par quelque aveu significatif sur sa situation actuelle. Mais elle ne disait rien et se tenait devant lui, digne et grave, attendant qu'il voulût bien faire ce qu'elle était venue lui demander.

— Enfin, reprit-il, en ce qui vous concerne, je suis bien aise de votre retour ici. Vous étiez la plus habile et la plus intelligente de nos brodeuses. Je me ferai un devoir de veiller sur vous, afin que l'ouvrage ne vous manque pas ; et même je pourrai, au besoin, vous faire donner quelques

gratifications ou quelques avances, sans que les autres ouvrières en soient avisées.

— Merci, fit Maria-Margherita. Il me suffira, je pense, de toucher régulièrement mon salaire.

Elle avait hâte de sortir de ce bureau étroit, où elle se sentait comme emprisonnée par les manières subreptices du sous-chef. Déjà elle avait retrouvé cette atmosphère de corruption qui entoure toutes les femmes libres d'elles-mêmes, les honnêtes comme les impudentes. Certes, elle avait dédaigné de paraître s'apercevoir quelle sorte de sentiments recouvrait ces paroles hypocrites et ces regards chargés d'une pitié intéressée ; elle s'était gardée d'expliquer pourquoi elle était revenue, elle aussi, comme tant d'autres, après tant d'autres !... Ces sortes de confidences n'étaient point dans son caractère ; elle avait trop de dignité naturelle, trop de respect des mystères infinis du cœur pour condescendre à se raconter à un indifférent, alors qu'elle gardait le silence même envers ceux qu'elle aimait le plus... Il lui tardait de retrouver Orsola, dont la présence seule dissipait ce malaise intense qu'elle avait gardé depuis sa fuite du « Paradiso ».

Elle la rejoignit en effet, devant la porte de la manufacture et, tout de suite, la jeune fille l'interrogea :

— Eh bien ! es-tu contente ? As-tu obtenu ta réinscription ?

— Oui, dit Maria-Margherita laconiquement ; tout est arrangé comme nous l'avions souhaité.

Puis, serrant le bras de son amie :

— Orsola, dis-moi la vérité : jamais aucun des hommes à qui tu as eu affaire dans ton métier n'a essayé de te détourner de tes devoirs ?

Surprise par cette brusque question, Orsola pourtant ne se troubla point.

— Jamais ! répondit-elle avec une franchise sereine.

— Comment t'y prends-tu pour leur inspirer tant de crainte et les tenir ainsi à distance ?

Orsola se mit à rire ; son rire léger, virginal, mettait de petits trilles dans le silence de la rue déserte :

— C'est fort simple : *je ne les aperçois point !*

— Mais ils te voient, eux ! et tu es belle ! aussi belle que moi, assurément, et peut-être davantage ; tes yeux sont plus profonds, plus attirants ; tous les traits de ton visage sont d'une pureté ravissante ; tu ressembles à une madone, si bien que l'on a envie de s'agenouiller devant toi.

— C'est pour cela, répondit Orsola en souriant ; je suis trop surnaturelle pour eux !

Mais elle s'aperçut que Maria-Margherita ne comprenait point ses paroles et même qu'elle s'en scandalisait un peu ; alors elle essaya de mieux s'expliquer :

— Ecoute : ce ne sont pas seulement les traits

de notre visage, nos yeux, notre bouche qui révèlent ce que nous sommes, c'est l'impression que nous donnons de nous-mêmes, ce qui se dégage de notre âme et que nulle parole ne peut définir. N'as-tu pas pensé à cela souvent, et qu'il est absurde de limiter notre action à de simples apparences ? Il n'y a pas de femmes belles et de femmes laides au sens absolu du mot, car celles-ci suscitent souvent les mauvaises passions de hommes ; il y a celles qui sont possédées par le divin, et les autres, celles qui sont simplement terrestres...

— Ah ! fit Maria-Margherita, étonnée de la science subtile de son amie, où donc as-tu appris toutes ces choses, Orsola ?

— Dans ma conscience ; elle m'a enseigné à ne pas craindre le mal. Crois-tu que ce soit par ignorance que je me suis prémunie contre toutes sortes de dangers ! Je les connais et je les affronte sans inquiétude, parce qu'il y a en moi une présence secrète, qui met en fuite ces démons à visage humain dont tu parlais tout à l'heure avec effroi.

— Hélas ! soupira la jeune femme, tout le monde ne peut être à ce point invincible ; et le chemin où hésitent nos pas est plein de périls cachés et d'embûches.

Une grande tristesse l'envahissait ; la vertu même d'Orsola lui paraissait une injustice du ciel. Pourquoi y avait-il des êtres prédestinés qui

peuvent traverser la vie sans en recevoir aucune souillure ! Et pourquoi sur cent appelés n'y avait-il qu'un seul élu ? Elle pressait sa main sur son cœur gros d'amertume ; elle eût voulu écraser ce cœur et en faire sortir tout ce qu'il contenait encore d'humaine et bourbeuse fange. Ce qui la contristait surtout, c'était de se trouver si différente du reste de l'humanité. Dans l'eau de quelle fontaine, dans le puits profond de quelle âme rencontrerait-elle enfin son image ? Elle désespérait d'être jamais comprise et reconnue par personne. D'un côté, la luxure honteuse, de l'autre, l'impassible pureté...

Cependant appuyées l'une à l'autre, elles marchaient pour regagner les hauteurs de la butte ; à présent l'animation s'était propagée partout ; une rumeur bourdonnante remplissait les rues et les moindres venelles habituellement silencieuses ; des couples étroitement enlacés promenaient cyniquement leur plaisir d'être ensemble, de s'appartenir, et ils défiaient ainsi la malignité du sort... Une fillette aux yeux déjà flétris vendait des fleurs sous l'auvent d'une porte ; elle tendait ses bouquets aux passants et souriait quand l'un d'eux, plus hardi, lui tenait quelque propos équivoque.



III

LE lendemain, comme toutes les cloches du dimanche tintaient dans l'azur, Orsola, voyant que Maria-Margherita restait inoccupée et songeuse, l'invita à venir visiter la tombe de sa mère, ce qu'elle n'avait pu faire encore.

— Ceux qui redoutent la fréquentation des cimetières, lui dit-elle avec sa douceur accoutumée, se privent de la consolation la plus efficace qui puisse nous venir des êtres que nous avons aimés. Ils sont là, dans le repos excellent de la tombe, après tant de fatigues, de luttés, de misères, qui ont usé leur corps ; ils attendent le jour de la résurrection finale ; et c'est le premier effet visible de la miséricorde divine qui déjà sans doute a accordé à leurs âmes les prémices de la gloire sans fin...

Dans le grand Campo Santo, ouvert aux

flancs de la ville, tout parlait, en effet, de l'Eternité ; et la vie et la mort, comme deux sœurs jumelles, se tenant par la main, semblaient marcher ensemble, souriantes et unies, vers ce but où tendent l'instinct et l'indestructible vouloir des hommes. Une multitude de statues évoquaient dans leurs gestes habituels les passagers de cette traversée rapide qui avaient cessé de prendre part à l'activité générale ; et cette population de marbre, refaisant de l'animation sur les tombeaux, semblait rendre plus vif encore l'attrait du sommeil où s'engourdissaient les heureux de ce monde, arrivés au terme du voyage. La cité des riches trépassés, où tant d'ostentation et de luxe étaient dépensés en vain, s'étendait aussiloin que portait le regard ; toutes les formes des orgueils humains s'y trouvaient rassemblées, et c'était une grande pitié de penser que sous ces effigies pompeuses ce qui restait des défunts entre les dalles achevait de se réduire en poussière.

Mais dans une autre partie du cimetière les pauvres reposaient en paix, sans que leur fut imposé ce contraste outrageant. Là, les petites tombes, entourées d'un gazon vert, étaient ornées seulement d'une croix de bois et d'une lampe d'argile ; complètement dégagés du fardeau de l'existence, ces privilégiés, au delà de la vie, pouvaient sentir encore l'éclat du soleil qui réchauffait la terre à laquelle ils étaient confiés ;

peu à peu ils se déshabituèrent d'être et gagnaient ainsi l'oubli, à travers quoi il fallait passer pour arriver à cette gloire éternelle dont Orsola avait parlé tout à l'heure. Quand venait le soir, des mains fidèles allumaient les petites lampes qui brillaient sous les étoiles, comme des vers luisants dans les chaudes soirées d'été, — promesse de résurrection, lueur d'espoir... Maria-Margherita traversa ces douces sépultures, cherchant celle où la vieille Catarina pouvait dormir...

La terre brune, autour, ne s'était pas séchée encore : un oiseau s'y était posé et gazouillait à pleine gorge ; et ce chant persistant, presque immatériel, semblait l'hymne de triomphe de l'âme délivrée des liens terrestres. Il disait, ce petit oiseau prophétique : « La fin dernière n'est qu'une apparence ; tout se réveille et tout se retrouve dans la grande lumière de Dieu. Moi-même, ce soir peut-être, serai-je là, inerte, auprès de ce tertre humide ; quelque méchant coup du sort aura interrompu ma vie fragile ; mais d'innombrables voix semblables à la mienne continueront à vibrer parmi l'ondulation des feuillages, ou dans les plaines infinies de l'espace. Je ne serai pas mort. Personne ne meurt ; aucune créature ne disparaît tout à fait... »

— Mon Dieu ! soupira Maria-Margherita après avoir prié longuement sur la tombe, qu'il fait bon ici, et comme je voudrais y demeurer tou-

jours ! — Il me semble (ajouta-t-elle plus bas), que l'esprit même de ma mère est entré dans ma poitrine, et qu'il va me servir de protection et de guide.

— Peut-être dis-tu vrai, fit Orsola gravement ; il n'est pas de miracle impossible au Christ.

N'a-t-il pas fait sortir Lazare du tombeau, et lui-même n'a-t-il pas rejeté les ombres du trépas ?

Mais Maria-Margherita s'entêta dans une compréhension différente :

— Ce n'est pas un miracle, osa-t-elle répondre à Orsola, c'est une chose naturelle et facile à admettre ; l'esprit de ma mère est venu habiter en moi pour me protéger ; je le sens, je le discerne à travers mes propres pensées...

Cette certitude lui était douce. Elle se trouvait apaisée et fortifiée. Cependant Orsola craignait pour elle une détente brusque, après une si ardente envolée dans l'infini.

— Viens ! dit-elle. Il ne faut pas troubler trop longtemps le repos des morts.

Un groupe d'étrangers s'avavançait dans cette partie du nouveau Campo-Santo ; les deux jeunes femmes se levèrent et gagnèrent l'allée centrale. Midi sonnait à toutes les horloges, et l'*Angelus* aussitôt prit possession de l'air sonore. Pendant un moment, ce fut une étourdissante musique aérienne qui abolissait tous les autres bruits. Puis le dernier tintement se perdit dans une vibration lointaine...

Elles avaient quitté le cimetière et suivaient le bord du torrent du Bisagno qui fermait autrefois l'hémicycle de la ville, du côté de l'Est ; les pluies récentes l'avaient grossi, et il descendait tumultueux, des montagnes, pour se précipiter dans la mer. Mais des ponts avaient été jetés par-dessus son lit profond, sur l'autre rive ; Gênes continuait à s'accroître infatigablement ; d'autres églises, d'autres maisons hautes et plates, d'autres usines, et d'autres hospices peuplaient ce faubourg vivace où se dressaient les vieux forts de la République ligurienne — couronnant la colline escarpée de Ponterotto.

— Nous sommes bien loin de chez nous, ne put s'empêcher de dire Maria-Margherita.

Elle était lasse. Si vaillante autrefois, elle se fatiguait maintenant pour le moindre effort. L'idée d'avoir à retraverser les quartiers populeux et bruyants la remplissait d'une crainte pusillanime, comme si ce tumulte allait lui enlever un peu de la paix de son âme si difficilement reconquise. Orsola jeta sur elle un regard furtif, elle la vit pâle, désespérée, prête à pleurer. A cette minute un tramway passait, encombré de voyageurs ; elle l'y fit monter à la hâte et s'y hissa à son tour. Toutes deux se tenaient debout sur la plateforme d'arrière, secouées par les heurts de la lourde voiture. Bientôt de l'intérieur un homme sortit, qui offrit sa place à Maria-Margherita.

— Asseyez-vous, signora, fit-il poliment.

— C'est que je ne suis pas seule, balbutia Maria-Margherita, gênée qu'on l'eût distinguée plutôt que sa compagne.

Mais Orsola sourit, de ce sourire suave et détaché qui la rendait si poétiquement belle :

— Ne t'inquiète pas de moi ; je n'éprouve aucun besoin de me reposer.

Maria-Margherita prit le siège qui lui était cédé. En face d'elle se trouvaient une mère et ses deux enfants. Ces deux petits, un garçon et une fille, absorbèrent aussitôt son attention. Ils devaient être à peu près de l'âge qu'avaient maintenant Matteo et Zita ; et, s'ils ne leur ressemblaient pas tout à fait, ils avaient cette même grâce un peu sauvage des jeunes êtres élevés sans contrainte. La fillette jouait entre les bras de sa mère et le garçonnet s'appuyait contre sa robe. Un nouveau choc s'étant produit, il vacilla. Alors Maria-Margherita, l'attirant à elle, l'installa solidement sur ses genoux. Il se laissa faire, et la regarda avec de grands yeux bruns-violet qui avaient le velouté des prunes mûres.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, mais continua à la regarder curieusement, tandis que, penchée sur son front, elle lui souriait ; puis ses paupières battirent un peu et il s'endormit, bercé par le mouvement monotone de la voiture et se sentant en

sûreté contre ce sein chaud et doux comme le sein maternel...

Maria-Margherita retenait son souffle. D'abord intéressée par l'enfant, elle avait senti tout à coup ses entrailles s'émouvoir et son cœur se fondre... Ce fardeau, dont elle reconnaissait la molle et adorable douceur, venait de réveiller la plus cruelle de ses souffrances, celle que ni le temps ni le secours de l'amitié, ni Dieu lui-même ne pourraient consoler jamais... Combien de fois Matteo et Zita ne s'étaient-ils pas endormis ainsi contre sa poitrine, cherchant dans sa chaleur protectrice un sûr et inviolable refuge !... Combien de fois s'était-elle penchée sur eux ravie, étonnée encore de cette grandeur et de cette beauté d'être mère ! Maintenant une voix désespérée se levait en elle : « Jamais plus, jamais plus, disait cette voix, jamais plus tu ne tiendras tes enfants blottis contre ton cœur comme tu tiens le fils de cette étrangère !... Tes enfants ne sont plus à toi... Où sont-ils ? Sais-tu seulement si tu reverras quelque jour leurs chevelures si douces à toucher et leurs petits visages heureux ?... Alors, elle éclata en sanglots ; des sanglots lui montaient aux lèvres, aux yeux, aux narines, comme des vagues poussées par le vent ; une tempête terrible grondait en elle. Ses larmes, qu'elle ne retenait plus, tombèrent, grosses et brûlantes, sur le front du petit voyageur ; il s'éveilla et glissa furtivement à terre.

On était à la hauteur de l'église San-Ambrosio ; sur la vaste place Deferrari, la foule était plus dense, plus envahissante que partout ailleurs. Le tramway s'étant arrêté quelques secondes, Maria-Margherita se faufila jusqu'à la plate-forme de devant et sauta au milieu de ces flots humains, sans qu'Orsola l'eût même aperçue...



IV

EN quittant le tramway, Maria-Margherita était montée dans une autre voiture qui conduisait à San-Pier d'Arena. Une idée fixe s'était emparée d'elle : revoir ses enfants, les revoir à tout prix, les entrevoir, ne fût-ce qu'à travers les grilles de l'Orphelinat, et pendant la durée d'une minute ! Mais était-elle sûre de les trouver au bout de sa course ? Ni l'armateur, ni la contessina Marcella n'avaient consenti à lui dire dans quel lieu ils les avaient placés. Sans doute était-ce que, en attendant le retour d'Andrea, ils les avaient envoyés dans cet asile vaste et triste où l'on recueillait les déshérités qui n'avaient plus ni parents ni famille, ni aucun lien en ce monde... Ils grandissaient là, parmi la foule anonyme des orphelins, et peut-être avaient-ils déjà oublié leur mère...

Le sentiment qui dominait dans l'état actuel de Maria-Margherita était celui de son impuissance. Elle s'était brisée trop violemment contre toutes sortes d'impossibilités, pour essayer même de sortir de cette cage de fer, dont les barreaux semblaient rivés sur elle, et où sa propre imprudence l'avait enfermée... Stupidement, elle regardait défiler les rues, les carrefours et les longues avenues qui devenaient moins tapageuses à mesure qu'on s'éloignait de la ville. Naguère, — combien y avait-il de temps de cela ? — elle avait fait cette même promenade avec Andrea. C'était aussi un dimanche, et les feuilles des platanes avaient la même couleur un peu rouillée, au-dessus des petites boules épineuses que le vent léger secouait un peu.

Ils allaient, serrés l'un à l'autre et dégagés de tout souci, contents d'être ensemble et de jouir de ce bel après-midi de liberté. Dans San-Pier d'Arena quelques jardins subsistaient encore, où ils se reposeraient avant de reprendre le chemin de la maison ; ils entendraient bruire le son monosyllabique des fontaines et ils renouveleraient leur jeunesse aux sources intarissables cachées sous la mousse. Combien y avait-il de temps de cela ? C'était avant que Galeas eût emmené Andrea sur son navire. Un si court moment avait suffi pour briser cette sécurité et ruiner ce paisible bonheur ! Maintenant les

membres de ce petit groupe humain étaient dispersés, et nul pouvoir ne saurait faire recommencer ce qui n'était plus ; nul pouvoir ne saurait faire qu'ils se retrouvent à ce point exact de leur vie où, penchés sous la même lampe, assis autour de la même table, ils pensaient que jamais ni l'absence, ni la mort, ni rien de ce qui sépare les êtres, ne passerait entre eux pour les disjoindre.

Malgré l'amertume de ces réflexions, Maria-Margherita souriait doucement ; elle ne cherchait plus rien que cette joie vers laquelle elle courait, que cette consolation unique et suprême. Le tramway électrique n'allait pas assez vite à son gré ; elle eût voulu que l'énergie enfermée dans sa poitrine aidât la force motrice qui entraînait cette pesante charge vers le faubourg lointain d'Arena. Enfin on arriva au terme extrême de la course, et Maria-Margherita put descendre. Elle reconnut un vieil ormeau sous lequel Andrea avait demandé son chemin à un passant ; un peu plus loin, la grille de l'Orphelinat s'encadrait d'une glycine, dont les fleurs fanées formaient sur le sol une jonchée mauve, odorante encore. Elle courut jusque-là. C'était l'heure de la récréation sans doute ; car des cris, des appels, toute l'excitation des jeux, succédant à l'application sédentaire de l'étude, faisaient paraître plus vibrants le rayonnement du soleil et l'azur clair de ce ciel d'automne.

Ils étaient là une soixantaine d'enfants, garçons et fillettes, vêtus d'habillement uniforme pour chaque sexe, — des jupes grises pour les unes, des culottes bleues pour les autres, et portant sur la tête le même béret de paille enfoncé jusqu'au bord des yeux. Garçons et filles s'ébattaient ensemble sous la surveillance d'une seule religieuse qui se promenait au milieu d'eux en lisant son office, et dont le recueillement ne semblait nullement troublé par le vacarme étourdissant de cette troupe d'enfants dont les plus âgés pouvaient avoir treize ans et les plus jeunes quatre ou cinq à peine. Parfois l'un des petits, poursuivi trop étroitement, allait se jeter entre ses jambes ; alors elle souriait, lui tapotait doucement la joue et reprenait sa pieuse lecture. Vraiment ils avaient l'air très heureux et ne paraissaient pas se douter de leur triste destinée. Cette douleur profonde qui vient de l'esprit et ravage la sensibilité, ils ne la comprenaient pas encore. Ils vivaient, et c'était assez. Cette heure de joie entre le passé et l'avenir suffisait à faire entrer en eux la plénitude du bonheur...

Accrochée aux arceaux de fer de la grille où elle avait noué ses doigts enfiévrés, Maria-Margherita regardait passer et repasser les petites robes grises toutes pareilles, les petites culottes bleues toutes semblables. Vainement elle cherchait à saisir au vol, parmi tant de silhouettes

tourbillonnantes, celle de Matteo ou de Zita. Elle ne pouvait retenir dans ses yeux aucun visage. S'était-elle trompée, et ne serait-ce point ici que Galeas les aurait amenés? Ou bien étaient-ils malades ou punis? Ils étaient si espiègles, si fous autrefois; Matteo surtout, qui jamais ne voulait obéir! Elle se désolait à la pensée qu'ils étaient retenus derrière quelque fenêtre strictement close, alors que leurs camarades s'amusaient librement... Mais peut-être allait-elle les apercevoir dans l'une de ces rondes désordonnées que les enfants nouaient et dénouaient sans cesse au gré de leurs caprices; ses yeux se fatiguaient à vouloir les contenir ensemble... Tout-à-coup, dans une bande de garçonnets qui se poursuivaient à l'autre bout du préau, elle crut reconnaître la tête charmante de Matteo, sous l'affreux béret de paille qui leur donnait à tous le même aspect vulgaire et lourd. Elle voulut l'appeler; sa voix se figea dans sa gorge... Puis il était loin déjà, et peut-être même n'était-ce pas lui?

Certainement elle ne pourrait en savoir davantage; pourtant elle restait là, hypnotisée, sidérée, sortie d'elle-même et incapable d'un effort quelconque de volonté. Les chants puérils, soulignés par les battements des pieds et des mains, apportaient à ses oreilles des rythmes anciens qu'elle avait entendus jadis dans les ruelles de la butte; et c'était les mêmes into-

nations aiguës, les mêmes explosions de gaieté, les mêmes bourdonnements d'insectes ivres de mouvement et de lumière. Une ronde unique s'était formée. Bientôt sans doute la récréation allait finir ; on se pressait de s'amuser encore ; frénétiquement, les petites jambes tournaient toujours plus fort, toujours plus vite..... Une petite fille tomba, la ronde s'arrêta soudain.

La fillette s'était heurté le genou dans sa chute ; elle criait : « Maman ! Maman ! » Alors la religieuse, fermant son livre, accourut ; elle examina l'imperceptible bobo, y passa la main deux fois, doucement ; puis elle remit l'enfant sur ses jambes, en lui disant : « Ce n'est rien, ma petite Zita, ce n'est rien, retourne jouer ». Mais la fillette pleurait encore et répétait nerveusement : « Maman ! Maman ! »

Maria-Margherita avait lâché la grille et s'enfuyait pour ne plus entendre cette voix qui entrait en elle comme celle de l'ange réprobateur ; elle s'enfuyait, abasourdie de honte, de fureur et de ressentiment. Comment n'avait-elle pas brisé à coups de poing les barreaux de fer et repris son bien, son enfant, qu'une autre femme soignait et caressait à sa place ? Mais elle n'avait rien fait ; elle s'enfuyait comme une coupable, elle n'avait plus que le sentiment de son indignité et de sa faiblesse... Elle s'enfuyait, décidée à la mort, souhaitant l'accident banal

qui lui épargnerait de faire elle-même le geste courageux qui délivre. « Maman ! Maman !... » La petite voix la poursuivait à travers les carrefours et les avenues où elle s'engageait au hasard ; elle la sentait battre des ailes dans sa poitrine comme un oiseau enfermé. Ce n'était plus à ses oreilles que palpitait cette voix, mais dans son cœur... Arrivée à la hauteur de la place Deferrari, elle s'assit sur un banc, cherchant des yeux de quelle façon elle pourrait échapper à cette douleur surhumaine, et elle aperçut Orsola qui s'avançait au devant d'elle, un sourire mystérieux aux lèvres.



J'AI eu une révélation singulière, dit Orsola, quand elle eut installé son amie dans la petite chambre à côté de la terrasse où elles couchaient toutes deux : pendant que tu étais absente, je suis entrée dans l'église San Ambrosio. J'espérais que tu viendrais m'y rejoindre ; les Vêpres venaient de finir, et l'odeur de l'encens remplissait encore les voûtes. Alors, comme je priais pour toi avec ferveur, les yeux fermés, la tête abattue sur ma poitrine, j'ai vu le Christ Jésus, notre Sauveur, qui venait vers moi et qui prononçait ton nom.

Maria-Margherita eut le pâle sourire de ceux qui n'attendent plus aucun bonheur en ce monde.

— Tu te trompes, Orsola, ou tu cherches à me tromper par miséricorde. Si tu as entendu prononcer mon nom, ce ne peut être que par

quelque esprit diabolique qui a voulu abuser de ta candeur.

Mais Orsola se récria ; elle était sûre que c'était bien la voix du Christ, cette voix familière à ses oreilles, qui une fois de plus l'avait avertie de ce que préparait dans ses desseins l'éternelle Sagesse. N'était-ce pas ainsi que l'Agneau avait coutume de converser avec ses épouses mystiques, celles qui, pour se hausser jusqu'à lui, renonçaient à toutes les voluptés de de la terre ?

Brisée par la fatigue, Maria-Margherita écoutait à peine le récit merveilleux d'Orsola. Si convaincue qu'elle fût de la sainteté de son amie, elle n'essayait pas de la suivre dans ses hautes envolées mystiques, dont, pour sa part, elle n'avait jamais eu le moindre vestige, même dans ses moments de plus grande ferveur. Cependant la jeune vierge continuait de sa voix paisible à raconter ce qu'elle avait entendu : l'épreuve touchait à son terme ; bientôt la dernière goutte du calice serait épuisée, Andrea allait revenir...

Maria-Margherita était sortie de sa torpeur : d'un geste fou, elle avait saisi le bras d'Orsola, et elle le secouait, animée d'une fureur indicible :

— Et mes enfants ? Tu ne me parles pas de mes enfants ? Qu'importe qu'Andrea revienne, si on ne me rend pas mes enfants ?

— Calme-toi, je t'en supplie, dit Orsola en

l'immobilisant contre sa poitrine. Tes enfants te seront rendus en même temps que leur père. Le jour où Andrea reviendra, toutes tes souffrances seront finies.

Ployée sur le sein d'Orsola, Maria-Margherita continuait à pousser de courts sanglots ; elle suffoquait et, par instants, essayait de se dégager des mains fermes et douces qui la retenaient captive. Ce retour du mari offensé, elle n'y croyait plus qu'à peine ; elle s'en effrayait presque, après l'avoir si longtemps vainement désiré. Au bout de quelques instants, elle dit comme dans un rêve :

— Et s'il ne me pardonne point ? S'il refuse de me laisser vivre avec eux ?

— Oh ! dit Orsola dans un grand soulèvement de tout son être, Dieu ne serait pas aussi cruel !

Inquiète pourtant, elle s'était agenouillée sur les dalles ; elle priait les mains jointes, les yeux levés vers le ciel de pourpre qui illuminait la ville et semblait vouloir l'attirer jusqu'à lui... Son beau visage resplendissait d'une telle béatitude que Maria-Margherita, dans l'espoir de retrouver un peu de cette force divine qu'elle avait perdue, s'agenouilla, elle aussi, et joignit les mains.

.....

Cependant l'idée de revoir Andrea s'était de nouveau installée en elle. Elle se disait qu'il reviendrait tôt ou tard reprendre ses enfants, et

que, lorsqu'il aurait usé le venin de son amertume, il aurait hâte de les arracher à la surveillance de Galeas et de les élever lui-même, comme tout honnête homme doit le faire. Peut-être aussi conservait-il au fond de son cœur le secret désir de se rapprocher de son épouse ?..... Il l'avait aimée si passionnément qu'il ne pouvait l'avoir oubliée tout à fait... Maintenant que Maria-Margherita connaissait toutes les émotions et toutes les anxiétés de l'amour, elle se rendait mieux compte de ce qui avait dû se passer dans le cœur exigeant d'Andrea.

Il avait joué sur elle toutes les chances de bonheur de sa vie ; pour la conquérir, il avait lutté patiemment, obstinément ; du jour où il avait triomphé de ses résistances, il s'était appliqué à lui rendre minute par minute tout le bonheur qu'elle lui avait accordé ; auprès d'elle il cessait d'être un ouvrier un peu rude et fruste, pour devenir quelqu'un de plus raffiné et de plus tendre dans l'expression de ses sentiments. Il la comblait d'attentions et de soins... Tout cela ne pouvait être aboli ; Andrea l'aimait encore ; il avait essayé peut-être de détruire en lui ses souvenirs, mais ces souvenirs, comme une plante fauchée qui a des racines souterraines profondes, refleuriraient plus généreux et plus vivaces...

Maria-Margherita vivait à présent avec cette pensée continuelle. Chaque soir, sa tâche terminée, elle partait pour aller guetter dans le

port l'arrivée des grands paquebots. Elle avait fini par connaître toutes les cales où débarquaient les passagers, toutes les compagnies qui faisaient le service de navigation pour l'Amérique, l'Océanie et l'Extrême Orient. C'était généralement vers cette heure de la fin du jour que les navires, quittant le large, venaient se ranger entre les pontons, crachant la fumée par toutes leurs cheminées béantes et battant les vagues du mouvement rotatoire de leurs hélices. Ces bruits faisaient tressaillir le cœur de Maria-Margherita. Chaque fois qu'elle assistait à la manœuvre, et que, dans un dernier effort, le navire touchait au ponton, elle se disait : « Andrea est-il sur celui-ci ? Vais-je le voir descendre parmi le flot pressé des voyageurs ? » Et elle se l'imaginait un peu plus brun et amaigri, marqué par la fatigue et le chagrin. Elle s'avavançait vers lui et, sans lui dire une parole, il la recevait sur son cœur.

Mais toujours ses espoirs étaient déçus... En avait-elle vu sortir des flancs de ces lourds paquebots de ces voyageurs pressés de regagner la patrie ! Tous, ils avaient sur le front le même froncement d'impatience, et tous, ou presque, ils trouvaient pour les accueillir les bras ouverts d'une femme ou d'un ami. Elle avait assisté à des scènes émouvantes et entendu les paroles brusques et trépidantes du retour : « Enfin c'est toi ! Que cette absence a été longue ! — Tu vas

bien ? Tu n'as pas souffert en route ? » Et les baisers, les serremments de mains, les tendres enlacements succédaient à ces dialogues, toujours les mêmes. Les couples parlaient d'un pas alerte et joyeux ; ils montaient vers la ville, vers le paisible bonheur retrouvé...

Et Maria-Margherita regagnait seule la butte, cachant ses larmes, pour ne pas trop contrister Orsola.

Cependant un jour, — c'était vers la fin de décembre, — elle eut un commencement de joie, vite déçue. Cela se passait justement devant le ponton Frederico Guglielmo d'où, la première fois, Andrea s'était embarqué avec l'armateur. Les plus grands transatlantiques venaient atterrir à ce quai, qui occupait juste le milieu de l'anse du vieux port ; une foule énorme s'y trouvait constamment massée par le va-et-vient des arrivées et des départs. Il faisait froid ce soir-là ; toute la matinée la neige était tombée, ce qui rendait les pavés glissants et difficiles.

Maria-Margherita s'était enveloppé la tête d'un voile épais, et, perdue parmi les gens attentifs, elle regardait se vider l'énorme navire qui venait de stopper et déchirait encore l'air des cris stridents de sa machine. Frileux, les passagers disparaissaient presque sous les casquettes enfoncées et les lourds manteaux qui les protégeaient du col aux talons. L'un d'eux passa près d'elle, qui avait les allures décidées

et les yeux sombres d'Andrea. Elle bondit vers lui : « Tu ne me reconnais donc pas ? » Mais cet homme la repoussa de la main, surpris et comme offensé. Au regard qu'il lui jeta, elle avait compris son erreur ; — et, confuse, désespérée, elle n'avait pas attendu la fin du débarquement pour regagner la maison.

Le découragement la reprenait ; si elle n'avait pas eu Orsola pour remonter chaque jour ses énergies défaillantes, elle eût renoncé à une vie aussi misérable et aussi indigne du cœur frémissant qu'elle sentait battre dans sa poitrine. Mais Orsola ne lui permettait point de se laisser aller au désespoir ; elle trouvait sans cesse des paroles fortifiantes à lui dire. Une nuit qu'elle l'entendait pleurer davantage, elle était accourue auprès de son lit : « Aie confiance, tu as déjà payé plus que ta dette, l'expiation est près de finir ! » — « Ah ! répondit Maria-Margherita d'une voix navrée, pourquoi ne suis-je pas morte avant d'avoir quitté le Paradiso ? »

Le souvenir de ces heures brûlantes l'assaillait et l'amollissait encore. Pourtant, autant qu'il était en son pouvoir, elle se refusait la douceur de penser à Oberto. Penchée sur son métier et activant le travail régulier des navettes, elle s'appliquait à emprisonner son esprit dans ce rythme monotone. Elle faisait des prodiges d'habileté, des merveilles de grâce et de fraîcheur. Le sous-chef, quand elle rapportait son

ouvrage à la manufacture, l'accablait de compliments et de félicitations qui paraissaient être sincères. Elle ne répondait point ; cela la touchait fort peu. Ce qui lui importait, c'était de brider de plus en plus sa sensibilité, de devenir comme une morte vivante, de ne plus savoir ce qu'elle avait été autrefois...



VI

MARIA-MARGHERITA était seule, penchée sur la tâche quotidienne, quand la porte s'ouvrit sans qu'elle eût entendu frapper, et presque aussitôt le rideau qui séparait la chambre de la terrasse se souleva. Alors elle retourna la tête et poussa un cri de terreur, car elle venait de reconnaître le vieux Pace.

— Ne vous alarmez point, lui dit-il de sa voix basse et discrète, et excusez-moi si je suis entré trop vite. Il faut laisser là votre ouvrage et venir avec moi jusqu'à l'église Sainte-Marie de Carignan.

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle avec anxiété. Et d'abord, comment avez-vous su que j'étais ici ?

Il eut un hochement de tête expressif.

— Il y a assez longtemps que je vous cherche !

Je puis dire que j'ai battu tous les quartiers de la ville avant de retrouver votre piste. — Ah ! Signora, ajouta-t-il en refoulant les larmes qui lui venaient aux paupières, comment ne vous êtes-vous pas douté du mal que vous nous avez causé ?

Elle ne disait rien, pétrifiée par cette présence inattendue qui remettait devant elle, spontanément, tout ce qu'elle avait voulu oublier. Le vieux Pace se tenait debout et répétait avec un frémissement d'impatience :

— Il faut me suivre jusqu'à l'église de Carignan tout de suite, tout de suite...

Alors elle se leva, résignée. Elle redoutait d'en entendre davantage, et que cela l'empêchât de faire ce que Pace lui demandait. D'ailleurs, elle ne soupçonnait aucun piège : si on eût eu quelque mauvais dessein sur elle, on n'eût pas choisi pour l'y attirer ce lieu sacré où veillait l'image de la Vierge la plus vénérée des Génois. Elle ne redoutait même aucune surprise de sa propre faiblesse ; le trouble qu'elle ressentait — elle s'en apercevait bien — n'était point comparable à celui qu'elle eût ressenti naguère dans les mêmes circonstances ; quelque chose avait dû mourir en elle depuis, et déjà elle n'était plus la même créature qui, pâmée aux bras d'Oberto, avait goûté les suprêmes félicités de l'amour.

Pourtant elle tenait son cœur à deux mains en descendant l'escalier et en marchant dans la

« Salita » rapide à côté du vieux Pace, qui se hâtait et s'essouffait, comme s'il eût craint d'arriver trop tard. Quand ils eurent passé le grand pont de fer suspendu au-dessus de la rue de la Mère de Dieu, et que la façade toute blanche de l'église apparut sur l'autre colline aux yeux de Maria-Margherita, elle eut un mouvement d'inquiétude. Mais il était trop tard pour reculer. Sous le porche, un mendiant tendait sa sébile ; elle voulut s'arrêter pour lui faire l'aumône ; Pace ne lui en laissa pas le temps :

— Par ici, dit-il, sous le grand tableau de la *Pieta*.

Et il disparut, après s'être assuré qu'elle s'engageait bien dans la nef obscure, au bout de laquelle le fameux tableau de Luca Cambiaso avait attiré tant de fois les regards de la jeune femme.

Oberto se tenait là, immobile et debout, les épaules voûtées et les yeux fixés à terre ; sa face étroite, encadrée par l'or pâle de ses cheveux, avait toujours cette expression d'indicible langueur qui en augmentait la spiritualité ; et toute sa personne longue et frêle, et comme élançée vers l'au-delà, donnait l'idée d'une vie délicate et près de finir.

Maria-Margherita osait à peine avancer vers lui. Elle éprouvait une impression étrange, inattendue, qui lui faisait douter de la réalité de ses souvenirs. Était-ce bien cet être, presque détaché

de la terre, qui dans les jardins du vieux palais Doria et dans le verger en fleurs du Paradiso, avait exercé sur elle une si charnelle attraction ? Il avait relevé la tête et lui souriait de loin ; elle reconnut les dents petites et nacrées, sur lesquelles elle avait appuyé ses lèvres. Alors elle avança plus vite, afin qu'il n'attendit point davantage.

Ils étaient seuls en face l'un de l'autre. L'église était entièrement déserte, et les quatre coupes qui forment les angles de la croix grecque versaient une lumière incertaine sur la mosaïque lisse et nue. Les mains d'Oberto avaient saisi celles de Maria-Margherita ; ses yeux reposaient sur elle avec une indicible émotion. Elle comprit que, lui aussi, il avait passé l'heure dangereuse du désir.

— Je vous remercie de n'avoir pas refusé de venir, lui dit-il. Oh ! Maria-Margherita, si j'étais mort sans vous avoir revue, les joies de l'Éternité m'eussent paru maussades et sans douceur.

— Vous ne mourrez pas, Oberto ! N'avez-vous pas déjà triomphé d'un mal cruel ?

Il la regarda avec plus de tendresse, comme s'il eût voulu d'avance la consoler :

— Le mal qui m'emporte, dit-il, est bien plus ancien et bien plus fatal ; et personne, cette fois, pas même vous, ne pourrait m'en délivrer.

Puis, la voyant prête à défaillir, tant elle était pâle et tremblante, il ajouta, avec un sourire résigné :

— Je touche à l'âge qu'avait exactement ma mère quand elle a quitté ce monde, et je sais, je sens que je ne dépasserai pas ce terme. Ne vaut-il pas mieux, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi ? Nous nous sommes trop violemment aimés, Maria-Margherita, nous avons atteint d'un bond le terme extrême de l'amour, au delà duquel c'est le néant. Vous l'avez bien compris, puisque vous m'avez abandonné si vite et sans esprit de retour.

— Ah ! s'écria-t-elle, si j'avais été libre de vous appartenir, Oberto, je ne vous eusse jamais quitté !

Il acheva ce qu'elle n'avait point osé exprimer tout à fait :

— Ce n'est point un reproche que j'entends vous faire. Quel droit possédais-je sur vous ? Je ne vous avais point appelée, et, quand vous êtes partie, je n'ai même pas tendu la main pour vous retenir. Si j'ai détruit votre bonheur terrestre, il faut me le pardonner, Maria-Margherita...

Il attendait cette parole d'absolution et de libération. Mais elle tardait à répondre. Elle se demandait comment elle aurait le courage de se séparer de lui encore une fois. La tentation la prenait de s'accrocher à l'épaule d'Oberto et de

retourner avec lui au Paradiso pour le soigner, le sauvegarder, lui donner la force de vivre..., elle ne souhaitait point autre chose ; sa bouche n'aspirait point au baiser.

— Ah ! Oberto, mon Oberto, soupira-t-elle, comment pourrais-je penser à vous avec amertume ? Que Dieu me fasse la grâce de vous conserver et j'accepterai volontiers de ne plus être qu'une pauvre âme errante dans les ténèbres d'ici-bas ; je renoncerai à toute joie terrestre, pourvu que j'aie cette joie suprême de vous retrouver un jour.

— Ainsi, dit-il tristement, nous n'avons ni l'un ni l'autre accepté dans le fond de nos cœurs la séparation définitive ?

Elle le regarda, effrayée qu'il l'aimât toujours à ce point. Allait-elle se jeter dans ses bras et perdre ainsi, dans cette ultime faiblesse, le fruit d'une expiation déjà longue ? Oui, qu'Oberto ouvrit ses bras, et elle allait s'y précipiter comme dans un abîme où sa chute retentirait, irrévocable et pesante... Mais il eut pitié du drame terrible qui se jouait en elle ; il ne fit pas ce geste égoïste de la reprendre pour se séparer d'elle encore. Ne valait-il pas mieux que le sacrifice fût consommé tout de suite, et que leur martyre à tous deux cessât, avant qu'il devînt intolérable ?

— Pauvre femme ! Pauvre amie ! murmura-t-il doucement.

Et, frappant des mains, il appela le vieux Pace, qui attendait, blotti dans l'ombre d'un pilier, le signal familier de son maître.

— Pace, tu vas reconduire la signora jusqu'à sa demeure. Prends soin d'elle et ne la quitte que lorsqu'elle t'aura congédié. J'attendrai ici ton retour.

Devant la *pieta* qui représentait la Vierge douloureuse dans l'instant le plus pathétique de son renoncement, Oberto éleva son esprit au-dessus de sa propre misère et se prit lui-même pour objet de ses méditations. Jamais il ne s'était cru créé pour le bonheur, et jamais il n'avait cherché à en saisir les fragiles apparences ; cependant le bonheur lui était venu, mais tellement fugitif et traversé d'inquiétudes qu'il en avait gardé au fond de son être un tremblement douloureux ; en vérité, si, cédant à une nouvelle surprise de leur sensibilité, il eût accepté l'acte héroïque de Maria-Margherita, il n'eût pas su la récompenser par une assez vive tendresse ; et cependant c'était de l'avoir perdue qui hâtait et déterminait sa fin...

Il regardait le beau Christ aux membres étirés et raidis, reposant sur les genoux de la Madone, et il se disait que la Rédemption du monde n'avait peut-être pas coûté plus de douleur au Fils de Dieu que ne lui avait coûté à lui-même la rédemption de son âme... Lui aussi, il avait prononcé le « *Fiat* » de l'ultime sacrifice :

il avait dit adieu à Maria-Margherita sans même effleurer son front charmant. Ils s'étaient séparés pour toujours, comme s'ils eussent dû se retrouver le soir même dans les divines extases de la possession. La force mystérieuse qui les avait joints les condamnait à redevenir l'un pour l'autre deux étrangers, deux passants que le hasard a réunis un soir sous le même abri et que la vie et la mort roulent ensuite à travers leurs ondes fugaces.

Oberto en était là de ses méditations quand Pace revint auprès de lui :

— Tu as reconduit la signora chez elle ? Que t'a-t-elle dit pour moi ?

— Rien, fit le vieux serviteur, dont les yeux se mouillaient de larmes.

Et se ravisant, il ajouta :

— Elle s'est remise à l'ouvrage, telle qu'elle était, lorsque je suis allé la chercher il y a une heure. J'ai cru voir que ses mains tremblaient un peu ; elle m'a seulement fait un signe des paupières en m'ordonnant de partir : « Il ne faut pas rester ici davantage, Pace, m'a-t-elle dit de sa voix douce. Votre maître est seul, et il vous attend. »

.....

Maria-Margherita avait, en effet, repris sa tâche et, quand Orsola monta la rejoindre sur la petite terrasse, elle trouva la jeune femme appliquée et silencieuse comme toujours. Mais

une atmosphère troublée régnait encore autour d'elle, que les sens subtils de la vierge percurent tout de suite.

— Que s'est-il passé en toi ? demanda-t-elle à son amie.

— Ne m'interroge pas, Orsola. Qu'il te suffise de savoir ceci : mon cœur est mort, ou il est bien près de mourir.

— Le cœur est la dernière chose qui meurt en nous, dit Orsola gravement. Mais sans doute tu veux dire par là que l'occasion de ton péché ne se présentera plus devant tes yeux ?

— Peut-être, soupira Maria-Margherita. Je me sens désormais à l'abri de la tentation. Rien au monde ne saurait plus me tenter ; j'ai perdu le goût du désir.

Elle parlait avec calme, sans laisser paraître le regret tenaillant qui la déchirait encore. Orsola lui mit un baiser sur le front et s'éloigna. Elle savait qu'il est des heures où il ne faut pas intervenir entre Dieu et la conscience humaine.

Le jour baissait rapidement ; la lumière fausse et mélangée du crépuscule remplaçait la limpide clarté de l'après-midi. Maria-Margherita rangea son métier ; et, se levant, elle alla s'accouder à la balustrade, d'où se découvrait le grand horizon... Pour la première fois depuis qu'elle était revenue habiter sur la butte, elle permettait à ses regards de se porter vers le « Paradiso », où maintenant elle était sûre de ne retourner jamais.

Et ce lui était une joie atroce et douce d'aller y reconquérir en esprit tout ce qu'elle y avait laissé d'elle-même. Un instinct secret l'avertissait que toute fin est un allègement ; elle avait beau se révolter, c'était ainsi : la vie était cruelle à ce point que la possession intégrale de soi pouvait paraître supérieure aux plus vives sensations d'une passion partagée, et que l'être le moins entaché d'égoïsme pouvait estimer meilleure la volupté de se ressaisir et de s'élaner d'un vol libre vers les hautes sphères, où l'attire sans cesse un idéal inconnu.

Avec quelle âme avide, empressée, inassouvie, Maria-Margherita reprenait en cet instant conscience de sa personnalité ! Elle se penchait sur le fond vertigineux de son être, et elle y découvrait les cendres brûlantes d'un grand amour ; ces cendres formaient l'image exacte d'Oberto ; elle le revoyait tel qu'elle l'avait si passionnément aimé ; — mais elle comprenait en même temps que ce qui lui avait paru être l'essentiel de sa vie n'était qu'un reflet de cette lumière éternelle, dont tout être porte le gage en soi en venant au monde... Ah ! ce verger du Paradiso noyé dans le déclin du jour et qui, hier encore, lui paraissait détenir une formidable puissance d'attrait, elle s'y promenait à l'aise, dans sa pensée affranchie et clairvoyante ; sans inquiétude, elle en évoquait toutes les richesses et toutes les délices.

Maria-Margherita se hâtait de remuer ces souvenirs, qui étaient restés ensevelis dans son cœur ; elle se hâtait de leur rendre cette vie éphémère, sachant que leur résurrection n'aurait que la durée d'un soir, — tels ces insectes qui, trop longtemps enfermés dans un vase clos, s'ébattent quelques instants à l'air, avant de retomber inertes et en poussière sur le sol. Elle enviait presque le sort d'Oberto, qui, lui du moins, emporterait ces souvenirs dans la tombe, sans que le temps les eût flétris. Et cette pensée qu'il s'endormirait avec sa seule image dans les yeux, avec son seul nom sur les lèvres, la remplissait d'une exaltation magnifique. Elle s'y complut longtemps ; elle en pressa toute la beauté ; elle était heureuse que cette rare fortune de leur rencontre s'achevât dans une clarté d'apothéose, au lieu de finir dans la lassitude ou la trahison, comme la plupart des autres rencontres humaines.

Quelques étoiles commençaient à briller sur l'azur sombre du ciel ; leur frémissement animait la nuit d'un mystère incessant et irrévélé. Il était impossible de ne pas être troublé par la vision de ces mondes lointains et par leurs secrètes connivences avec la terre. Si ignorante qu'elle fût de ces choses, Maria-Margherita en subissait profondément l'attirance. Toute jeune et à cette même place, que de fois elle avait salué la souveraine splendeur des astres ! Son imagina-

tion d'enfant y plaçait le séjour bienheureux des élus, et sa prière du soir était plus fervente quand elle les prenait pour témoins.

Jamais dans aucune église, devant aucun autel somptueusement décoré, elle n'avait éprouvé l'émotion de la présence divine aussi directement que devant cette majesté de la nuit ouvrant ses portes inaccessibles pour laisser passer le cortège lumineux des étoiles. Tous ces mirages, toutes ces lueurs, toutes ces apparences, qu'était-ce, sinon l'esprit de Dieu qui se manifestait par ces signes ? Tout était Esprit, tout était Amour... Elle le comprenait cette fois encore, bien que brisée et crucifiée par la vie. Tout était Esprit, tout était Amour... et le baiser d'Oberto était peut-être une de ces petites étoiles brillantes qui gravitaient là-haut dans le cœur innombrable des mondes.



VII

MAINTENANT que nul fardeau n'appesantissait plus sa conscience, Maria-Margherita se laissait emporter sur les ailes vigoureuses de l'espoir. Quelque chose certainement lui était dû, puisqu'elle avait expié sa faute, et selon la justice de Dieu et selon la justice des hommes. Et elle attendait la réalisation de la promesse faite à Orsola.

Mais que les jours étaient longs et monotones ! Avec les mauvais vents de décembre, une tempête s'était déchaînée sur le golfe. C'était un spectacle terrifiant que de voir de la Lanterna la lutte des navires essayant de ruser avec les vagues pour entrer subrepticement dans le port. Il y fallait toute la science des capitaines et tout le sang-froid des pilotes. Encore les gros bâtiments étaient-ils obligés parfois de se tenir dans

l'abri des bassins occidentaux, avant de parvenir à franchir la passe étroite qui fermait l'entrée de la rade, entre les ouvrages avancés du vieux Môle et du Môle neuf. Maria-Margherita suivait anxieusement ces péripéties. Toute sa vie était attachée à cette grande vie maritime pleine de traîtrises et d'écueils. Elle se disait : « Le sort aurait-il assez de perfidie pour faire naufrager Andrea dans l'instant même de son retour ? » Ah ! si un pareil malheur arrivait, elle n'aurait plus le courage d'affronter d'autres déceptions, elle s'offrirait elle-même au courroux des flots.

Ces gros temps durèrent une semaine ; après quoi, le calme se refit soudain. Tout était devenu riant et clair ; les manœuvres difficiles semblaient s'accomplir sans grand effort. Une activité admirable se propageait de la mer aux collines, traversant toute la cité et la gonflant d'un sang généreux. Certes, les vingt millions que le duc de Galliera avait jetés naguère dans la rade, et qui avaient été le premier point de départ de son accroissement, avaient fructifié au delà de toute espérance, et l'on pouvait assurer avec orgueil que l'antique suprématie, assurée jadis à la ville par les Doria, était maintenant dépassée, grâce à la générosité de ce nouveau « Père de la Patrie ».

Le souffle du génie moderne, la puissante organisation du Consortio, l'accord unanime des

habitants ne cessaient pas d'augmenter chaque jour cette expansion. Il était enivrant de se promener sur les grandes voies bordées de candélabres de bronze qui s'allongeaient au-dessus des quais, et de surprendre dans son élan et dans son rythme la respiration de cette cité incomparable. Son luxe, sa grandeur, tout ce qui dans le passé et dans le présent avait contribué à sa prospérité inégalée, tout cela lui venait de la mer. C'était la mer qui avait doté Gênes la superbe de ses palais, de ses églises, de ses rues somptueuses, et qui lui avait mis au doigt l'anneau de leurs noces indissolubles ; c'était elle qui faisait ce peuple si fier et si grand... Maria-Margherita ressentait en elle l'orgueil d'être la fille d'une cité aussi magnifique ; elle retrouvait dans les ressources profondes de son hérédité la force d'être encore une épouse heureuse et de consoler Andrea de tout le chagrin qu'elle lui avait causé...

L'assurance de ce prochain bonheur lui mettait une auréole au front ; elle cheminait sans regarder personne, les yeux fixés sur l'avenir. Un soir, comme elle revenait de sa course accoutumée à la jetée Frederico-Guglielmo, elle se heurta à quelqu'un qui lui barrait le passage... et elle reconnut Galeas. L'armateur gardait sur son visage cette expression de vaniteuse bonhomie qui lui était habituelle. Il sourit devant l'effarement de la jeune femme ; et, la retenant, il s'informa avec intérêt de ce qu'elle

était devenue depuis sa visite au palais Saint-Georges.

— Je vous croyais disparue encore, ajouta-t-il ; pourquoi ne m'avoir plus rien demandé ?

Maria-Margherita, un instant déconcertée, avait recouvert toute son assurance.

— A quoi bon ? répondit-elle froidement. Ne m'aviez-vous pas refusé la seule chose qu'il m'importait d'obtenir ?

— Oui, je sais... Vous étiez terriblement nerveuse ce jour-là... Peut-être maintenant pourrions-nous mieux nous entendre ?

— Je ne le pense pas, fit-elle.

Cependant elle songeait à tirer parti de cette rencontre fortuite, qui allait lui permettre d'avoir des nouvelles de ses enfants et peut-être même de celles d'Andrea. Elle laissait Galeas marcher auprès d'elle, dans la rue montante, et même elle ralentissait le pas, s'apercevant qu'il s'essouffait un peu à la suivre. Quand ils furent au milieu de la grimpée, il s'arrêta et, lui montrant un café où l'on servait des rafraîchissements et des glaces, il s'arrêta :

— J'entre ici boire un mazagran, car j'ai soif. Voulez-vous faire comme moi ?

Sans attendre sa réponse, il avait ouvert la porte et se dirigeait vers une table, au fond de la salle. Maria-Margherita s'étonna de se trouver assise auprès de lui. Les deux consommations étaient déjà devant eux avec de la glace

pilée et un tuyau de paille ; il huma une lente gorgée et dit ensuite :

— C'est un hasard que je puisse m'arrêter ainsi quelques moments. Du matin au soir je n'ai pas le temps de respirer. Le dernier de mes ouvriers ne mène pas une existence plus laborieuse que la mienne !

— Cette existence vous plaît, sans doute, car rien ne doit vous obliger à donner un pareil effort ? fit observer Maria-Margherita.

Il la regarda avec une curiosité ironique :

— Vous le croyez ? On le croit quand on ne regarde que les apparences ! Mais est-on jamais libre de se dérober aux obligations qui pèsent sur soi ? Si je cesse de marcher, ce sont tous les rouages d'une immense machine qui s'immobilisent par le seul fait de ma paresse ou de mon manque d'initiative, et, si je me trompe dans mes directions, ce sont les intérêts de milliers d'hommes qui se trouvent compromis.

Il soulevait ses épaules d'un geste las, comme si tout ce poids les eût écrasées encore ; cependant il conservait cet aspect énergique et résistant qui donnait de lui cette impression d'avoir été forgé par le marteau d'un Vulcain. Peut-être mettait-il une certaine coquetterie à faire parade de sa force et des qualités d'endurance qu'il déployait ? Peut-être aussi était-ce une façon de se faire excuser les satisfactions d'un autre ordre qu'il s'accordait au milieu d'une vie si

difficile et si pleine. Quoi qu'il en soit, Maria-Margherita ne s'intéressa pas davantage aux doléances de Galeas ; elle ne l'avait pas suivi jusque-là pour l'entendre discourir sur les vicissitudes de son état ; elle attendait tout autre chose, et, sans doute, le comprit-il, car il reprit, en la regardant avec insistance :

— J'ai tort de vous parler de moi : on a toujours tort de se donner en exemple ! Je devrais plutôt m'informer de vous. Êtes-vous à peu près sortie de vos peines ?

— Non, dit-elle sans lever les yeux : mes peines ne seront finies que lorsque j'aurai repris possession de mes enfants.

Galeas eut un geste brusque :

— Pourquoi vous tourmenter sur leur sort ? Ils ne sauraient être ni mieux soignés ni plus heureux que dans notre asile. Chaque semaine, la contessina va leur rendre visite ; elle s'assure que leur état ne laisse rien à désirer ; elle leur apporte des jouets et des friandises. Entre ces murs calmes qui les abritent, tous ces petits jouissent de plus de bien-être qu'ils n'en auraient au sein de leur famille, et c'est une grande consolation de constater que tant d'efforts que nous avons faits pour mettre sur pied une telle œuvre n'ont pas été vains.

— Ah ! déclara Maria-Margherita, vous parlez sans doute de ceux qui n'ont plus ni père ni mère, des orphelins véritables ! Ceux-là, en

effet, ont besoin de votre secours ; mais les autres ? Mais les miens, mon Matteo et ma Zita ? Ne pensez-vous pas qu'ils grandiraient mieux sous mes regards et que jamais aucune caresse ne pourrait égaler celles que je leur prodiguerais ?

Elle avait relevé les paupières et fixait sur Galeas ses prunelles sombres, pleines d'une si cruelle attente. Il s'en émut ; néanmoins, il essaya de faire bonne contenance.

— Sans doute, c'est une grande privation de ne pas les avoir auprès de vous. Mais songez à leur avenir : seule dans la vie, que pourriez-vous faire pour eux ?

— Et Andrea ? Vous oubliez donc Andrea ? Andrea, que j'attends chaque jour, qui ne peut manquer d'être là bientôt !

— Hélas ! dit l'armateur en hochant la tête, je crains fort maintenant que vos espoirs et les miens ne soient plus fondés. Il serait de retour depuis longtemps, s'il avait dû revenir.

Et, pour expliquer ces paroles un peu brutales, Galeas ajouta :

— Il est facile de se rendre compte de ce qu'il a dû éprouver, et tout homme, pour cela, n'a qu'à regarder dans son propre cœur. Andrea avait en vous une compagne accomplie, qui flattait son amour-propre et contentait ses aspirations ; c'était autour de vous qu'il avait échafaudé l'édifice de son bonheur. Vous lui avez

manqué tout d'un coup ; l'échafaudage fragile s'est rompu, et il est parti affolé, sans vouloir écouter personne. — Mais le temps a passé sur son désespoir. — La douleur a dû se calmer, comme se calment toutes les douleurs humaines ; il a vu d'autres pays ; son activité, son intelligence se sont appliquées à d'autres usages ; d'autres femmes l'ont charmé peut-être — et qui sait s'il n'a pas fondé un nouveau foyer ?

— C'est impossible ! dit Maria-Margherita en se dressant comme sous une insulte. Andrea m'aimait trop pour m'oublier ! Vous ne savez pas à quel point il était attaché à moi, et de quelle tendre sollicitude il m'entourait.

— Raison de plus, répliqua Galeas de sa voix cassante ; les hommes si excessifs dans leurs sentiments sont généralement ceux qui se consolent le plus vite. Andrea est un impulsif, un passionné, qui ne peut se passer longtemps de l'influence féminine. Il vous a remplacée, tout en vous regrettant sans doute. Auriez-vous le droit de lui jeter la pierre, alors que vous êtes la première coupable ?

Maria-Margherita était devenue blanche comme l'albâtre d'un sépulcre ; elle eut la force de demander cependant :

— Alors vous croyez que nous ne le reverrons jamais ? qu'il a renoncé pour toujours à sa patrie, à tout ce qu'il y a laissé ?

— Je le crois, dit Galeas ; il a dépassé la limite

que je lui assignais dans mon esprit, et au bout de laquelle il aurait dû logiquement revenir. L'attrait de la vie exotique l'aura séduit, et aussi la facilité de faire fortune. L'argent, à défaut de l'amour, comblera le vide de son âme...

Maria-Margherita baissait le front ; elle ne voulait pas que Galeas la vît pleurer. Mais il ne s'occupait plus d'elle, pris par le besoin de donner libre cours à sa jactance.

— Pour ma part, je déplore l'exil volontaire d'Andrea. C'était un ouvrier d'élite, à qui l'on pouvait tout demander. Mon intention était de lui confier plus tard un emploi mieux en rapport avec sa valeur, qui vous eût permis de vivre tous deux dans l'aisance et d'élever dignement vos enfants. Maintenant tout cela est tombé dans l'eau par votre faute. Les femmes sont presque toujours cause de la perte ou du détraquement des hommes.

Maria-Margherita avait écouté l'armateur sans faire un mouvement. Mais tout à coup son amertume éclata :

— Ah ! s'écria-t-elle en se tordant les mains, que vous êtes méchant et cruel !

Il la regarda, surpris, et vit cette fois les larmes qu'elle ne cherchait plus à cacher. Il lui prit les mains, les serra sans qu'elle fit la moindre résistance.

— Moi, méchant et cruel ! Pourquoi donc ? Suis-je responsable de tout ce qui arrive ?

Voulez-vous me forcer à vous rappeler ce que vous n'avez jamais consenti à entendre ? Si vous aviez voulu vous confier à moi, au lieu de courir je ne sais quelle stupide aventure sentimentale dans laquelle vous avez laissé votre dignité et votre bonheur, vous seriez aujourd'hui la plus honorée des femmes.

Comme elle ne répondait rien, il reprit confiance et ajouta :

— Ce n'est pas un malheur irréparable. Les circonstances ont changé, mais mes sentiments à votre égard sont toujours les mêmes. Je puis, si vous le voulez, essayer de vous refaire une vie moins désolée.

Il lui pressait les **mains** davantage ; mais elle se dégagea d'un mouvement bref, comme si seulement elle reprenait conscience de la réalité :

— Merci, Galeas. Mes sentiments n'ont pas changé non plus. Quant aux vôtres, vous vous illusionnez, sans doute ! Si vous m'aviez aimée véritablement, m'auriez-vous laissé subir le martyre que je subis depuis si longtemps ? N'auriez-vous pas eu pitié de moi ?...

Disait-elle vrai en ce qui le concernait ? Prenait-il pour de l'amour ce désir toujours renaissant qu'il éprouvait en sa présence ? Jamais aucune femme ne l'avait incité ainsi à une lutte humiliante et difficile. Il se sentait près de la

haïr, sans renoncer pour cela à aucun de ses espoirs.

— Nous nous reverrons, osa-t-il dire comme elle se levait pour le quitter.

Mais elle répondit simplement :

— Adieu, Galeas Sapelli.



VIII

DEPUIS cette rencontre fatidique, Maria-Margherita avait cessé d'aller guetter l'arrivée des paquebots dans le port. Le langage positif et matérialiste de l'armateur l'avait emporté dans son esprit sur les encouragements mystiques d'Orsola. Et elle renonçait à courir au-devant d'une déception renouvelée sans cesse. Rien ne lui paraissait plus plausible, d'ailleurs, que le tableau dessiné par Galeas de l'état où devait se trouver maintenant le malheureux Andrea, réduit à ses seules ressources morales, et jeté au travers d'une vie aventureuse. — Oui, ce serait pure folie et absurde entêtement que de s'attendre encore à le revoir. Maria-Margherita avait mis de côté toute espérance ; elle ne sortait plus, elle redoutait de se trouver en face

de l'armateur, au détour de quelque « salita » déserte ; elle redoutait tout de lui, et qu'à la longue, exploitant habilement en elle le sentiment maternel, il n'arrivât à la faire trébucher dans ses filets.

Quelquefois une pensée pernicieuse s'infiltrait en elle ; elle se disait : « Si je lui cédaï seulement une fois, seulement un instant, si je satisfaisais son caprice, le ressentiment qu'il nourrit contre moi serait abattu, et il me permettrait, sinon de reprendre mes enfants, du moins de les avoir à moi quelquefois et de les réchauffer à ma tendresse »... Mais elle se rendait compte qu'elle souffrirait davantage de ces demi-joies, et qu'elle ne se résignerait plus à se séparer de Matteo et de Zita, si une seule fois elle pouvait refermer ses bras sur eux. Puis l'idée de cette compromission la plongeait dans une honte indicible.

Elle se disait encore : « La contessina ignore assurément les instances malhonnêtes dont son mari me poursuit depuis tant d'années. Si je les lui révélais, elle m'en tiendrait peut-être compte et s'empresserait de me rendre mes enfants, en sorte qu'il n'y ait plus jamais entre Galeas et moi aucune raison secrète de nous retrouver »... Mais cette dernière combinaison lui semblait plus odieuse encore que la première ; elle avait toujours eu l'horreur des actes louches ou malpropres ; elle aimait mieux souffrir, souffrir jusqu'à

mourir peut-être, et n'avoir pas à rougir devant sa conscience.

Et le temps s'écoulait, si gris, si sombre, si décoloré, que ce long hiver semblait ne devoir jamais finir. Une nouvelle chute de neige se produisit vers la mi-janvier. Gênes toute entière prit pour un jour l'aspect de quelque ville russe ensevelie sous les frimas. Ses dômes, ses campaniles, ses jardins suspendus entre les toits des maisons, se revêtaient de cette blancheur immaculée, que le vent de la mer emporta le lendemain sur la crête fuyante des vagues. Du haut de la petite terrasse, Maria-Margherita assistait sans plaisir et sans peine à cette féerie toujours changeante ; le paysage grandiose de la ville, métamorphosée à toute heure, à toute saison ne faisait plus tressaillir son âme. Cependant, vers le soir, elle allait encore s'accouder à la balustrade de fer, et, penchée sur le vide, elle restait là si longtemps, exposée au froid ou à la pluie, qu'Orsola, inquiète, venait la chercher :

— Maria-Margherita, ma chérie, tu vas prendre du mal ; rentre vite et couche-toi.

Elle obéissait sans mot dire ; mais peu lui importait de prendre du mal — au contraire !...

Mon Dieu, oui ! elle souhaitait que la mort vînt aussi la prendre ; elle retrouverait peut-être Oberto de l'autre côté du rivage : leur hymen s'accomplirait peut-être, dégagé de toutes les im-

possibilités de la terre. C'était seulement au delà de la mort qu'elle pouvait désirer reconquérir ce bonheur fugitif, qu'elle croyait perdu. Puisque les satisfactions normales qu'elle attendait comme la juste récompense de son sacrifice ne lui avaient pas été accordées, peut-être était-ce que Dieu lui réservait cette félicité suprême, la seule qu'elle n'osait pas implorer de lui... Puis elle en avait assez de souffrir, de mener une existence aussi misérable, aussi vide ; tout lui manquait, tout lui mentait... Si elle n'avait pas craint de briser en même temps le cœur fidèle d'Orsola, elle se fût précipitée du haut de cette petite terrasse sur les pavés inégaux et pointus de la salita.

Cependant elle continuait son travail quotidien. C'était la seule chose qui apaisait un peu ses tourments intimes, depuis que les paroles illuminées d'Orsola n'avaient plus de prise sur son âme. Qu'eût-elle fait, si elle ne s'était pas sentie étroitement retenue par cette obligation rigoureuse, et de quelles hallucinantes tentations n'eût-elle pas été le jouet ! Elle brodait même le dimanche, qui était devenu pour elle un jour comme les autres puisqu'elle avait cessé de sortir et qu'elle ne se rendait plus aux offices. Chaque fois qu'Orsola pénétrait sur la petite terrasse, elle apercevait la nuque penchée et les mains agissantes de l'infatigable travailleuse ; et son cœur se serrait devant ce spectacle toujours

le même ; elle s'alarmait, redoutait quelque prochain malheur... Maria-Margherita maigrissait visiblement ; sa santé s'altérait ; ses beaux yeux veloutés s'enfonçaient sous les arcs jumeaux des sourcils ; ses lèvres avaient passé du rouge vif au rose pâle de l'anémie, — et cependant sa beauté subsistait tout entière et brillait d'un éclat plus vif, comme un feu avant de s'éteindre. Oui elle était belle, singulièrement ; le génie de la Séduction l'avait touchée dans le sein de sa mère et par la douleur achevait en elle l'œuvre commencée ; elle arrivait au moment où une harmonie parfaite s'établissait entre ses qualités morales et ses dons physiques, où l'esprit et le corps s'affinaient et se complétaient en de mystérieuses corrélations. Orsola, si dédaigneuse qu'elle fût des vanités de cet ordre, ne pouvait s'empêcher d'en être touchée, et cela augmentait, sans qu'elle le voulût, son inquiétude et ses craintes ; à peine osait-elle maintenant remonter le courage défaillant de la jeune femme. Si elle essayait par quelque parole de lui faire entrevoir la consolation attendue, Maria-Margherita la repoussait d'un geste lassé :

— Laisse-moi, Orsola ; il est inutile de panser une blessure inguérissable.

Ainsi entre elles deux le silence avait fini par s'établir. Peu à peu, elles en arrivaient l'une et l'autre à vivre leur vie commune sans

échanger autre chose que les mots précis et nécessaires. Mais un matin, Maria-Margherita appela son amie ; elle ne se sentait plus la force de travailler ; elle se coucha et Orsola s'installa à son chevet.

Qu'avait-elle?... Une fièvre ardente la minait ; elle ne voulait pas voir le médecin ; elle réclamait seulement le sommeil. Ah ! si elle avait pu dormir !... Elle resta ainsi toute la journée, calme et résignée en apparence. Mais vers le soir, comme Orsola lui présentait une tasse de lait chaud, elle surgit brusquement hors des draps, les mains tremblantes, les yeux brillants de colère. Était-ce le délire qui la possédait ? sa voix était saccadée et menaçante :

— Va-t'en ! cria-t-elle. Va-t'en, Orsola ! Je ne veux plus te voir, ni t'entendre ! C'est toi qui par tes promesses menteuses m'a empêchée de rejoindre celui que j'aimais, mon Oberto, que j'aurais bien su rattacher encore à la vie ! Mon bonheur était là ; je l'ai laissé échapper et maintenant il est trop tard. Ah ! Orsola, je te déteste, je te hais, va-t'en ! Toi seule es cause de la mort d'Oberto et de la mienne.

Elle étendait un bras furieux vers la pauvre fille, comme pour jeter sur elle quelque terrible malédiction ; pendant quelques minutes, elle continua ainsi à proférer des paroles haletantes et sans suite. Puis, tout à coup, elle s'apaisa et éclata en pleurs.

Orsola n'avait pas bougé ; elle tenait toujours dans sa main la tasse pleine de lait, qu'elle remuait doucement avec une petite cuiller de métal. Quand elle jugea Maria-Margherita un peu calmée, elle s'en approcha de nouveau.

— Bois, je t'en supplie ! Tu n'as rien pris depuis ce matin.

Maria-Margherita but ; ses larmes brûlantes coulaient lentement sur ses joues ; mais sa poitrine ne se convulsait plus. Quand elle eut achevé, elle regarda le doux et suave visage d'Orsola.

— Pardonne-moi ! murmura-t-elle.

— Je te pardonne, Maria-Margherita, et je t'aime de toute mon âme...

Cet état douloureux se prolongea jusqu'à la fin de la semaine. Orsola ne se couchait plus et passait les nuits en oraisons ; malgré la vigueur de sa foi, elle commençait à douter, elle aussi, de la miséricorde divine — et cette tentation était la plus cruelle et la seule véritable qui l'eût jamais assaillie... « Mon Dieu, implorait-elle, ne me laissez pas dans ces ténèbres ; manifestez-vous à moi ; faites jaillir une lueur, une petite lueur, une petite clarté, qui me permette de reconnaître votre face. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de ma compagne. Deux faibles créatures attendent de vous le salut... »

Et elle se répandait en supplications ; elle frappait de son front les pierres froides de la mosaïque ; elle rappelait au Christ le don total qu'elle lui avait fait : « Jésus, qu'y a-t-il en moi que je ne vous aie donné ? Je me suis vouée à vous sans partage ; je n'ai voulu connaître aucun autre amour que le vôtre, ni aucune autre joie que celle de vous servir.. ; ne permettez pas que l'esprit de mensonge s'insinue entre votre bouche et mon oreille ; parlez-moi encore, faites-moi connaître vos desseins... »

Ces appels éperdus, elle les réitérait même au cours de la journée. Elle se mettait soudain à genoux et attendait la rosée de la divine Grâce. Pendant ce temps, Maria-Margherita, en proie aux retours insidieux de la fièvre, grelottait ou se consumait dans son lit ; ce qui se passait autour d'elle ne l'intéressait plus. La présence même de son amie lui était une fatigue et un accroissement de peine.

Cependant un soir, avant que le soleil eût disparu de l'horizon, Orsola entra précipitamment dans la chambre. Elle frappa sur l'épaule de la jeune femme :

— Lève-toi ! lui dit-elle.

— Pourquoi faire ? demanda languissamment Maria-Margherita. Ne vois-tu pas que je suis incapable de me tenir debout ?

— Lève-toi et viens ! répéta Orsola d'une voix impérieuse.

Et Maria-Margherita se leva et la suivit.

Ensemble, elles se dirigèrent vers le port. Un grand steamer entrait dans la rade ; il était bondé de voyageurs et portait un pavillon étranger. Et comme, aux approches de la nuit, il avait allumé ses feux, sa masse étincelante formait sur le bleu sombre des flots une zone lumineuse. Il avançait très vite, léger, malgré la densité de son chargement ; de ses quatre hélices et de ses huit cheminées, il fendait la mer et l'espace, et il semblait une bête vivante, apocalyptique, triomphante des dangers et de la mort.

La même foule compacte, qui se portait toujours à l'arrivée des grands navires, se pressait au ponton du débarquement. Pour cette population maritime, chaque bâtiment entrant dans le port apportait avec lui des éléments de prospérité et de fortune. Une part d'inconnu se mêlait à ces calculs : savait-on ce qu'un seul de ces passagers mettant le pied sur le sol de Gênes pouvait y faire surgir d'entreprises nouvelles et magnifiques ? Un seul homme suffit parfois à fonder une dynastie glorieuse, et le plus illustre des Doria, après avoir servi des causes de fortune, n'avait-il pas fait de Gênes cette reine magnifique qui mirait dans le golfe de Ligurie une beauté enviée par toutes les autres épouses de la mer ? L'émotion gagnait ceux-là mêmes qui n'attendaient personne ; des vivats, des cris

joyeux 'éclataient ; on envoyait des baisers en masse à tous ces visages inconnus ; un concert de sympathies s'établissait entre ceux qui étaient encore debout sur le pont du grand navire et ceux qui, de la terre, leur tendaient des bras hospitaliers ; il semblait que, pendant cet instant solennel où le navire entrait au port, il ne subsistait plus dans les cerveaux que les idées de solidarité humaine.

Maintenant un tapage infernal couvrait les faibles cris des hommes ; le fracas des chaînes retentissait ; des cordes lancées avec adresse retombaient lourdement sur le pavé de bois du ponton, et une poussée formidable jeta tout à coup les spectateurs à l'écart de la passerelle fragile où l'un après l'autre, gardant sur leur visage l'ahurissement de la longue traversée, les passagers défilaient, les dents serrées comme s'ils eussent entendu encore retentir derrière eux les voix fallacieuses des sirènes.

Orsola soutenait contre sa poitrine Maria-Margherita défaillante ; l'interminable débarquement se poursuivait, des faces de toutes les couleurs, des gens de toutes les races et de tous les pays sortaient de cette arche, dont les flancs paraissaient inépuisables... Enfin le dernier passager parut. Il marchait le front bas, les mains pendantes ; sans doute, parmi cette cohue frémissante qui s'empressait au devant des voyageurs, ne comptait-il être reconnu par

personne... Mais Orsola s'était avancée, poussant devant elle l'ombre pâle de Maria-Margherita :

— Andrea, dit-elle, voici votre femme qui vous attend...

.



ÉPILOGUE

UNE année s'était écoulée depuis qu'Andrea était revenu. Ce soir de l'hiver finissant, ils étaient restés tard autour de la table, leur souper achevé. Maria-Margherita avait à ses côtés ses deux premiers nés, Matteo et Zita ; et, sur ses genoux, un troisième enfant sommeillait avec cette indicible expression de ravissement qui fait ressembler les petits dormeurs à des anges que subjuguent encore les visions célestes.

Andrea, le front sous sa main, contemplait ce paisible tableau. Il avait un peu vieilli, et ses traits réguliers et fermes portaient l'empreinte de son long chagrin. Cependant ce chagrin achevait de s'user au contact des caressantes joies familiales. Une seule inquiétude l'obsédait encore : Maria-Margherita avait-elle, comme lui, retrouvé l'apaisement total ?... D'abord entre

eux, ç'avait été une crainte sourde et obscure, une façon de s'aimer sans oser aller au fond de leurs sentiments, comme s'ils avaient redouté d'y rencontrer l'obstacle fatal qui les eût empêchés de reconstruire leur bonheur.

Jamais ils ne s'étaient mutuellement interrogés sur ce qu'ils avaient fait ou ressenti pendant cette longue séparation ; ils auraient eu trop peur de ces confidences inutiles — et, comme tous les êtres délicats, ils préféraient l'ignorance à la science en ce qui concerne les troublants mystères des cœurs. Andrea se demandait pourtant avec une certaine angoisse si ce n'était point lâcheté que d'accepter, les yeux fermés, ce bonheur qu'il avait cru perdu pour toujours. Le besoin de savoir s'emparait de lui ; des questions lui montaient aux lèvres ; mais une raison plus forte le contraignait au silence ; alors il se contentait d'enfermer Maria-Margherita dans ses bras avec une ferveur plus vive, comme un trésor qui ne pouvait plus lui être arraché.

Il l'aimait infiniment et uniquement. Tout ce qu'il avait tenté pour l'oublier sous d'autres cieux avait été vain ; — c'était bien vrai, il avait commis ce crime de vouloir l'effacer de sa pensée. Il avait essayé de redevenir étranger à cette femme, et de suivre loin d'elle un autre destin. Mais cela était au-dessus de ses forces : il n'avait pas pu. Toujours elle se représentait à lui,

visible, réelle, malgré les lieues et les lieues qu'il avait mises entre leurs deux existences ; le temps, en s'écoulant, creusait encore le lit de sa douleur. Il était revenu ; et, pendant la longue traversée, l'effroi de ne point la retrouver, d'apprendre qu'elle s'était donnée définitivement à un autre, le dominait à ce point qu'il avait envie de se jeter à la mer pour échapper à ces affres épouvantables.

Enfin il l'avait reprise ; les choses s'étaient renouées d'elles-mêmes autour d'eux ; ils avaient retrouvé leurs gestes anciens et leurs intimités anciennes. Un troisième enfant leur était né, qui, en venant au monde, semblait avoir effacé ce qui restait en eux de vagues et incertaines alarmes. Cependant ce soir, en regardant la jeune femme, Andrea se demandait si rien dans les inexploables profondeurs de son être ne subsistait de ce qui les avait séparés autrefois ; si aucun regret, aucune pensée fugitive ne venait, comme l'aile d'un papillon nocturne, menacer la flamme fragile de leur renaissant bonheur. Il souhaitait si ardemment lui donner toute la félicité qu'elle méritait ! Mais en était-il capable ? L'intelligence, la bonne volonté d'un homme suffisaient-elles à cette œuvre problématique et délicate ? Et qui donc pouvait se vanter de pouvoir combler le vide d'un autre cœur ?

Maria-Margherita s'était levée ; elle portait le

nouveau-né dans ses bras ; Matteo et Zita 'avaient suivie dans la chambre où le berceau enrubanné et douillet s'ouvrait à côté du lit conjugal ; elle coucha le petit dormeur, sans l'éveiller, avec des précautions infinies. Puis elle fit faire aux deux autres leur prière. Quand ils l'eurent achevée, elle retourna seule auprès d'Andrea.

Il était assis à la même place, le front toujours sous sa main.

— Tu es inquiet ? Tu souffres ? lui demanda-t-elle.

— Non ! fit-il, mais je voudrais savoir si tu es heureuse, tout à fait heureuse, ma Maria-Margherita ?

Il fixait sur elle ses prunelles sombres où vacillait une imperceptible angoisse. Elle se pencha et, mystérieusement, lui sourit :

— Oui, je suis heureuse, autant qu'on peut l'être sur cette terre. Mais ne disons rien, n'effarouchons pas le bonheur...





